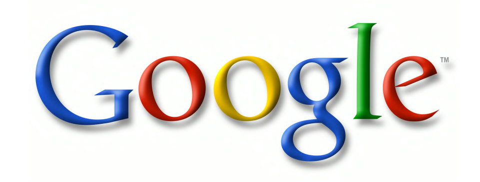
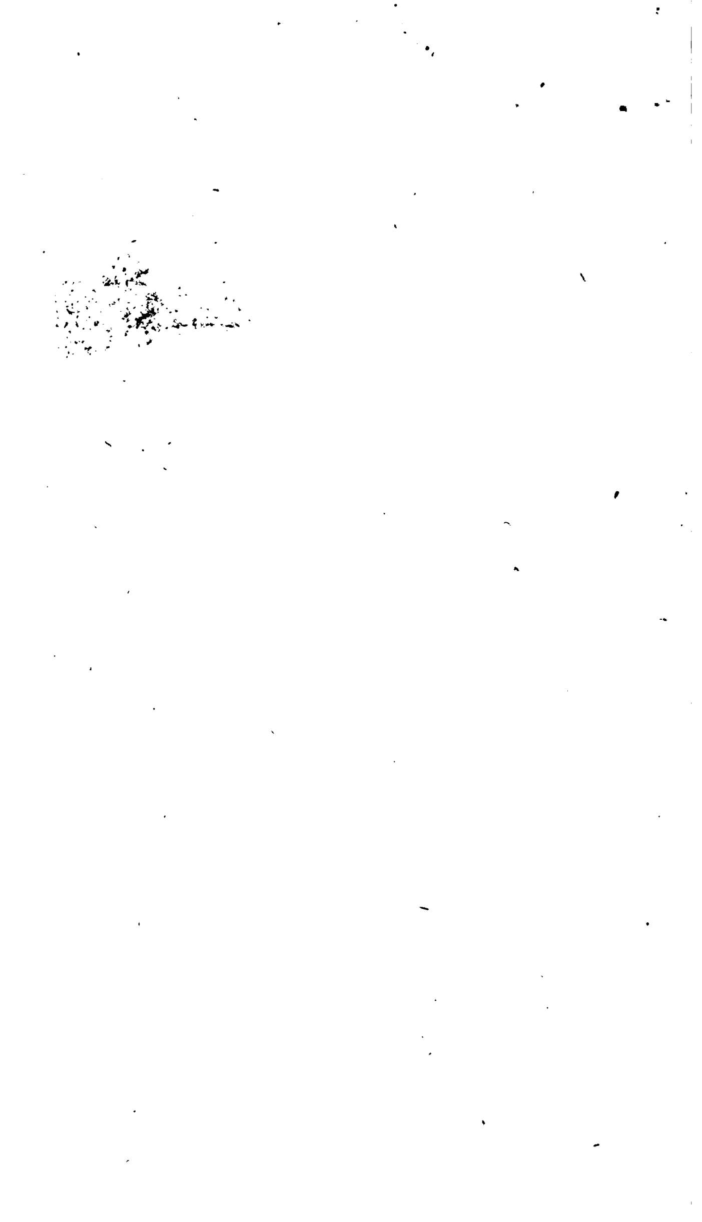








ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQUES A CHARLEQUINT.

PAR

Mr. de VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

Avec le SUPPLÉMENT.



A AMSTERDAM ET A BERLIN,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.
MDCCLV.



AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

JE n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai déjà dit à la tête des deux premiers Volumes de cet ABRE'GE', auquel je ne puis donner d'autre titre que celui de *Tome III.* car c'eſt l'Auteur lui-même qui l'a baptiſé ainſi. Ce n'eſt pas ma faute s'il le deſavoue à-préſent. Son

SUPPLEMENT que j'y joins, rectifie toutes les fautes qu'il reléve ici dans sa Préface, que je laisse telle qu'il l'a donnée. Ainsi il restera toujours vrai que mon Edition sera la meilleure à certains égards.



TA-

TABLE

DES

CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHA-



A



A SON ALTESSE
SERENISSIME ELECTORALE
MONSEIGNEUR
L'ELECTEUR
PALATIN.

MONSEIGNEUR,

LE ſtile des Dédicaces, les Ancêtres, les Vertus du Protecteur, & le mauvais Livre du protégé ont ſouvent ennuyé le Public. Mais il eſt permis de préſenter un Eſſai ſur l'Hiſtoire à celui qui la fait. La modeſtie extrême

jointe à de très-grandes connoissances, le soin de cultiver son esprit pour s'instruire & non pour en faire parade, la défiance de ses propres lumières, la simplicité qui, sans y penser, relève la grandeur, le talent de se faire aimer sans art, & la crainte de recevoir des témoignages de cette tendresse respectueuse qu'on inspire, tout cela peut imposer silence à un faiseur de panégiriques, mais ne peut empêcher que la reconnoissance ne paye un foible tribut à la Bonté.

Ce n'est pas même ici une Dédicace, c'est un Appel au Public que j'ose faire devant VOTRE ALTESSE ELECTORALE, *des éditions qu'on a données du commencement de cette Histoire.* VOTRE ALTESSE ELECTORALE *a depuis longtems le manuscrit entre les mains; Elle sait combien ce manuscrit, tout informe qu'il*

qu'il est, différe de ces éditions frauduleuses; & je peux hardiment démentir & condamner devant VOTRE Tribunal l'abus qu'on a fait de mes travaux. L'équité de VOTRE Ame généreuse me console de ce brigandage, si impunément exercé dans la République des Lettres, & de l'injustice extrême de ceux qui m'ont imputé ces deux volumes défectueux. Je suis forcé d'imprimer ce troisiéme, pour confondre l'imposture & l'ignorance qui ont défiguré les deux premiers. VOTRE nom, MONSEIGNEUR, est ici le Protecteur de la vérité & de mon innocence.

Je dois d'éternels remercimens à la bonté avec laquelle VOTRE ALTESSE ELECTORALE permet qu'une justification si légitime paroisse sous ses auspices. Je suis comme tous VOS Sujets; j'ob-

j'obtiens aisément justice, je suis protégé par VOTRE bonté bienfaisante, & je partage avec eux les sentimens de la reconnoissance, de l'amour & du respect.



PRE-



PREFACE.

LA manière dont j'ai étudié l'Histoire, étoit pour moi & non pour le Public; mes études n'étoient point faites pour être imprimées. Une Personne très-rare dans son siécle & dans tous les siécles, dont l'esprit s'étendoit à tout, voulut enfin apprendre avec moi l'Histoire pour laquelle elle avoit eu d'abord autant de dégoût que le Pére MALLEBRANCHE, parce qu'elle avoit comme lui de très-grands talens pour la Métaphysique & la Géométrie. „ Que m'importe, *disoit-elle*, à moi Françoise vivant dans ma Terre, de savoir qu'Egil succéda au Roi Haquin en Suéde? & qu'Ottoman étoit fils d'Ortogrul? J'ai lu avec plaisir les His„ toires

„ toires des Grecs & des Romains.
„ Elles préſentoient à mon eſprit de
„ grands tableaux qui m'attachoient.
„ Mais je n'ai pu encore achever au-
„ cune grande Hiſtoire de nos Na-
„ tions modernes; je n'y vois gué-
„ res que de la confuſion, une fou-
„ le de petits événemens ſans liai-
„ ſon & ſans ſuite, mille batailles
„ qui n'ont décidé de rien, & dans
„ leſquelles je n'apprenois pas ſeule-
„ ment de quelles armes on ſe ſer-
„ voit pour ſe détruire. J'ai renon-
„ cé à une étude auſſi ſéche qu'im-
„ menſe, qui accable l'eſprit ſans l'é-
„ clairer.

Mais, lui dis-je, ſi parmi tant de matériaux brutes & informes, vous choiſiſſiez de quoi vous faire un édifice à votre uſage; ſi en retranchant tous les détails des guerres auſſi ennuyeux qu'infidéles, toutes les petites négociations qui n'ont été que des fourberies inutiles, toutes les avantures particuliéres qui étouffent les grands événemens; ſi en conſervant celles qui peignent les mœurs, vous

vous faisiez de ce cahos un tableau général & bien articulé; si vous cherchiez à démêler dans les événemens l'Histoire de l'Esprit Humain, croiriez-vous avoir perdu votre tems?

Cette idée la détermina, & c'est sur ce plan que je travaillai. Je fus d'abord étonné du peu de secours que je trouvois dans la multitude immense des Livres.

Je me souviens que quand nous commençâmes à ouvrir PUFFENDORF, qui avoit écrit dans *Stockholm*, & à qui les Archives de l'Etat furent ouvertes, nous nous assurions d'y trouver quelles étoient les forces de ce Païs, combien il nourrissoit d'habitans, combien les Peuples de la Province de *Gothie* s'étoient joints à ceux qui ravagérent l'Empire *Romain*, comment les Arts s'introduisirent en *Suéde* dans la suite des tems, quelles étoient ses loix principales, ses richesses, ou plutôt sa pauvreté: nous ne trouvâmes pas un mot de ce que nous cherchions.

Lors-

Lorſque nous voulûmes nous inſtruire des prétentions des Empereurs ſur *Rome*, & de celles des Papes contre les Empereurs, nous ne trouvâmes que confuſion & obſcurité ; de ſorte que dans tout ce que j'écrivois, je mettois toujours à la marge, *vide*, *quære*, *dubita.* C'eſt ce qui eſt encore en gros caractéres dans cent endroits de mon ancien manuſcrit de l'année 1740, ſurtout quand il s'agit des donations de PEPIN & de CHARLEMAGNE, & des diſputes de l'Egliſe *Romaine* & de l'Egliſe *Grecque.*

Preſque rien de ce que les *Occidentaux* ont écrit ſur les Peuples d'*Orient* avant les derniers ſiécles, ne nous paroiſſoit vraiſemblable ; & nous ſavions combien en fait d'Hiſtoire, tout ce qui eſt contre la vraiſemblance, eſt preſque toujours contre la vérité.

La ſeule choſe qui me ſoutenoit dans des recherches ſi ingrates, étoit ce que nous rencontrions de tems en tems ſur les Arts & ſur les Sciences.

Cette

Cette partie devint notre principal objet. Il étoit aifé de s'appercevoir que dans nos fiécles de barbarie & d'ignorance qui fuivirent la décadence & le déchirement de l'Empire *Romain*, nous reçûmes prefque tout des *Arabes*, Aftronomie, Chimie, Médecine, & furtout des remédes plus doux & plus falutaires, que ceux qui avoient été connus des *Grecs* & des *Romains*. L'Algébre eft de l'invention de ces *Arabes*; notre Arithmétique même nous fut apportée par eux. Ce furent deux Arabes, *Haran* & *Benfaïd*, qui travaillérent aux *Tables Alphonfines*. Le Shérif BEN-MOHAMED qu'on appelle le *Géographe de Nubie*, chaffé de fes Etats, porta en *Sicile* au Roi ROGER II. un Globe d'argent de huit cens marcs, fur lequel il avoit gravé la Terre connue, & corrigé *Ptolomée*.

Il fallut donc rendre juftice aux *Arabes*, quoiqu'ils fuffent *Mahométans*, & avouer que nos Peuples Occidentaux étoient très-ignorans dans les Arts, dans les Sciences, ainfi que dans

dans la Police des Etats, quoiqu'éclairés des lumiéres de la vérité sur des choses plus importantes. Si quelques personnes ont eu la mauvaise foi de blâmer cette équité, & de vouloir la rendre odieuse, elles sont bien à plaindre d'être si indignes du siécle où elles vivent.

Plusieurs morceaux de la Poësie & de l'Eloquence *Arabe* me parurent sublimes, & je les traduisis; ensuite, quand nous vîmes tous les Arts renaître en *Europe* par le génie des *Toscans*, & que nous lûmes leurs Ouvrages, nous fûmes aussi enchantés que nous l'étions quand nous lisions les beaux morceaux de *Milton*, d'*Adisson*, de *Dryden* & de *Pope*. Je fis, autant que je le pus, des traductions exactes en vers des meilleurs endroits des Poëtes des Nations savantes; je tâchai d'en conserver l'esprit. En un mot, l'Histoire des Arts eut la préférence sur l'Histoire des Faits.

Tous ces matériaux concernant les Arts ayant été perdus après la mort

de

de cette Perſonne ſi reſpectable, ni mon âge, ni l'éloignement des grandes Bibliothéques, ni l'affoibliſſement des talens, qui eſt la ſuite des longues maladies, ne m'ont permis de recommencer ce travail pénible. Il ſe trouve heureuſement exécuté par des mains plus habiles, manié avec profondeur, & rédigé avec ordre dans l'immortel Ouvrage de l'*Enciclopédie*. Je ne peux regreter que les traductions en vers des meilleurs morceaux de tous les grands Poëtes depuis le *Dante;* car on ne les connoît point du tout dans des traductions en proſe.

Il eſt public que pluſieurs perſonnes eurent des copies de mon manuſcrit hiſtorique; il y en eut même pluſieurs chapitres imprimés dans le *Mercure de France*; on les recueillit enſuite ſous différens titres. Enfin en 1753, un Libraire de *la Haye* s'aviſa d'acheter quelques Chapitres très-informes de ce manuſcrit, qu'un homme peu ſcrupuleux ne fit point difficulté de lui vendre. Le Libraire crut que ces Chapitres contenoient une

une ſuite complette depuis CHARLEMAGNE juſqu'au régne de CHARLES VII. Roi de *France* ; & il imprima ce recueil tronqué & imparfait, ſous le titre trompeur d'*Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle depuis Charlemagne juſqu'à Charlequint.* Je faiſois alors imprimer le premier tome des *Annales de l'Empire*, & j'avois pris dans un de mes manuſcrits de mon *Hiſtoire Univerſelle*, que j'avois trouvé à *Gotha*, de quoi m'aider dans ces *Annales.*

Surpris de voir dans les Gazettes cette prétendue *Hiſtoire Univerſelle* annoncée ſous mon nom, & n'ayant point encore reçu ce Livre, qui ſe vendoit publiquement en *Hollande* & à *Paris* ; tout ce que je pus faire, ce fut de rendre compte dans la Préface des *Annales de l'Empire*, de la plupart des choſes dont je viens de parler.

Bientôt après, cette prétendue *Hiſtoire Univerſelle* imprimée à *la Haye* parvint entre mes mains, & j'y trou-

vai plus de fautes que de pages. C'est *Amédée de Genéve*, pour *Robert fils d'Amédée*; c'est *Louis aîné de Charlemagne*, pour *Louis aîné de la Maison de Charlemagne*. On voit un *Evêque d'Italie*, au-lieu d'un *Evêque en Italie*; un *Evêque de Palestine*, au-lieu d'un *Evêque de Ptolémaïde en Palestine*; *Clément IV.* pour *Innocent IV.* *Abougrafar*, au-lieu d'*Abougiafar*; *Darius fils d'Hidaspes*, pour *fils d'Histaspe*; c'est la *précision des équinoxes*, c'est la *valeur du climat*, au-lieu de la *chaleur*. On y trouve le *Minime* Aldobrandin, au-lieu du *Moine* Aldobrandin, quatre cens ans avant qu'on eût des Minimes. On réimprima ce Livre à *Paris*, sous le nom de *Jean Nourse*, avec toutes les mêmes erreurs. On s'empressa de le réimprimer à *Genéve* & à *Leipzig*. J'envoyai un *Errata* tel que je pus le faire à la hâte, n'ayant pas le manuscrit original sous mes yeux.

Ayant fait enfin venir cet ancien manuscrit original de *Paris*, je fus in-

indigné de voir combien le Livre donné au Public étoit différent du mien. Ce n'eſt qu'un extrait défectueux de mon Ouvrage. Les titres des Chapitres ne ſe reſſemblent ſeulement pas. Interpolations, omiſſions, fauſſes dates, noms défigurés, calculs erronés, tout me révolta. Non ſeulement on ne me faiſoit pas dire ce que j'avois dit, mais on me faiſoit dire poſitivement le contraire.

Je fis une confrontation juridique de mon ancien manuſcrit avec le Livre imprimé. Je conſtatai, & je condamnai l'abus qu'on avoit fait de mes travaux & de mon nom. On vient encore de donner tout récemment une nouvelle édition de cet Ouvrage informe, ſous le faux titre de *Colmar*. Tant d'efforts réitérés pour tromper le Public, tant d'empreſſement à acheter un Livre tout défiguré, ſont des avertiſſemens que le fond de l'Ouvrage n'eſt pas ſans utilité, & m'impoſent le devoir de le publier un jour moi-même. Mais comment ſurcharger encore le

Pu-

Public d'une nouvelle édition, lorsque l'*Europe* eſt inondée de tant de fauſſes? Il faut attendre; il faut du tems pour remanier ces deux premiers volumes, dont quelques feuilles ſe retrouvent dans les *Annales de l'Empire*. Ces deux premiers tomes concernent d'ailleurs des tems obſcurs, qui demandent des recherches pénibles. Il eſt plus difficile qu'on ne penſe, de trouver dans les décombres de la barbarie, de quoi conſtruire un bâtiment qui plaîſe.

Je ne puis donc faire autre choſe aujourd'hui, que de donner la ſuite juſqu'au commencement du régne de CHARLEQUINT, après quoi viendra le reſte qui ſe rejoindra au *Siécle de* LOUIS XIV.

Je ſuis forcé de hazarder moi-même ce troiſiéme volume, dont je fais préſent au Libraire *Conrad Walther*, de *Dresde*, qui a, dit-on, donné une édition des deux premiers tomes, moins fautive que les autres; & je hazarde ce troiſiéme volume, par-

parce que j'apprends que les manuſcrits s'étant multipliés, des Libraires ſont prêts à publier cette ſuite d'une maniére auſſi fautive, que le commencement.

Ce n'eſt point ici un Livre de Chronologie & de Généalogies. Il y en a aſſez. C'eſt le tableau des ſiécles; c'eſt la maniére dont une Dame d'un eſprit ſupérieur étudioit l'Hiſtoire avec moi, & celle dont toutes les perſonnes de ſon rang veulent l'étudier.

Il eſt vrai que dans ce volume que je donne malgré moi, je laiſſe toujours voir l'effet qu'ont fait ſur mon eſprit les objets que je conſidére. Mais ce compte que je me rendois de mes lectures avec une naïveté qu'on n'a preſque jamais quand on écrit pour le Public, eſt préciſément ce qui pourra être utile. Chaque Lecteur en eſt bien plus à portée d'aſſeoir ſon jugement en rectifiant le mien; & quiconque penſe, fait penſer.

Par

Par exemple, lorsque LOUIS XI. au-lieu de tâcher de reprendre *Calais* sur EDOUARD IV. qui devoit avoir en *Angleterre* assez d'embarras, achéte la paix de lui, & se fait son tributaire, cette conduite me paroît peu glorieuse; mais elle peut paroître très-politique à un homme qui considérera que le Duc DE BOURGOGNE auroit pu prendre le parti du Roi d'*Angleterre* contre la *France*. Un autre se représentera que le grand FRANÇOIS DE GUISE prit *Calais* sur la Reine MARIE d'*Angleterre* dans le tems que PHILIPPE II. mari de cette Reine, étoit bien plus à craindre qu'un Duc DE BOURGOGNE. Un autre cherchera dans le caractére même DE LOUIS XI. le motif de sa conduite. Voilà comme l'Histoire peut être utile; & ce foible Ouvrage peut l'être en faisant naître des réflexions meilleures que les miennes.

Savoir que FRANÇOIS I. fut prisonnier de CHARLEQUINT en 1525. c'est ne mettre qu'un fait dans sa mémoire: mais rechercher pourquoi

Charles profita ſi peu de ſon bonheur, cela eſt d'un lecteur judicieux. Non ſeulement il verra la fortune de Charlequint balancée par la jalouſie des nations, mais les conquêtes en *Europe* de Soliman ſon ennemi arrêtées par ſes guerres avec les *Perſans* ; & il découvrira tous ces contrepoids, qui empêchent une Puiſſance d'écraſer les autres.

Réduit ainſi très à regret par une infidélité que je n'attendois pas, à publier mes anciennes études, je me conſole dans l'eſpérance qu'elles pourront en produire de plus ſolides. Cette maniére de s'inſtruire eſt déjà fort goûtée par pluſieurs perſonnes, qui n'ayant pas le tems de conſulter la foule des livres & des détails, ſont bien aiſes de ſe former un tableau général du Monde.

C'eſt dans cet eſprit que j'ai crayonné le *Siécle de* Louis XIV. Les Loix, les Arts, les Mœurs ont été mon principal objet. Les petits faits ne doivent entrer dans ce plan, que

lorsqu'ils ont produits des événemens considérables. Il est fort indifférent que la Ville de *Creutznacb* ait été prise le 21. Septembre ou le 22. en 1688; que l'épouse d'un neveu de Madame *de Maintenon* soit nommée sa niéce: mais il est important de savoir que jamais Louis XIV. n'eut la moindre part au testament du Roi d'*Espagne* Charles II. lequel changea la face de l'*Europe*; & que la Paix de *Ryswick* ne fut point faite dans la vue de faire tomber la Monarchie d'*Espagne* à un Fils de *France*, comme on l'avoit toujours cru, & comme l'a pensé Mylord *Bolingbroke* lui-même, qui en cela s'est trompé. Les querelles domestiques de la Reine Anne d'*Angleterre* ne sont pas par elles-mêmes un objet d'attention; mais elles le deviennent, parce qu'elles sont en effet l'origine d'une paix sans laquelle la *France* couroit risque d'être démembrée.

Les détails qui ne ménent à rien, sont dans l'Histoire, ce que sont les bagages dans une Armée, *impedimenta*.

Il faut voir les choſes en grand, par cela même que l'eſprit humain eſt petit, & qu'il s'affaiſſe ſous le poids des minuties: elles doivent être recueillies par les Annaliſtes, & dans des eſpéces de Dictionnaires, où on les trouve au beſoin.

Quand on étudie ainſi l'Hiſtoire, on peut ſe mettre ſans confuſion les ſiécles devant les yeux. Il eſt aiſé alors d'appercevoir le caractére des tems de LOUIS XIV. de CHARLEQUINT, d'ALEXANDRE VI. de ST. LOUIS, de CHARLEMAGNE. C'eſt à la peinture des ſiécles qu'il faut s'attacher.

Les portraits des hommes ſont preſque tous faits de fantaiſies. C'eſt une grande charlatanerie de vouloir peindre un perſonnage avec qui on n'a point vécu. *Salluſte* a peint *Catilina*, mais il avoit connu ſa perſonne. Le Cardinal *de Retz* fait des portraits de tous ſes contemporains qui ont joué de grands rôles: il eſt en droit de peindre ce qu'il a vu & connu.

connu. Mais que ſouvent la paſſion a tenu le pinceau ! Les hommes publics des tems paſſés ne peuvent être caractériſés que par les faits.

Je ne ſais pourquoi le Traducteur eſtimable des Lettres du Lord *Bolingbroke* me reproche d'avoir jugé du Cardinal Mazarin *ſur des vaudevilles*. Je ne l'ai point jugé ; j'ai expoſé ſa conduite, & je ne crois pas aux vaudevilles. Ce Traducteur me permettra de lui dire, que c'eſt lui qui ſe trompe ſur les faits en jugeant le Cardinal Mazarin: *Ce Miniſtre*, dit-il, *avoit trouvé la* France *dans le plus grand embarras*. Le contraire eſt exactement vrai. Quand le Cardinal *Mazarin* vint au Miniſtére, la *France* étoit tranquile au dedans, & victorieuſe au dehors par les batailles de *Rocroi* & de *Norlingue*, & par les grands ſuccès des *Suédois* dans l'Empire.

Il laiſſa au Roi, dit-il, *des finances en meilleur ordre que l'on n'eut jamais vu.*

Quelle erreur! ne ſait-on pas que CHARLES le Sage, FRANÇOIS I. laiſſérent des tréſors ? que le grand HENRI avoit quarante millions de livres numéraires dans ſes coffres, & que le Royaume fleuriſſoit par la régie la plus ſage, lorſque ſa mort funeſte fit place à l'adminiſtration d'une régence prodigue & tumultueuſe? Les finances du Cardinal *Mazarin* étoient en très-bon ordre à-la-vérité; mais celles de l'Etat étoient ſi dérangées, que le Surintendant avoit dit ſouvent à LOUIS XIV. *il n'y a point d'argent dans les coffres de Votre Majeſté, mais Mr. le Cardinal vous en prêtera.* Les revenus de l'Etat étoient ſi mal adminiſtrés, qu'on fut obligé d'ériger une Chambre de Juſtice. On voit par les Mémoires de *Gourville*, quel avoit été le brigandage: l'ordre ne fut mis que par le grand *Colbert.*

Les plus belles années de LOUIS XIV. dit-il, *ſont celles qui ont ſuivi immédiatement la mort de* Mazarin, *où ſon eſprit régnoit encore.* Comment l'eſprit du Cardinal *Mazarin* régnoit-il donc dans

dans la conquête de la *Franche-Comté*, & de la moitié de la *Flandre* dont il avoit rendu tant de villes? dans l'établissement d'une Marine que le Cardinal avoit laissé dépérir entiérement? dans la réforme des Loix qu'il ignoroit, dans l'encouragement des Arts qu'il méprisa?

*Mr. de V . . . entreprend de démontrer que le Prince d'*ORANGE *n'étoit aucunement redouté en* France, *&c.*

On ne démontre qu'une proposition de Mathématique; mais il est très-vrai, que quand on crut en *France* que le Prince d'ORANGE, ou plutôt le Roi GUILLAUME, avoit été tué à la bataille de *la Boyne*, les feux de joie que le peuple de *Paris* fit si indécemment, étoient l'effet de la haine, & non de la crainte. Il est très-vrai qu'on ne craignoit point à *Paris* l'invasion d'un Prince qui avoit assez d'affaires en *Irlande*, & qui avoit toujours été vaincu en *Flandre*. Les Hommes d'E-

tat & de Guerre pouvoient eſtimer le Roi GUILLAUME, mais le peuple de *Paris* ne pouvoit certainement le redouter. On a pu craindre dans *Paris* le Prince EUGENE & le Duc *de Marlborough* quand ils ravageoient la *Champagne* : mais il n'eſt pas dans la nature humaine qu'on tremble dans une Capitale au nom d'un Ennemi qui n'a jamais entamé les frontiéres d'un Royaume alors toujours victorieux.

Le Duc DE BERRI, à toute force, peut avoir dit aux Princes ſes Fréres, *vous ſerez, l'un Roi de France, & l'autre Roi d'Eſpagne, & moi je ſerai le Prince d'Orange : je vous ferai enrager tous deux.* Mais le Traducteur de Milord *Bollingbroke* doit obſerver qu'on peut faire *enrager*, & être battu ; il doit obſerver qu'un Critique peut ſe tromper auſſi bien qu'un Hiſtorien, & il auroit dû tâcher de n'avoir pas tort dans toutes ſes critiques.

Il dit à la tête des Mémoires ſecrets du même *Bollingbroke*, *que je veux proſcrire les faits*. Je voudrois au-contraire qu'il y eût des faits dans ces Mémoires qui en ſont abſolument deſtitués, & je voudrois pour l'honneur de la mémoire de Milord *Bollingbroke* que ces Mémoires euſſent toujours été ſecrets.

Je crois devoir ici dire un mot de l'édition qu'un Critique d'un autre genre a faite du *Siécle de* LOUIS XIV. Il a jugé à propos d'imprimer mon Ouvrage avec ſes notes; & il a trouvé le ſecret de faire un libelle, d'un monument élevé à la gloire de la nation, par les mains de la vérité. C'eſt un exemple rare de ce que peuvent hazarder l'ignorance & la calomnie en démence.

La Littérature eſt un terrain qui produit des poiſons comme des plantes ſalutaires. Il ſe trouve des miſérables, qui parce qu'ils ſavent lire & écrire, croient ſe faire un état

tat dans le monde, en vendant des ſcandales à des Libraires, au-lieu de prendre un métier honnête, ne ſachant pas que la profeſſion d'un copiſte, ou même celle d'un laquais fidéle, eſt très-préférable à la leur. Celui dont je parle vend & fait imprimer ce tiſſu de ſottiſes, ſous le titre de *Siécle de* LOUIS XIV. *en trois volumes avec des notes, par Mr. L. B. à Francfort* : & après avoir été ſi juſtement puni pour cette infamie, il compoſa vite un autre libelle diffamatoire, pour ſubſiſter pendant quelques ſemaines. Un autre voyant que le *Siécle de* LOUIS XIV. ſe débite dans l'*Europe* avec ſuccès, & que les Libraires que j'en ai gratifiés, y ont trouvé leur compte, ſe hâte d'y ajoûter un nouveau volume qui n'y a aucun rapport. Il ramaſſe quelques Lettres de *Bollingbroke* ſur l'Hiſtoire générale : il y mêle quelques piéces obſcures qu'il a ramaſſées dans la fange ; il intitule cette rapſodie *Troiſiéme volume du Siécle de* LOUIS XIV. les ignorans l'achétent, & l'éditeur jouit quel-

ques

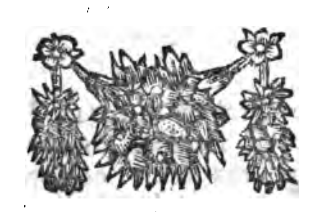
ques mois du fruit de ſa prévarication.

Un autre avoit, je ne ſais comment, entre les mains un manuſcrit informe & pitoyable d'une petite partie de mon *Hiſtoire Univerſelle*; il le vend quelques florins, comme on l'a déjà dit, à un Libraire de *la Haye*, qui ſe hâte de l'imprimer ſans m'en avertir.

Dans le *Siécle de* LOUIS XIV. à l'article des Ecrivains, dont pluſieurs ont honoré ces tems célébres, & dont d'autres ont été ſi indignes, j'ai dit que la *Hollande* a été infectée de vils Auteurs, qui ont fait des libelles contre leur patrie, contre des Souverains qui dédaignent de ſe venger, contre des citoyens qui ne le peuvent. J'ai dit que leurs imitateurs s'attirent l'exécration publique; cette juſte remarque ſouléve ces imitateurs, & au lieu de ſe corriger, ils entaſſent petits libelles ſur petits libelles, qui reſtent comme eux dans

la

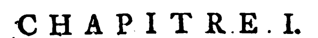
la poussiére & dans l'oubli. Ces vers de terre qui se mettent dans la Littérature & qui la rongent, mais qu'on secoue & qu'on écrase, ne peuvent ni ternir le lustre, ni diminuer la solidité des Sciences.



ABRE-



ABREGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.



CHAPITRE I.

Mœurs & Usages vers le XIV. Siécle.

JE voudrois découvrir quelle étoit alors la société des hommes, comment on vivoit dans l'intérieur des familles, quels arts étoient cultivés, plutôt que de répéter tant de malheurs & tant de combats; funestes objets de l'Histoire, & lieux communs de la Méchanceté Humaine.

Vers la fin du XIII. Siécle, & dans le commencement du XIV. il me semble qu'on commençoit en Italie, malgré tant de dissentions, à sortir de cette grossiéreté, dont



la rouille avoit couvert l'Europe depuis la chûte de l'Empire Romain. Les Arts néceſſaires n'avoient point péri. Les artiſans & les marchands, que leur obſcurité dérobé à la fureur ambitieuſe des Grands, ſont des fourmis qui ſe creuſent des habitations en ſilence, tandis que les aigles & les vautours ſe déchirent.

On trouva même dans ces ſiécles groſſiers des inventions utiles, fruit de ce génie de méchanique que la nature donne à certains hommes très-indépendamment de la Philoſophie. Le ſecret par exemple de ſecourir la vue affoiblie des vieillards par des lunettes qu'on nomme *Beſicles*, eſt de la fin du XIII. Siécle. Ce beau ſecret fut trouvé par Alexandre Spina. Les meules qui agiſſent par le ſecours du vent, ſont du même tems. La Flamma qui vivoit au XIV. Siécle en parle, & avant lui on n'en parle point. La fayence inventée à Faënza tenoit lieu de porcelaine. On connoiſſoit depuis longtems l'uſage des vitres, mais il étoit fort rare: c'étoit un luxe de s'en ſervir. Cet art porté en Angleterre par les François vers l'an 1180, y fut regardé comme une grande magnificence.

Les Vénitiens eurent ſeuls au XIII. Siécle le ſecret des miroirs de criſtal. Il y avoit en Italie quelques horloges à roues: celle de Boulogne étoit fameuſe. La merveille plus utile de la bouſſole étoit dûe au ſeul hazard, & les vues des hommes n'étoient point encore aſſez étendues pour qu'on fît uſage de cette invention.

Il



Il s'en falloit beaucoup que le reste de l'Europe eût des villes telles que Venise, Gennes, Boulogne, Sienne, Pise, Florence. Presque toutes les maisons dans les villes de France, d'Allemagne, d'Angleterre étoient couvertes de chaume. Il en étoit même ainsi en Italie dans les villes moins riches, comme Alexandrie de la paille, Nice de la paille, &c.

Quoique les forêts eussent couvert tant de terrains demeurés longtems sans culture, cependant on ne savoit pas encore se garantir du froid à l'aide de ces cheminées, qui sont aujourd'hui dans tous nos appartemens un secours & un ornement. Une famille entiére s'assembloit au milieu d'une salle commune enfumée autour d'un large foyer rond, dont le tuyau alloit percer le plat-fond.

La Flamma se plaint au XIV. Siécle, selon l'usage des Auteurs peu judicieux, que la frugale simplicité a fait place au luxe. Il regrette le tems de Frédéric Barberousse, & de Frédéric II. lorsque dans Milan, capitale de la Lombardie, on ne mangeoit de la viande que trois fois par semaine. Le vin alors étoit rare. La bougie étoit inconnue, & la chandelle un luxe. On se servoit, dit-il, chez les meilleurs citoyens de morceaux de bois sec allumés pour s'éclairer. On ne mangeoit de la viande chaude que trois fois par semaine: les chemises étoient de serge & non de linge: la dot des bourgeoises les plus considérables étoient de cent livres tout au plus. Les

chofes ont bien changé, ajoûte-t-il; on porte à préfent du linge, les femmes fe couvrent d'étoffes de foie, & même il y entre quelquefois de l'or & de l'argent: elles ont jufqu'a deux mille livres de dot; & ornent même leurs oreilles de pendans d'or. Cependant ce luxe dont il fe plaint, étoit encore loin à quelques égards de ce qui eft aujourd'hui le néceffaire des peuples riches & induftrieux.

Le linge de table étoit très-rare en Angleterre. Le vin ne s'y vendoit que chez les Apoticaires comme un cordial. Toutes les maifons des particuliers étoient de bois à Paris & à Londres. Se faire traîner en charette dans les ruès de Paris à peine pavées & couvertes de fange, étoit un luxe; & ce luxe fut défendu par Philippe *le Bel* aux bourgeoifes. On connoît ce Réglement fait fous Charles VI. *nemo audeat dare præter duo fercula cum potagio;* que perfonne n'ofe donner plus de deux plats avec le potage.

Cependant il y eut toujours chez les Seigneurs de fiefs, & chez les principaux Prélats, toute la magnificence que le tems permettoit. Elle devoit néceffairement s'introduire chez les poffeffeurs des grandes terres, mais la vaiffelle d'argent étoit prefque inconnue dans la plupart des villes. Muffus, Ecrivain Lombard du XIV. Siécle, regarde comme un grand luxe, les fourchettes, les cuilléres, & les taffes d'argent.

Un pére de famille, dit-il, qui a neuf à dix perfonnes à nourrir avec deux chevaux,

eft



eſt obligé de dépenſer par an juſqu'à trois-cent florins d'or. C'étoit environ trois-mille livres de la monnoie de France courante de nos jours.

L'argent étoit donc très-rare en beaucoup d'endroits d'Italie, & bien plus en France au XII. XIII. & XIV. Siécles. Les Florentins, les Lombards qui faiſoient ſeuls le commerce en France & en Angleterre, les Juifs leurs courtiers, étoient en poſſeſſion de tirer des François & des Anglois vingt pour cent par an pour l'intérêt ordinaire du prêt. La grande uſure eſt la marque infaillible de la pauvreté publique.

Le Roi de France Charles V. amaſſa quelques tréſors par ſa longue œconomie, par la ſage adminiſtration de ſes domaines, (alors le plus grand revenu des Rois) & par des impôts inventés ſous Philippe de Valois, qui quoique foibles firent beaucoup murmurer un peuple pauvre. Son premier Miniſtre, le Cardinal de la Grange, ne s'étoit que trop enrichi. Mais tous ces tréſors furent diſſipés dans d'autres païs. Le Cardinal porta les ſiens dans Avignon. Le Duc d'Anjou frére de Charles V. alla perdre ceux du Roi dans ſa malheureuſe expédition d'Italie. La France reſta dans la miſére.

Il n'en étoit pas ainſi dans les belles villes commerçantes de l'Italie. On y vivoit avec commodité, avec opulence. Ce n'étoit que dans leur ſein qu'on jouiſſoit des douceurs de la vie. Les richeſſes & la liberté y excitérent enfin les génies, comme elles élevérent le courage. Brunelleſchi à

Florence commença à faire revivre l'ancienne architecture. Le Giotto peignit. Bocace fixa la Langue Italienne. Gui d'Arezzo inventa la nouvelle méthode des notes de la Musique. Il y a dans Pétrarque & le Dante un grand nombre de traits qui ressemblent à ces beaux ouvrages anciens, dans lesquels on admire la force de l'antiquité avec la fraîcheur du moderne. C'est ce que je développerai dans le chapitre des Arts.

On fut redevable de toutes ces belles nouveautés aux seuls Toscans. Ils firent tout renaître par leur seul génie, avant que le peu de science qui étoit resté à Constantinople refluât en Italie avec la Langue Grecque, par les conquêtes des Ottomans. Florence étoit alors une nouvelle Athénes; & parmi les Orateurs qui vinrent de la part des villes d'Italie haranguer Boniface VIII. sur son exaltation, on compta dix-huit Florentins. On voit par-là que ce n'est point aux fugitifs de Constantinople qu'on a dû la renaissance des Arts. Ces Grecs ne purent enseigner aux Italiens que le Grec.

Que connoissoit-on dans la partie Septentrionale de l'Europe, & en Espagne? Les coutumes barbares féodales toujours aussi incertaines que tumultueuses, les duels, les superstitions, les sortiléges. On célébroit dans plusieurs Eglises la fête de l'Ane, ainsi que celle des Fous. On amenoit un Ane devant l'autel, & on lui chantoit pour antienne, *eh eh eh Sire Ane eh eh eh eh eh Sire Ane*. Des fous marchoient à la tête de tou-

toutes les proceſſions avec une robe pliſſée, des grelots, une marotte; & la mode s'en eſt encore conſervée dans les villes des Païs-bas, & en Allemagne. On n'entendoit parler que de révélations, de poſſeſſions, de maléfices. On oſe accuſer la femme de Philippe III. d'adultére, & le Roi envoye conſulter une Béguine pour ſavoir ſi ſa femme eſt innocente ou coupable. Les enfans de Philippe le Bel font entre eux une aſſociation par écrit, & ſe promettent un ſecours mutuel contre ceux qui voudront les faire périr par la magie. On brule par arrêt du Parlement une ſorciére qui a fabriqué avec le diable un acte en faveur de Robert d'Artois. La maladie de Charles VI. eſt attribuée à un ſortilége, & on fait venir un magicien pour le guérir. La Princeſſe de Gloceſter en Angleterre eſt condamnée à faire amende honorable devant l'Egliſe de St. Paul, & une Baronne du Royaume ſa prétendue complice eſt brulée vive comme ſorciére.

Si ces horreurs enfantées par la crédulité tomboient ſur les premiéres perſonnes des Royaumes de l'Europe, on voit aſſez à quoi étoient expoſés les ſimples citoyens. C'étoit encore-là le moindre des malheurs.

L'Allemagne, la France, l'Eſpagne, tout ce qui n'étoit pas en Italie grande ville commerçante, étoit abſolument ſans police. Les bourgades murées de la Germanie & de la France furent ſaccagées dans les guerres civiles. L'Empire Grec fut inondé par les

les Turcs. L'Eſpagne étoit encore partagée entre les Chrétiens & les Mahométans Arabes ; & chaque parti étoit déchiré ſouvent par des guerres inteſtines. Enfin du tems de Philippe de Valois, d'Edouard III. de Louis de Baviére, de Clément VI. une peſte générale enléve ce qui avoit échappé au glaive & à la miſére.

Immédiatement avant ces tems du XIV. Siécle, on a vu les croiſades dépeupler & apauvrir notre Europe. Remontez depuis ces croiſades aux tems qui s'écouléreht après la mort de Charlemagne, ils ne ſont pas moins malheureux, & ſont encore plus groſſiers. La comparaiſon de ces ſiécles avec le nôtre, doit nous faire ſentir notre bonheur, malgré ce panchant preſqu'invincible que nous avons à louer le paſſé aux dépens du préſent.

Dans cette longue anarchie générale nous avons vu de grands Princes qui ont guéri, autant qu'ils l'ont pu, ces plaies du genre humain, tels qu'un St. Louis, un St. Ferdinand, un Henri l'Oiſeleur, un Henri II. de Baviére ; nous avons vu des Pontifes pieux & juſtes. Mais eſt-il extraordinaire que la longue querelle des Empereurs & des Papes, la lutte opiniâtre de la liberté de Rome contre les Céſars d'Allemagne & contre les Pontiſes Romains, les ſchiſmes fréquens, & enfin le grand ſchiſme d'Occident, n'ayent pas permis à des Papes élus dans le trouble d'exercer des vertus que des tems paiſibles leur auroient in-

inſpirées ? La corruption des mœurs pouvoit-elle ne ſe pas étendre juſqu'à eux ? Tout homme eſt formé par ſon ſiécle ; bien peu s'élévent au-deſſus des mœurs du tems. Les attentats preſque néceſſaires dans leſquels pluſieurs Papes furent entraînés, leurs ſcandales autoriſés par un exemple général, ne peuvent pas être enſévelis dans l'oubli. A quoi ſert la peinture de leurs vices & de leurs deſaſtres ? A faire voir combien Rome eſt heureuſe depuis que la décence & la tranquilité y régne. Quel plus grand fruit pouvons-nous retirer de toutes les viciſſitudes de cette Hiſtoire générale, que de nous convaincre que toute nation a toujours été malheureuſe, juſqu'à ce que les loix & le pouvoir légiſlatif ayent été établis ſans contradiction ? Quiconque examine tous les tems avec des yeux philoſophes, voit que Rome fut preſque toujours dans l'anarchie, depuis la mort de Charlemagne juſqu'au milieu du régne de Charlequint. Les malheurs, les foibleſſes, les crimes de quelques Pontifes ne font pas plus de tort à la Religion dans les eſprits ſages, que les infortunes & les vices d'un Souverain légitime n'ébranlent ſes droits au trône.

CHAPITRE II.

Affranchissemens, Priviléges des Villes, Etats généraux.

CEpendant de tant de désastres mêmes nâquit le bien inestimable de la liberté, qui a fait fleurir peu à peu les Villes Impériales, & tant d'autres cités.

Dans les commencemens de l'anarchie féodale presque toutes les villes étoient peuplées plutôt de serfs que de citoyens, comme on le voit encore en Pologne, où il n'y a que trois ou quatre villes qui puissent posséder des terres, & où les habitans appartiennent à leur Seigneur, qui a sur eux droit de vie & de mort. Il en fut de même en Allemagne & en France.

Les Empereurs commencérent par affranchir plusieurs villes : & dès le treiziéme siécle elles s'unirent pour leur défense commune contre les Seigneurs de châteaux qui subsistoient de brigandage.

Louis *le Gros* en France suivit cet exemple dans ses domaines, pour affoiblir les Seigneurs qui lui faisoient la guerre. Les Seigneurs eux-mêmes vendirent à leurs petites villes la liberté, pour avoir dequoi soutenir en Palestine l'honneur de la Chevalerie.

Enfin en 1167. le Pape Alexandre III. dé-

déclara au nom d'un Concile *que tous les Chrétiens devoient être exemts de la servitude.* Cette loi seule doit rendre sa mémoire chére à tous les peuples, ainsi que ses efforts pour soutenir la liberté de l'Italie doit rendre son nom précieux aux Italiens.

C'est en vertu de cette loi que longtems après le Roi Louis *Hutin* dans ses chartes déclara que tous les serfs qui restoient encore en France, devoient être affranchis, *parce que c'est*, dit-il, *le Royaume des Francs.* Il faisoit à-la-vérité payer cette liberté, mais pouvoit-on l'acheter trop cher ?

Cependant les hommes ne rentrérent que par degrés & très-difficilement dans leur droit naturel. Louis *Hutin* ne put forcer les Seigneurs ses vassaux à faire pour les sujets de leurs domaines ce qu'il faisoit pour les siens. Les cultivateurs, les bourgeois mêmes restérent encore longtems hommes de *poëst*, hommes de puissance, attachés à la glébe, ainsi qu'ils le sont encore en plusieurs provinces d'Allemagne. Ce ne fut guéres en France que du tems de Charles VII. que la servitude fut entiérement abolie par l'affoiblissement des Seigneurs. Les Anglois mêmes y contribuérent beaucoup, en apportant avec eux la liberté qui fait leur caractére.

Avant Louis *Hutin* même, les Rois annoblirent quelques citoyens. Philippe *le Hardi* fils de St. Louis annoblit Raoul, qu'on appelloit RAOUL *l'orfévre*, non que ce fût un ouvrier. Son annoblissement eût

été ridicule. C'étoit celui qui gardoit l'argent du Roi. On appelloit *orfévres* ces dépositaires, ainsi qu'on les nomme encore à Londres, où l'on a retenu beaucoup de mots & de coutumes de l'ancienne France.

Les Communautés des villes avoient commencé en France sous Philippe *le Bel* en 1301. à être admises dans les Etats généraux, qui furent alors substitués aux anciens Parlemens de la Nation, composés auparavant des Seigneurs & des Prélats. Le tiers-état y forma son avis sous le nom de requête; cette requête fut présentée à genoux. L'usage a toujours subsisté, que les Députés du tiers-état parlassent aux Rois un genou en terre, ainsi que les gens du parquet dans les lits de justice. Ces premiers Etats généraux furent tenus pour s'opposer aux prétentions du Pape Boniface VIII. Il faut avouer qu'il étoit triste pour l'humanité qu'il n'y eût que deux ordres dans l'Etat; l'un composé des Seigneurs de fiefs, qui ne faisoient pas la cinq-milliéme partie de la Nation; l'autre du Clergé bien moins nombreux encore, & qui par son institution sacrée est destiné à un ministére supérieur, étranger aux affaires temporelles. Le corps de la Nation avoit donc été compté pour rien jusques-là. C'étoit une des véritables raisons qui avoit fait languir le Royaume de France en étouffant toute industrie. Si en Hollande & en Angleterre le corps de l'Etat n'étoit formé que de Barons Séculiers & Ecclésiastiques, ces peuples n'auroient pas dans la

guerre

guerre de 1701. tenu la balance de l'Europe.

Philippe *le Bel* à qui on reproche son peu de fidélité sur l'article des monnoies, sa persécution contre les Templiers, & une animosité peut-être trop acharnée contre Boniface VIII. & contre sa mémoire, fit donc beaucoup de bien à la Nation, en appellant le tiers-état aux Assemblées générales de la France.

La Chambre des Communes en Angleterre commençoit à se former dans ces temslà, & prit un grand crédit dès l'an 1300. Ainsi le cahos du gouvernement commençoit à se débrouiller presque par-tout, par les malheurs mêmes que le gouvernement féodal avoit apportés par-tout. Mais les peuples en reprenant tant de liberté & tant de droits, ne purent de longtems sortir de la barbarie où l'abrutissement qui naît d'une longue servitude, les avoit réduits. Ils acquirent la liberté, ils furent comptés pour des hommes, mais ils n'en furent ni plus polis ni plus industrieux. Les guerres cruelles d'Edouard III. & de Henri V. plongérent le peuple en France dans un état pire que l'esclavage, & il ne respira que dans les derniéres années de Charles VII. Il ne fut pas moins malheureux en Angleterre après le régne de Henri V. Son sort fut moins à plaindre en Allèmagne du tems de Venceslas & de Sigismond, parce que les Villes Impériales étoient déjà puissantes.

CHAPITRE III.

Tailles & Monnoies.

LE tiers-état ne servit en 1345. aux Etats tenus par Philippe de Valois, qu'à concourir à l'établissement du premier impôt des Aides & des Gabelles: mais il est certain que si les Etats avoient été assemblés plus souvent en France, ils eussent acquis plus d'autorité; car sous le gouvernement de ce même Philippe de Valois, devenu odieux par l'altération de la monnoie, & décrédité par ses malheurs, les Etats de 1355 nommérent eux-mêmes des Commissaires des trois ordres pour recueillir l'argent qu'on accordoit au Roi. Ceux qui donnent ce qu'ils veulent, & comme ils veulent, partagent en ce point l'autorité souveraine. Voilà pourquoi les Rois n'ont convoqué de ces assemblées, que quand ils n'ont pu s'en dispenser. Ainsi le peu d'habitude que la Nation a eue d'examiner ses besoins, ses ressources & ses forces, a toujours laissé les Etats généraux destitués de cet esprit de suite, & de cette connoissance de leurs affaires qu'ont les compagnies réglées. Convoqués de loin à loin, ils se demandoient les loix & les usages, au-lieu d'en faire; ils étoient étonnés & incertains. Les Parlemens d'Angleterre se sont donné plus de prérogati-

vés;

ves; ils se sont établis & maintenus dans le droit d'être un corps nécessaire représentant la Nation. C'est-là qu'on connoît surtout la différence des deux peuples. Tous deux partis des mêmes principes, leur gouvernement est devenu entiérement différent. Il étoit alors tout semblable. Les Etats d'Arragon, ceux de Hongrie, les Diétes d'Allemagne avoient encore de plus grands priviléges.

Les Etats généraux de France, ou plutôt de la petite partie de la France qui combattoit pour son Roi Charles VII. contre l'usurpateur Henri V. imposérent généreusement une taille générale en 1426. dans le fort de la guerre, dans la disette, dans le tems même où l'on craignoit de laisser les terres sans culture. Cet impôt depuis ce tems fut perpétuel. Les Rois auparavant vivoient de leurs domaines; mais il ne restoit presque plus de domaines à Charles VII. & sans les braves guerriers qui se sacrifiérent pour lui & pour la patrie, sans le Connétable de Richemont qui le maîtrisoit, mais qui le servoit à ses dépens, il étoit perdu.

Bientôt après, les cultivateurs qui avoient payé auparavant des tailles à leurs Seigneurs dont ils avoient été serfs, payérent ce tribut au Roi seul dont ils furent sujets. Ce n'est pas que les Rois n'eussent aussi levé des tailles, même avant St. Louis, dans les terres du Patrimoine Royal. On connoît la taille de *pain & vin* payée d'abord en nature, & ensuite en argent.

gent. Ce mot de *taille* venoit de l'usage des Collecteurs, de marquer sur une petite taille de bois ce que les contribuables avoient donné: rien n'étoit plus rare que d'écrire chez le commun peuple. Les coutumes mêmes des villes n'étoient point écrites; & ce fut ce même Charles VII. qui ordonna qu'on les rédigeât en 1454. lorsqu'il eut remis dans le Royaume la police & la tranquilité, dont il avoit été privé depuis si longtems, & lorsqu'une si longue suite d'infortunes eut fait naître une nouvelle forme de gouvernement.

Je considére donc ici en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre humain qu'il eût fallu faire attention dans l'Histoire. C'est-là que chaque Ecrivain eût dû dire *homo sum*, mais la plupart des Historiens ont décrit des batailles.

Ce qui troubloit encore en Europe l'ordre public, la tranquilité, la fortune des familles, c'étoit l'affoiblissement des Monnoies. Chaque Seigneur en faisoit frapper, & altéroit le titre & le poids, se faisant à lui-même un préjudice durable pour un bien passager. Les Rois avoient été obligés par la nécessité des tems à donner ce funeste exemple. J'ai déjà remarqué que l'or d'une partie de l'Europe, & surtout de la France, avoit été englouti en Asie & en Afrique par les infortunes des croisades. Il fallut donc dans les besoins toujours renaissans augmenter la valeur numéraire des Monnoies. La livre

vre dans le tems du Roi Charles V. après qu'il eut conquis son Royaume, valoit sept livres numéraires. Sous Charlemagne elle avoit été réellement le poids d'une livre. La livre de Charles V. ne fut donc en effet que la septiéme partie de l'ancienne livre. Donc une famille qui auroit eu pour vivre une ancienne redevance, une inféodation, un droit payable en argent, étoit devenue sept fois plus pauvre.

Qu'on juge par un exemple plus frappant encore du peu d'argent qui rouloit dans un Royaume tel que la France. Ce même Charles V. déclara que les fils de France auroient un appanage de douze mille livres de rente. Ces 12000 livres n'en valent aujourd'hui que cent vingt-quatre mille. Quelle petite ressource pour le fils d'un Roi! les espéces n'étoient pas moins rares en Allemagne, en Espagne, en Angleterre.

Le Roi Edouard III. fut le premier qui fit frapper des espéces d'or. Qu'on songe que les Romains n'en eurent que six cent cinquante ans après la fondation de Rome. Henri V. n'avoit que cinquante-six mille livres sterling, environ douze cent mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui, pour tout revenu. C'est avec ce foible secours qu'il voulut conquérir la France. Aussi après la victoire d'Azincourt il étoit obligé d'aller emprunter de l'argent dans Londres, & de mettre tout en gages pour recommencer la guerre. Et enfin les conquêtes

quêtes se faisoient avec le fer plus qu'avec l'or.

On ne connoissoit alors en Suéde que la monnoie de fer & de cuivre. Il n'y avoit d'argent en Dannemarc que celui qui avoit passé dans ce pays par le commerce de Lubec en très-petite quantité.

Dans cette disette générale d'argent qu'on éprouvoit en France après les croisades, le Roi Philippe *le Bel* avoit non seulement haussé le prix fictice & idéal des espéces: il en fit fabriquer de bas alloi, il y fit mêler trop d'alliage. En un mot c'étoit de la fausse monnoie, & les séditions qu'excita cette manœuvre, ne rendirent pas la Nation plus heureuse. Philippe de Valois avoit encore été plus loin que Philippe *le Bel*; il faisoit jurer sur les Evangiles aux Officiers des monnoies de garder le secret. Il leur enjoint dans son Ordonnance de tromper les marchands, *de façon*, dit-il, *qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'il y ait mutation de poids*. Mais comment pouvoit-il se flatter que cette infidélité ne seroit point découverte? & quel tems que celui où l'on étoit forcé d'avoir recours à de tels artifices! quel tems où presque tous les Seigneurs de fiefs depuis St. Louis faisoient ce qu'on reproche à Philippe *le Bel*, & à Philippe de Valois! Ces Seigneurs vendirent en France au Souverain leur droit de battre monnoie. Ils l'ont tous conservé en *Allemagne; & il en a résulté quelquefois de grands abus, mais non de si universels, ni de si funestes.

CHA-

CHAPITRE IV.

Du Parlement jusqu'à Charles VII.

SI Philippe *le Bel*, qui fit tant de mal en altérant la bonne monnoie de St. Louis, fit beaucoup de bien en appellant aux Assemblées de la Nation les citoyens qui sont en effet le corps de la Nation; il n'en fit pas moins en instituant sous le nom de Parlement une Cour Souveraine de Judicature sédentaire à Paris.

Ce qu'on a écrit sur l'origine & sur la nature du Parlement de Paris, ne donne que des lumiéres confuses; parce que tout passage des anciens usages à de nouveaux, échappe à la vue. L'un veut que les Chambres des Enquêtes & des Requêtes représentent précisément les anciens conquérans de la Gaule. L'autre prétend que le Parlement n'a d'autre droit de rendre justice, que parce que les anciens Pairs étoient les Juges de la Nation, & que le Parlement est appellé *la Cour des Pairs*.

Ce qui est certain, c'est qu'il se fit un grand changement en France sous Philippe *le Bel* au commencement du XIV. Siécle; c'est que le grand gouvernement féodal & aristocratique étoit miné peu à peu dans les domaines du Roi de France; c'est que Philippe *le Bel* érigea presque en même tems ce qu'on appella les Parlemens de Paris; de

de Toulouze, de Normandie, & les grands Jours de Troye, pour rendre la justice; c'est que le Parlement de Paris étoit le plus considérable par son grand district; que Philippe *le Bel* le rendit sédentaire à Paris, & que Philippe *le Long* le rendit perpétuel. Il étoit le dépositaire & l'interpréte des Loix anciennes & nouvelles, le gardien des droits de la Couronne, & l'oracle de la Nation.

Le Conseil étroit du Roi, les Etats généraux, le Parlement, étoient trois choses très-différentes. Les Etats généraux étoient véritablement l'ancien Parlement de toute la Nation auquel on ajoûta les Députés des Communes. L'étroit Conseil du Roi étoit composé des grands Officiers qu'il vouloit y admettre, & surtout des Pairs du Royaume qui étoient tous Princes du sang: Et la Cour de Justice nommée *Parlement*, devenue sédentaire à Paris, étoit d'abord composée d'Evêques & de Chevaliers, assistés de Clercs, soit tonsurés, soit laïques, instruits des procédures.

Il falloit bien que les Pairs eussent droit de séance dans cette Cour, puisqu'ils étoient originairement les Juges de la Nation. Mais quand les Pairs n'y auroient pas eu droit de séance, il n'en eût pas moins été une Cour suprême de Judicature, comme la Chambre Impériale d'Allemagne est une Cour suprême, quoique les Electeurs, ni les autres Princes de l'Empire n'y ayent jamais assisté; & comme le Conseil de Castille est encore une Jurisdiction suprême, quoi-

quoique les Grands d'Espagne n'ayent pas le privilége d'y avoir séance.

Ce Parlement n'étoit pas tel que les anciennes Assemblées des Champs de Mars & de Mai dont il retenoit le nom. Les Pairs eurent le droit à-la-vérité d'y assister; mais ces Pairs n'étoient pas comme ils le sont encore en Angleterre, les seuls Nobles du Royaume. C'étoient des Princes relevans de la Couronne; & quand on en créoit de nouveaux, on n'osoit les prendre que parmi les Princes. La Champagne ayant cessé d'être une Pairie, parce que Philippe *le Bel* l'avoit acquise par son mariage, il érigea en Pairie la Bretagne & l'Artois. Les Souverains de ces Etats ne venoient pas sans-doute juger des causes au Parlement de Paris, mais plusieurs Evêques y venoient. Ce nouveau Parlement s'assembloit d'abord quatre fois l'an. On changeoit souvent les membres de cette Cour de justice, & le Roi les payoit de son trésor pour chacune de leurs séances.

On appella ces Parlemens *Cours souveraines;* le Président s'appelloit le Souverain du Corps, ce qui ne vouloit dire que le Chef; témoin ces mots exprès de l'Ordonnance de Philippe *le Bel; que nul maître ne s'absente de la chambre sans le congé de son Souverain.* Je dois encore remarquer qu'il n'étoit pas permis d'abord de plaider par procureur, il falloit venir *ester à droit* soi-même, à moins d'une dispense expresse du Roi.

Si les Prélats avoient conservé leur droit d'as-

d'assister aux séances de cette compagnie toujours subsistante, elle fût devenue une assemblée d'Etats généraux perpétuelle. Les Evêques en furent exclus sous Philippe *le long* en 1320. Ils avoient d'abord présidé au Parlement, & précédé le Chancelier. Le premier Laïc qui présida dans cette compagnie par ordre du Roi en 1320, fut un Comte de Boulogne. Tous les Hommes de Loi ne prirent que le titre de Conseiller, jusques vers l'an 1350. Ensuite les Jurisconsultes étant devenus présidens, il portérent le manteau de cérémonie des Chevaliers. Ils eurent les priviléges de la Noblesse; on les appella souvent *Chevaliers ès loix*. Mais les Nobles de nom & d'armes affectérent toujours de mépriser cette noblesse paisible. Les descendans des Hommes de Loi ne sont point encore reçus dans les Chapitres d'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'Humanité, celle de rendre la justice.

Ce fut dans ce Parlement perpétuel établi à Paris au Palais de St. Louis, que Charles VI. tint le 23 Décembre 1420. ce fameux Lit de justice en présence du Roi d'Angleterre Henri V. Ce fut-là qu'il nomma *son très-amé fils Henri héritier régent du* Royaume. Ce fut-là que le propre fils du Roi ne fut nommé que *Charles soi-disant Dauphin*, & que tous les complices du meurtre de Jean sans peur Duc de Bourgogne, furent déclarés criminels de léze-majesté, & privés de toute succession. Ce qui étoit en

en effet condamner le Dauphin sans le nommer.

Il y a bien plus : on assure que les régistres du Parlement sous l'année 1420. portent que précédemment le Dauphin (depuis Charles VII.) avoit été ajourné trois fois à son de trompe au mois de Janvier, & condamné par contumace au bannissement perpétuel : *de quoi*, ajoûte ce régistre, *il appella à Dieu & à son épée.* Si le régistre est véritable, il se passa donc près d'une année entre la condamnation & le Lit de justice qui ne confirma que trop ce funeste arrêt. Il n'est point étonnant qu'il ait été porté. Philippe Duc de Bourgogne fils du Duc assassiné étoit tout-puissant dans Paris ; la mére du Dauphin étoit devenue pour son fils une marâtre implacable ; le Roi privé de sa raison étoit entre des mains étrangéres ; & enfin le Dauphin avoit puni un crime par un crime encore plus horrible ; puisqu'il avoit fait assassiner à ses yeux son parent Jean de Bourgogne, attiré dans le piége sur la foi des sermens. Il faut encore considérer quel étoit l'esprit du tems. Ce même Henri V. Roi d'Angleterre & Régent de France, avoit été mis en prison à Londres étant Prince de Galles, sur le simple ordre d'un Juge ordinaire, auquel il avoit donné un souflet lorsque ce Juge étoit sur son tribunal.

On vit dans le même siécle un exemple atroce de la justice poussée jusqu'à l'horreur. Un Ban de Croatie ose juger à mort & faire noyer la Régente de Hongrie Elisabeth,

ſabeth, coupable du meurtre du Roi Charles de Durazzo.

Le jugement du Parlement contre le Dauphin étoit d'une autre eſpéce: il n'étoit que l'organe d'une force ſupérieure. On n'avoit point procédé contre Jean Duc de Bourgogne quand il aſſaſſina le Duc d'Orléans, & on procéda contre le Dauphin pour venger le meurtre d'un meurtrier.

On doit ſe ſouvenir en liſant la déplorable hiſtoire de ces tems-là, qu'après le fameux Traité de Troye qui donna la France au Roi Henri V. d'Angleterre, il y eut deux Parlemens à la fois, comme on en vit deux du tems de la Ligue près de trois cens ans après; mais tout étoit double dans la ſubverſion qui arriva ſous Charles VI. Il y avoit deux Rois, deux Reines, deux Parlemens, deux Univerſités de Paris, & chaque parti avoit ſes Maréchaux & ſes grands Officiers.

J'obſerve encore que dans ces ſiécles, quand il falloit faire le procès à un Pair du Royaume, le Roi étoit obligé de préſider au jugement. Charles VII. la derniére année de ſa vie, fut lui-même ſelon cette coutume à la tête des Juges qui condamnérent le Duc d'Alençon; coutume qui parut depuis indigne de la juſtice & de la Majeſté Royale, puiſque la préſence du Souverain ſembloit gêner les ſuffrages, & que dans une affaire criminelle cette même préſence qui ne doit annoncer que des graces, pouvoit commander les rigueurs.

Enfin, je remarque que pour juger un Pair

il

il étoit essentiel d'assembler des Pairs. Ils étoient ses juges naturels. Charles VII. y ajoûta des grands Officiers de la Couronne dans l'affaire du Duc d'Alençon ; il fit plus, il admit dans cette assemblée des Trésoriers de France avec les Députés laïques du Parlement. Ainsi tout change. L'histoire des usages, des loix, des priviléges, n'est en beaucoup de pays, & surtout en France, qu'un tableau mouvant.

C'est donc une idée bien vaine, un travail bien ingrat de vouloir tout rappeller aux usages antiques, & de vouloir fixer cette roue que le tems fait tourner d'un mouvement irrésistible. A quelle époque faudroit-il avoir recours? Est-ce à celle où le mot de *Parlement* signifioit une assemblée de Capitaines francs qui venoient en plein champ régler au premier de Mars les partages des dépouilles? Est-ce à celle où tous les Evêques avoient droit de séance dans une Cour de judicature, nommée aussi Parlement? Est-ce au tems où le Baronage tenoit en esclavage les Communes? A quel siécle, à quelles loix faudroit-il remonter, à quel usage s'en tenir? Un Bourgeois de Rome seroit aussi bien fondé à demander au Pape des Consuls, des Tribuns, un Sénat, des Comices, & le rétablissement entier de la République Romaine; & un bourgeois d'Athènes pourroit reclamer auprès du Sultan l'ancien Aréopage & les Assemblées du peuple.

CHAPITRE V.

Du Concile de Bâle tenu du tems de Charles VII.

CE que font des Etats-Généraux pour les Rois, les Conciles le font pour les Papes; mais ce qui se ressemble le plus, différe toujours. Dans les Monarchies tempérées par l'esprit le plus républicain, les Etats ne se sont jamais crus au-dessus des Rois, quoiqu'ils ayent déposé leurs Souverains dans des nécessités pressantes ou dans des troubles. Les Electeurs qui déposérent l'Empereur Venceslas ne se sont jamais crus supérieurs à un Empereur régnant. Les Cortes d'Arragon disoient au Roi qu'ils élisoient, *nos que valemos tanto como vos, e que podemos mas que vos*; mais quand le Roi étoit couronné, ils ne s'exprimoient plus ainsi; ils ne se disoient plus supérieurs à celui qu'ils avoient fait leur maître.

Mais il n'en est pas d'une assemblée d'Evêques de tant d'Eglises également indépendantes, comme du corps d'un Etat monarchique. Ce corps a un Souverain, & les Eglises n'ont qu'un premier Métropolitain. Les matiéres de Religion, la doctrine, & la discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme au mépris du Monde entier. Les Conciles font

ſont donc ſupérieurs aux Papes dans le même ſens que mille avis doivent l'emporter ſur un ſeul. Reſte à ſavoir, s'ils ont le droit de le dépoſer, comme les Diétes de Pologne & les Electeurs de l'Empire Allemand ont le droit de dépoſer leur Souverain.

Cette queſtion eſt de celles que la raiſon du plus fort peut ſeule décider. Si d'un côté un ſimple Concile provincial peut dépouiller un Evêque, une Aſſemblée du Monde Chrétien peut à plus forte raiſon dégrader l'Evêque de Rome. Mais de l'autre côté cet Evêque eſt Souverain. Ce n'eſt pas un Concile qui lui a donné ſon état; comment des Conciles peuvent-ils le lui ravir, ſurtout quand ſes ſujets ſont contens de ſon adminiſtration? Un Electeur Eccléſiaſtique dont l'Empire & ſon Electorat ſeroient contens, ſeroit envain dépoſé comme Evêque par tous les Evêques de l'Univers; il reſteroit Electeur avec le même droit qu'un Roi excommunié par toute l'Egliſe, & maître chez lui, demeureroit Souverain.

Le Concile de Conſtance avoit dépoſé le Souverain de Rome, parce que Rome n'avoit voulu, ni pu s'y oppoſer. Le Concile de Bâle qui prétendit dix ans après ſuivre cet exemple, fit voir combien l'exemple eſt trompeur, combien ſont différentes les affaires qui ſemblent les mêmes; & que ce qui eſt grand & ſeulement hardi dans un tems, eſt petit & téméraire dans un autre.

Le Concile de Bâle n'étoit qu'une prolongation de plusieurs autres indiqués par le Pape Martin V. tantôt à Pavie, tantôt à Sienne : mais dès que le Pape Eugéne IV. fut élu en 1431, les Péres commencérent par déclarer que le Pape n'avoit ni le droit de dissoudre leur assemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur étoit soumis sous peine de punition. Le Pape Eugéne sur cet énoncé ordonna la dissolution du Concile. Il paroît qu'il y eut dans cette démarche précipitée des Péres, plus de zéle que de prudence, & que ce zéle pouvoit être funeste. L'Empereur Sigismond qui régnoit encore, n'étoit pas le maître de la personne d'Eugéne, comme il l'avoit été de celle de Jean XXIII. Il ménageoit à la fois le Pape, & le Concile. Le scandale s'en tint longtems aux négociations ; on y fit entrer l'Orient & l'Occident. L'Empire des Grecs ne pouvoit plus se soutenir contre les Turcs, que par les Princes Latins ; & pour obtenir un foible secours très-incertain, il falloit que l'Eglise Grecque se soumît à la Romaine. Elle étoit bien éloignée de cette soumission. Plus le péril étoit proche, plus les Grecs étoient opiniâtres. Mais l'Empereur Jean Paléologue que le péril intéressoit davantage, consentoit à faire par politique ce que tout son Clergé refusoit par opiniâtreté. Il étoit prêt d'accorder tout, pourvu qu'on le secourût. Il s'adressoit à la fois au Pape & au Concile, & tous deux se disputoient l'honneur de

de faire fléchir les Grecs. Il envoya des Ambaſſadeurs à Bâle, où le Pape avoit quelques partiſans qui furent plus adroits que les autres Péres. Le Concile avoit décreté, qu'on enverroit quelque argent à l'Empereur, & des galéres pour l'amener en Italie; qu'enſuite on le recevroit à Bâle. Les émiſſaires du Pape firent un decret clandeſtin, par lequel il étoit dit au nom du Concile même, que l'Empereur ſeroit reçu à Florence, où le Pape transféroit l'aſſemblée; & ils enlevérent la ſerrure de la caſſette où l'on gardoit les ſceaux du Concile, & ſcellérent ainſi au nom des Péres mêmes le contraire de ce que l'aſſemblée avoit réſolu. Cette ruſe Italienne réuſſit; & il étoit palpable que le Pape devoit en tout avoir l'avantage ſur le Concile.

Cette aſſemblée n'avoit point de chef qui pût réunir les eſprits & écraſer le Pape, comme il y en avoit eu un à Conſtance. Elle n'avoit point de but arrêté; elle ſe conduiſoit avec ſi peu de prudence, que dans un écrit que les Péres délivrérent aux Ambaſſadeurs Grecs, ils diſoient qu'après avoir détruit l'héréſie des Huſſites, ils alloient détruire l'héréſie de l'Egliſe Grecque. Le Pape plus habile, traitoit avec plus d'adreſſe; il ne parloit aux Grecs que d'union & de fraternité, & épargnoit les termes durs. C'étoit un homme très-prudent, qui avoit pacifié les troubles de Rome, & qui étoit devenu puiſ-

ſant. Il eut des galéres prêtes avant celles des Péres.

L'Empereur défrayé par le Pape, s'embarque avec ſon Patriarche, & quelques Evêques choiſis qui vouloient bien renoncer aux ſentimens de toute l'Egliſe Grecque pour l'intérêt de la patrie. Le Pape les reçut à Ferrare. L'Empereur & les Evêques dans leur ſoumiſſion réelle gardérent en apparence la majeſté de l'Empire, & la dignité de l'Egliſe Grecque. Aucun ne baiſa les pieds du Pape; mais après quelques conteſtations ſur le *filioque* que Rome avoit ajoûté depuis longtems au Symbole, ſur le Pain azime, ſur le Purgatoire, on ſe réunit en tout au ſentiment des Romains.

Le Pape transféra ſon Concile de Ferrare à Florence. Ce fut-là que les Députés de l'Egliſe Grecque adoptérent le Purgatoire. Il y fut décidé que *le St. Eſprit procéde du Pére & du Fils par la production d'inſpiration; que le Pére communique tout au Fils excepté la Paternité; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive.*

Enfin l'Empereur Grec, ſon Patriarche, & preſque tous les Prélats ſignérent dans Florence le point ſi longtems débattu de la primatie de Rome.

Cette union des Latins & des Grecs ne fut à-la-vérité que paſſagére. Toute l'Egliſe Grecque la deſavoua; mais enfin la victoire du Pape n'en étoit pas moins glorieuſe; & jamais Pontife avant lui n'a-

voit

voit paru jouir d'un plus beau triomphe.

Dans le tems même qu'il rend ce service aux Latins, & qu'il finit autant qu'il est en lui le schisme de l'Orient & de l'Occident, (a) le Concile de Bâle le dépose du Pontificat, le déclare *rebelle, simoniaque, schismatique, hérétique* & *parjure*.

Si on considére le Concile par ce decret ; on n'y voit qu'une troupe de factieux ; si on le regarde par les régles de discipline qu'il donna, on y verra des hommes très-sages. C'est que la passion n'avoit point de part à ces réglemens, & qu'elle agissoit seule dans la déposition d'Eugéne. Le corps le plus auguste quand la faction l'entraîne, fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. Le Conseil du Roi de France Charles VII. adopta les régles que l'on avoit faites avec sagesse, & rejetta l'arrêt que l'esprit de parti avoit dicté.

Ce sont ces réglemens qui servirent à faire la Pragmatique Sanction, si longtems chére aux peuples de France. Celle que St. Louis avoit promulguée, ne subsistoit presque plus. Les usages envain reclamés par la France, étoient abolis par l'adresse des Romains. On les rétablit par cette célébre Pragmatique. Les élections par le Clergé avec l'approbation du Roi y sont confirmées; les annates déclarées simoniaques, les réserves, les expectatives y sont détestées. Mais d'un côté on n'ose jamais faire

(a) 1439.

faire tout ce qu'on peut, & de l'autre on fait au-delà de ce que l'on doit. Cette loi si fameuse qui assure les libertés de l'Eglise Gallicane, permet qu'on appelle au Pape en dernier ressort; & qu'il délégue des Juges dans toutes les Causes Ecclésiastiques, que des Evêques compatriotes pouvoient terminer si aisément. C'étoit en quelque sorte reconnoître le Pape pour maître: & dans le tems même que la Pragmatique lui laisse le premier des droits, elle lui défend de faire plus de vingt-quatre Cardinaux avec aussi peu de raison que le Pape en auroit de fixer le nombre des Ducs & Pairs, ou des Grands d'Espagne. Ainsi tout est contradiction.

Ce fut encore la discipline établie par ce Concile qui produisit depuis le Concordat Germanique. Mais la Pragmatique a été abolie en France, le Concordat Germanique s'est soutenu. Tous les usages d'Allemagne ont subsisté. Elections des Prélats, investitures des Princes, privileges des Villes, droits, rangs, ordre de séance, presque rien n'a changé. On ne voit au-contraire rien en France des usages reçus du tems de Charles VII.

Le Concile de Bâle ayant déposé vainement un Pape très-sage que toute l'Europe continuoit à reconnoître, lui opposa, comme on sait, un fantôme, un Duc de Savoye Amédée VIII. qui avoit été le premier Duc de sa maison, & qui s'étoit fait Hermite à Ripaille, par une dévotion que le Poggio est bien loin de croire réelle. Sa dé-

dévotion ne tint pas contre l'ambition d'être Pape. On le déclara Souverain Pontife, tout séculier qu'il étoit. Ce qui avoit causé un violent schisme & des guerres du tems d'Urbain VI. ne produisit alors que des querelles Ecclésiastiques, des bulles, des censures, des excommunications réciproques, des injures atroces. Car si le Concile appelloit Eugéne *simoniaque*, *hérétique & parjure*, le Sécretaire d'Eugéne traitoit les Péres de *fous*, *d'enragés*, de *barbares*, & nommoit Amédée *cerbére* & *antecbrist*. Enfin sous le Pape Nicolas V. le Concile se dissipa peu à peu de lui-même; & ce Duc de Savoye, Hermite & Pape, se contenta d'être Cardinal, (a) laissant l'Eglise dans l'ordre accoutumé.

Au reste ce Concile fait voir combien les choses changent selon les tems. Les Péres de Constance avoient livré au bucher Jean Hus & Jérôme de Prague, malgré leur protestation qu'ils ne suivoient point les dogmes de Wiclef, malgré leur foi nettement expliquée sur la présence réelle, persistans seulement dans les sentimens de Wiclef sur la hiérarchie & sur la discipline de l'Eglise.

Les Hussites du tems du Concile de Bâle alloient bien plus loin que leurs deux fondateurs. Procope le razé, ce fameux Capitaine compagnon & successeur de Jean Ziska, vint disputer au Concile de Bâle à la tête de deux cens Gentilshommes de son

(a) 1440.

son parti. Il soutint entre autres choses *que les Moines étoient une invention du diable.* Oui, dit-il, je le prouve. N'est-il pas vrai que Jésus-Christ ne les a point institués? Nous n'en disconvenons pas, dit le Cardinal Julien. Eh bien, dit Procope, il est donc clair que c'est le diable. Raisonnement digne d'un Capitaine Bohémien de ces tems-là. Enéas Silvius, témoin de cette scéne, dit qu'on ne répondit à Procope que par un éclat de rire; on avoit répondu aux infortunés Jean Hus & Jérôme par un arrêt de mort.

On a vu pendant ce Concile, quel étoit l'avilissement des Empereurs Grecs. Il falloit bien qu'ils touchassent à leur ruine, puisqu'ils alloient à Rome mendier de foibles secours, & faire le sacrifice de leur Religion. Aussi succombérent-ils quelques années après sous les Turcs, qui prirent Constantinople. Nous allons voir les causes & les suites de cette révolution.

CHAPITRE VI.

Décadence de l'Empire Grec.

LEs croisades en dépeuplant l'Occident, avoient ouvert la brêche par où les Turcs entrérent enfin dans Constantinople; car les Princes croisés en usurpant l'Empire d'Orient, l'affoiblirent. Les Grecs ne le reprirent que déchiré & apauvri,

On

On doit se souvenir que cet Empire retourna aux Grecs en 1261, & que Michel Paléologue l'arracha aux usurpateurs Latins pour le ravir à son pupille Jean Lascaris. Il faut encore se représenter que dans ce tems-là le frére de St. Louis, Charles d'Anjou, envahissoit Naples & Sicile, & que sans les Vêpres Siciliennes il eût disputé au tiran Paléologue la ville de Constantinople destinée à être la proie des usurpateurs.

Ce Michel Paléologue ménageoit les Papes pour détourner l'orage. Il les flatta de la soumission de l'Eglise Grecque; mais sa basse politique ne put l'emporter contre l'esprit de parti & la superstition qui dominoient dans son pays. Il se rendit si odieux par ce manége, que son propre fils Andronic, schismatique malheureusement zélé, n'osa, (*a*) ou ne voulut pas lui donner les honneurs de la Sépulture Chrétienne.

Ces malheureux Grecs pressés de tous côtés, & par les Turcs, & par les Latins, disputoient cependant sur la transfiguration de Jésus-Christ. La moitié de l'Empire prétendoit que la lumiére du Tabor étoit éternelle, & l'autre que Dieu l'avoit produite seulement pour la transfiguration. Cependant les Turcs se fortifioient dans l'Asie mineure, & inondérent bientôt la Thrace.

Ottoman, de qui sont descendus tous les

(*a*) 1283.

les Empereurs Ofmanlis, avoit établi le fiége de fa domination à Burfe en Bithynie. Orcan fon fils vint jufqu'aux bords de la Propontide, & l'Empereur Jean Cantacuféne fut trop heureux de lui donner fa fille en mariage. Les nôces furent célébrées à Scutari vis-à-vis de Conftantinople. Bientôt après Cantacuféne ne pouvant plus garder l'Empire, qu'un autre lui difputoit, s'enferma dans un Monaftére. Un Empereur beau-pére du Sultan, & Moine, annonçoit la chûte de l'Empire. Les Turcs n'avoient point encore de vaiffeaux, & ils vouloient paffer en Europe. Tel étoit l'abaiffement de l'Empire, que les Génois, moyennant une foible redevance, étoient les maîtres de Galata, qu'on regarde comme un fauxbourg de Conftantinople féparé par un canal qui forme le port. Le Sultan Amurath fils d'Orcan engagea, dit-on, les Génois à paffer les foldats au-deçà du détroit. Le marché fe conclut; & on tient que les Génois pour quelques milliers de bezans d'or livrérent l'Europe. D'autres prétendent qu'on fe fervit de vaiffeaux Grecs. Amurath paffe, & va jufqu'à Andrinople, où les Turcs s'établiffent, menaçant de-là toute la Chrétienté (*a*). L'Empereur Paléologue court à Rome baifer les pieds du Pape Urbain V. Il reconnoît fa primatie; il s'humilie pour obtenir par fa médiation des fecours que la fituation de l'Europe & les funeftes

(*a*) 1357.

tes exemples des croisades ne permettoient plus de donner. Après avoir inutilement fléchi devant le Pape, il revient ramper sous Amurath. Il fait un Traité avec lui, non comme un Roi avec un Roi, mais comme un esclave avec un maître. Il sert à la fois de Lieutenant & d'ôtage au Conquérant Turc, & après qu'Amurath (*a*) & Paléologue ont fait crever les yeux chacun à son fils aîné, dont ils se défioient également, Paléologue donne son second fils au Sultan. Ce fils nommé Manuel sert Amurath contre les Chrétiens, & le suit dans ses armées. Cet Amurath donna à la milice des Janissaires déjà instituée, la forme qui subsiste encore.

Ayant été assassiné dans le cours de ses victoires, son fils Bajazet Ilderim ou Bajazet *le foudre*, lui succéda (*b*). La honte & l'abaissement des Empereurs Grecs furent à leur comble. Andronic, ce malheureux fils de Jean Paléologue, à qui son pére avoit crevé les yeux, s'enfuit vers Bajazet, & implore sa protection contre son pére & contre Manuel son frére. Bajazet lui donne quatre mille chevaux, & les Génois toujours maîtres de Galata l'assistent d'hommes & d'argent. Andronic avec les Turcs & les Génois, se rend maître de Constantinople, & enferme son pére.

Le pére au bout de deux ans reprend la pourpre, & fait élever une citadelle près

(*a*) 1374. (*b*) 1383.

près de Galata pour arrêter Bajazet, qui déjà projettoit le siége de la Ville Impériale. Bajazet lui ordonne de démolir la citadelle, & de recevoir un Cadi Turc dans la ville pour y juger les Marchands Turcs qui y étoient domiciliés. L'Empereur obéit. Cependant Bajazet laissant derriére lui Constantinople comme une proie sur laquelle il devoit retomber, s'avance au milieu de la Hongrie. C'est-là qu'il défait, comme je l'ai déjà dit, l'Armée Chrétienne, & ces braves François commandés par l'Empereur d'Occident, Sigismond. Les François avant la bataille avoient tué leurs prisonniers Turcs : ainsi on ne doit pas s'étonner que Bajazet après sa victoire eût fait à son tour égorger les François, qui lui avoient donné ce cruel exemple. Il n'en réserva que vingt-cinq Chevaliers, parmi lesquels étoit le frére de Philippe *le bon*, Duc de Bourgogne, auquel il dit en recevant sa rançon : *je pourrois t'obliger à faire serment de ne plus t'armer contre moi, mais je méprise tes sermens & tes armes.*

Après cette défaite, Manuel qui étoit devenu Empereur de la ville de Constantinople, court chez les Rois de l'Europe comme son pére. Il vient en France chercher de vains secours. On ne pouvoit prendre un tems moins propice. C'étoit celui de la frénésie de Charles VI. & des désolations de la France. Manuel Paléologue resta deux ans entiers à Paris, tandis que la capitale des Chrétiens d'Orient étoit bloquée par les Turcs. Enfin le siége est

for-

formé ; & sa perte sembloit certaine, lorsqu'elle fut différée par un de ces grands événemens qui bouleversent le Monde.

La puissance des Tartares Mogols, de laquelle nous avons vu l'origine, dominoit du Volga aux frontières de la Chine, & au Gange. Tamerlan, l'un de ces Princes Tartares, sauva Constantinople en attaquant Bajazet.

CHAPITRE VII.

De Tamerlan.

TIMOUR, que je nommerai Tamerlan pour me conformer à l'usage, descendoit de Genziskan par les femmes, selon les meilleurs Historiens. Il nâquit l'an 1357 dans la ville de Cash, territoire de l'ancienne Sogdiane, où les Grecs pénétrérent autrefois sous Alexandre, & où ils fondérent des colonies. C'est aujourd'hui le païs des Usbecs. Il commence à la riviére du Gion ou de l'Oxus, dont la source est dans le petit Thibet, environ à sept cens lieues de la source du Tigre & de l'Euphrate. C'est ce même fleuve Gion dont il est parlé dans l'ECRITURE.

Au nom de la ville de Cash, on se figure un pays affreux. Il est pourtant dans le même climat que Naples & la Provence ; c'est une contrée délicieuse.

Au nom de Tamerlan, on s'imagine aussi un

un barbare aprochant de la brute: on a vû qu'il n'y a jamais de grand conquérant parmi les Princes, non plus que de grandes fortunes chez les particuliers sans cette espéce de mérite dont les succès sont la récompense. Tamerlan devoit avoir d'autant plus de ce mérite propre à l'ambition, qu'étant né sans Etats il subjugua autant de pays qu'Alexandre, & presqu'autant que Genzis. Sa premiére conquête fut celle de Balk capitale du Corassan, sur les frontiéres de la Perse. De-là il va se rendre maître de la province de Kandaar. Il subjugue toute l'ancienne Perse; il retourne sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane. Il revient prendre Bagdat. Il passe aux Indes, les soumet, se saisit de Déli qui en étoit la capitale. Nous voyons que tous ceux qui se sont rendus maîtres de la Perse, ont aussi conquis ou désolé les Indes. Ainsi Darius Ochus après tant d'autres, en fit la conquête. Alexandre, Gengiskan, Tamerlan, les envahirent aisément. Sha-Nadir de nos jours n'a eu qu'à s'y présenter; il y a donné la loi, & en a remporté des trésors immenses.

Tamerlan vainqueur des Indes retourne sur ses pas. Il se jette sur la Syrie, il prend Damas. Il revole à Bagdat déjà soumise, & qui vouloit secouer le joug. Il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit cens mille habitans; elle fut entiérement détruite. Les villes de ces contrées étoient aisément rasées, & se rebâtissoient de-même. Elles n'é-

n'étoient, comme on l'a déjà remarqué, que de briques sechées au Soleil. C'est au milieu du cours de ces victoires, que l'Empereur Grec qui ne trouvoit aucun secours chez les Chrétiens, s'adresse enfin à ce Tartare. Cinq Princes Mahométans que Bajazet avoit dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploroient dans le même tems son secours. Il descendit dans l'Asie mineure, appellé par les Musulmans & par les Chrétiens.

Ce qui peut donner quelque idée avantageuse de son caractére, c'est qu'on le voit dans cette guerre observer au moins le Droit des Nations. Il commence par envoyer des Ambassadeurs à Bajazet, & lui demande d'abandonner le siége de Constantinople, & de rendre justice aux Princes Musulmans dépossédés. Bajazet reçoit ces propositions avec colére & avec mépris. Tamerlan lui déclare la guerre, il marche à lui. Bajazet léve le siége de Constantinople, & livre entre Césarée & Ancire cette grande bataille où il sembloit que toutes les forces du Monde fussent assemblées. Sans-doute les troupes de Tamerlan étoient excellentes, puisqu'après le combat le plus opiniâtre, elles vainquirent celles qui avoient défait les Grecs, les Hongrois, les Allemands, les François, & tant de Nations belliqueuses. On ne sauroit douter que Tamerlan (a), qui jusques-là combattit toujours avec les fléches & le cimeterre,

(a) 1401.

terre, ne fit usage du canon contre les Ottomans, & que ce ne soit lui qui ait envoyé des piéces d'artillerie dans le Mogol, où l'on en voit encore, sur lesquelles sont gravés des caractéres inconnus. Les Turcs se servirent contre lui dans la bataille de Césarée non seulement de canons, mais aussi de l'ancien feu grégeois. Ce double avantage eût donné aux Ottomans une victoire infaillible, si Tamerlan n'eût eu de l'artillerie.

Bajazet fut obligé de fuir, & trahi par des Tartares septentrionaux qu'il avoit dans son armée, il fut livré à son vainqueur.

Aucun des anciens Auteurs Persans & Arabes, qui ont écrit l'Histoire de Tamerlan, ne dit qu'il enferma Bajazet dans une cage de fer. Il le traita avec humanité. Seulement pour mortifier son orgueil, il se fit, dit-on, servir à boire par l'épouse de Bajazet. Le Sultan vaincu mourut bientôt après à la Cour de Tamerlan.

C'est une fable, que les Sultans Ottomans ne se mariérent plus depuis l'outrage fait par Tamerlan à l'épouse de Bajazet, puisque nous verrons bientôt Amurath II. épouser la fille d'un Despote de Servie; & que même Mahomet II. épousa la fille d'un Prince de Turcomanie.

Le conquérant Tartare, semblable à tous les conquérans qui ne laissent en repos rien de ce qu'ils peuvent subjuguer, maître par la prise de Bajazet de presque toute l'Asie mineure, envahit la Syrie, qui étoit encore sous le joug des Sultans Mammelucs

lucs d'Egypte. De-là il repassa l'Euphrate & retourna dans Samarkande, qu'il regardoit comme la capitale de ses vastes Etats. Il avoit conquis presqu'autant de terrain que Genziskan : car si Genzis eut une partie de la Chine & de la Corée, Tamerlan eut la Syrie & la moitié de l'Asie mineure, où Genzis n'avoit pu pénétrer. Il possédoit encore presque tout l'Indoustan, dont Genzis n'eut que les provinces septentrionales. Possesseur mal affermi de cet Empire immense, il méditoit dans Samarkande la conquête de la Chine dans un âge où sa mort étoit prochaine.

Ce fut à Samarkande qu'il reçut, à l'exemple de Genzis, l'hommage de plusieurs Princes de l'Asie, & de l'ambassade de plusieurs Souverains. Non seulement l'Empereur Grec Manuel y envoya ses Ambassadeurs, mais il en vint de la part de Henri III. Roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers Rois de Perse. Tous les ordres de l'Etat, tous les artisans passérent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils & toutes ses petites-filles le même jour. Enfin il mourut dans une extrême vieillesse(*a*), après avoir régné 36 ans ; plus heureux par sa longue vie & par le bonheur de ses petits-fils, qu'Alexandre auquel les Orientaux le comparent ; mais fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il nâquit chez une nation barbare,

(*a*) 1406.

re, & qu'il détruisit beaucoup de villes, comme Genziskan, sans en bâtir : au-lieu qu'Alexandre dans une vie très-courte, & au milieu de ses conquêtes rapides, construisit Alexandrie & Scanderon, rétablit cette même Samarkande qui fut depuis le siége de l'Empire de Tamerlan, & bâtit des villes jusques dans les Indes ; établit des Colonies Grecques au-delà de l'Oxus; envoya en Gréce les observations de Babylone, & changea le Commerce de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, dont Alexandrie devint le magazin universel. Voilà, ce me semble, en quoi Alexandre l'emporte sur Tamerlan, sur Genzis, & sur tous les conquérans qu'on lui veut égaler.

Je ne crois point d'ailleurs que Tamerlan fût d'un naturel plus violent qu'Alexandre. S'il est permis d'égayer un peu ces événemens terribles, & de mêler le petit au grand, je répéterai ce que raconte un Persan contemporain de ce Prince. Il dit qu'un fameux Poëte Persan nommé Hamédi Kermani étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, & jouant à un jeu d'esprit qui consistoit à estimer en argent ce que valoit chacun d'eux. Je vous estime trente aspres, dit-il au Grand-Kan. La serviette dont je m'essuye les vaut, répondit le Monarque. Mais c'est aussi en comptant la serviette, repartit Hamédi. Peut-être qu'un Prince qui laissoit prendre ces innocentes libertés, n'avoit pas un fond de naturel entiérement féroce ; mais on se fa-

familiarise avec les petits, & on égorge les autres.

Il n'étoit ni Musulman, ni de la Secte du grand Lama; mais il reconnoissoit un seul Dieu à l'exemple des Chinois, & en cela marquoit un grand sens dont des peuples plus polis ont manqué. On ne voit point de superstition, ni chez lui, ni dans ses armées. Il souffroit également les Musulmans & les Lamistes, & les Idolâtres répandus encore dans les Indes. Il assista même en passant vers le Mont Liban aux cérémonies religieuses des Moines Maronites qui habitent dans ces montagnes. Il avoit seulement le foible de l'Astrologie judiciaire; erreur commune à tous les hommes, & dont nous ne faisons que de sortir. Il n'étoit pas savant, mais il fit élever ses petits-fils dans les Sciences. Le fameux Oulougbeg, qui lui succéda dans les Etats de la Transoxane, fonda dans Samarkande la première Académie des Sciences, fit mesurer la Terre, & eut part à la composition des Tables Astronomiques qui portent son nom; semblable en cela au Roi Alphonse de Castille, qui l'avoit précédé de plus de cent années. Aujourd'hui la grandeur de Samarkande est tombée avec les Sciences; & ce pays occupé par les Tartares Usbecs, est redevenu barbare pour refleurir peut-être un jour.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Suite de l'Histoire des Turcs & des Grecs jusqu'à la prise de Constantinople.

COnstantinople fut un tems hors de danger par la victoire de Tamerlan, mais les successeurs de Bajazet rétablirent bientôt leur empire. Le fort des conquêtes de Tamerlan étoit dans la Perse, dans la Syrie & aux Indes, dans l'Arménie & vers la Russie. Les Turcs reprirent l'Asie mineure, & conservérent tout ce qu'ils avoient en Europe. Il falloit alors qu'il y eût plus de correspondance & moins d'aversion qu'aujourd'hui entre les Musulmans & les Chrétiens. Jean Paléologue n'avoit fait nulle difficulté de donner sa fille en mariage à Orcan ; & Amurath II. petit-fils de Bajazet, & fils de Mahomet I. n'en fit aucune d'épouser la fille d'un Despote de Servie nommée Iréne.

Amurath II. étoit un de ces Princes Turcs qui contribuérent à la grandeur Ottomane : mais il étoit très-détrompé du faste de cette grandeur qu'il accroissoit par ses armes. Il n'avoit d'autre but que la retraite. C'étoit une chose assez rare qu'un Philosophe Turc qui abdiquoit la couronne. Il la résigna deux fois, & deux fois les instances de ses Bachas & de ses Janissaires l'engagérent à la reprendre.

Jean

Jean Paléologue alloit à Rome & au Concile, que nous avons vu assemblé par Eugéne IV. à Florence. Il y disputoit sur la procession du St. Esprit, tandis que les Vénitiens, déjà maîtres d'une partie de la Gréce, achetoient Thessalonique, & que son Empire étoit presque tout partagé entre les Chrêtiens & les Musulmans. Amurath cependant prenoit cette même Thessalonique à peine vendue, & poussoit ses conquêtes en Hongrie. Ce Royaume venoit de se donner au jeune Ladislas Roi de Pologne. Amurath II. ayant fait quelques années la guerre en Hongrie, dans la Thrace, & dans tous les Pays voisins, avec des succès divers, conclut la paix la plus solemnelle que les Chrêtiens & les Musulmans eussent jamais contractée (a). Amurath & Ladislas la jurérent tous deux solemnellement, l'un sur l'Alcoran, & l'autre sur l'Evangile. Il paroît par cette paix même, que les Turcs n'avoient point eu de desavantage pendant la guerre; puisque le Traité leur laissa toute la Bulgarie & le Pays de Romanie dont ils étoient en possession.

Le Cardinal Julien Césarini Légat du Pape en Allemagne, homme fameux par ses poursuites contre les partisans de Jean Hus, par le Concile de Bâle auquel il avoit d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchoit contre les Turcs, fut alors par un zéle trop aveugle la cause de l'opprobre & du malheur des Chrêtiens.

A

(a) 1444.

A peine la paix étoit jurée, que ce Cardinal veut qu'on la rompe. Il se flattoit d'avoir engagé les Vénitiens & les Génois à rassembler un flotte formidable, & que les Grecs réveillés alloient faire un dernier effort. L'occasion étoit favorable : c'étoit précisément le tems où Amurath II. sur la foi de cette paix, venoit de se consacrer à la retraite, & de résigner l'Empire à Mahomet son fils, jeune encore & sans expérience.

Le prétexte manquoit pour violer le serment. Amurath avoit observé toutes les conditions avec une exactitude qui ne laissoit nul subterfuge aux infracteurs. Le Légat n'eut d'autre ressource que de persuader à Ladislas, aux Chefs Hongrois, & aux Polonois, qu'on pouvoit violer ses sermens. Il harangua, il écrivit, il assura que la paix jurée sur l'Evangile étoit nulle, parce qu'elle avoit été faite malgré l'inclination du Pape. En effet le Pape, qui étoit alors Eugéne IV. écrivit à Ladislas qu'il lui ordonnoit de *rompre une paix qu'il n'avoit pu faire à l'insu du St. Siége.* On a déjà vu que la maxime s'étoit introduite, *de ne pas garder la foi aux Hérétiques.* On en concluoit qu'il ne falloit pas la garder aux Mahométans.

C'est ainsi que l'ancienne Rome viola la tréve avec Carthage dans sa derniére Guerre Punique. Mais l'événement fut bien différent. L'infidélité du Sénat fut celle d'un vainqueur qui opprime ; & celle des Chrétiens fut un effort des opprimés pour repousser

pousser un peuple d'usurpateurs. Enfin Julien prévalut ; tous les Chefs se laissérent entraîner au torrent, surtout Jean Corvin Hunniade, ce fameux Général des Armées Hongroises qui combattit si souvent Amurath & Mahomet II.

Ladislas séduit par de fausses espérances, & par une morale que le succès seul pouvoit justifier, entra dans les terres du Sultan. Les Janissaires alors allérent prier Amurath de quitter sa solitude pour se mettre à leur tête. Il y consentit ; les deux armées se rencontrérent vers le Pont-Euxin dans ce Pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, autrefois la Mésie. La bataille se donna près de la ville de Varnes. Amurath portoit dans son sein le Traité de paix qu'on venoit de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée dans un moment où ses troupes plioient ; & pria Dieu, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux Loix des Nations. Voilà ce qui donna lieu à la fable que la paix avoit été jurée sur l'Eucharistie, que l'hostie avoit été remise aux mains d'Amurath, & que ce fut à cette hostie qu'il s'adressa dans la bataille. Le parjure reçut cette fois le châtiment qu'il méritoit. Les Chrétiens furent vaincus après une longue résistance. Le Roi Ladislas fut percé de coups ; sa tête, coupée par un Janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'Armée Turque, & ce spectacle acheva la déroute.

Amurath vainqueur fit enterrer ce Roi dans le champ de bataille avec une pompe

 mili-

militaire. On dit qu'il éleva une colonne fur fon tombeau ; & même que l'infcription de cette colonne, loin d'infulter à la mémoire du vaincu, louoit fon courage, & plaignoit fon infortune.

Quelques-uns difent que le Cardinal Julien qui avoit affifté à la bataille, voulant dans fa fuite paffer une riviére, y fut abîmé par le poids de l'or qu'il portoit. D'autres difent que les Hongrois mêmes le tuérent. Il eft certain qu'il périt dans cette journée.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eft qu'Amurath après cette victoire retourna dans fa folitude ; qu'il abdiqua une feconde fois la couronne ; qu'il fut une feconde fois obligé de la reprendre pour combattre & pour vaincre. Enfin il mourut à Andrinople (a), & laiffa l'Empire à fon fils Mahomet II. qui fongea plus à imiter la valeur de fon pére que fa philofophie.

CHAPITRE IX.

De Scanderberg.

UN autre Guerrier non moins célébre, que je ne fais fi je dois appeller Ofmanli ou Chrétien, arrêta les progrés d'Amurath, & fut même longtems depuis un rempart des Chrétiens contre les victoires de

(a) 1451.

de Mahomet II. Je veux parler de Scanderberg né dans l'Albanie, partie de l'Empire, Pays illuftre dans les tems qu'on nomme héroïques, & dans les tems vraiment héroïques des Romains. Son nom étoit Jean Caftriot. Il étoit fils d'un Defpote ou d'un petit Roi de cette Contrée. Il étoit encore enfant lorfqu'Amurath, plufieurs années avant la bataille de Varnes dont je viens de parler, s'étoit faifi de l'Albanie après la mort du pére de Caftriot. Il éleva cet enfant qui reftoit feul de quatre fréres. Les Annales Turques ne difent point du tout que ces quatre Princes ayent été immolés à la vengeance d'Amurath. Il ne paroît pas que ces barbaries fuffent dans le caractére d'un Sultan qui abdiqua deux fois la couronne, & il n'eft guéres vraifemblable qu'Amurath eût donné fa tendreffe & fa confiance à celui dont il ne devoit attendre qu'une haine implacable. Il le chériffoit, il le faifoit combattre auprès de fa perfonne. Jean Caftriot fe diftingua tellement, que le Sultan & les Janiffaires lui donnérent le nom de *Scanderberg*, qui fignifie le *Seigneur Alexandre*.

Enfin l'amitié prévalut fur la politique. Amurath lui confia le commandement d'une petite armée contre le Defpote de Servie, qui s'étoit rangé du parti des Chrétiens, & faifoit la guerre au Sultan fon gendre. C'étoit avant fon abdication. Scanderberg, qui n'avoit pas alors vingt ans, conçut le deffein de n'avoir plus de maître & de régner.

Il ſut qu'un Sécretaire qui portoit les ſceaux du Sultan, paſſoit près de ſon camp, Il l'arrête, le met aux fers, le force à écrire & à ſceller un ordre au Gouverneur de Croye capitale de l'Epire, de remettre la ville & la citadelle à Scanderberg. Après avoir fait expédier cet ordre, il aſſaſſine le Sécretaire & ſa ſuite (*a*). Il marche à Croye; le Gouverneur lui remet la place ſans difficulté. La nuit même il fait avancer les Albanois, avec leſquels il étoit d'intelligence. Il égorge le Gouverneur & la garniſon. Son parti lui gagne toute l'Albanie. Les Albanois paſſent pour les meilleurs ſoldats de ces pays. Scanderberg les conduiſit ſi bien, ſut tirer tant d'avantage de l'aſſiette du terrain âpre & montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuſes Armées Turques. Les Muſulmans le regardoient comme un perfide, mais il n'avoit trompé que ſes ennemis. Il avoit repris la couronne de ſon pére, & la méritoit par ſon courage.

CHAPITRE X.

De la priſe de Conſtantinople par les Turcs.

SI les Empereurs Grecs avoient été des Scanderbergs, l'Empire d'Orient ſe ſeroit conſervé. Mais ce même eſprit de cruauté,

(*a*) 1443.

cruauté, de foibleſſe, de diviſion, de ſuperſtition, qui l'avoit ébranlé ſi longtems, hâta le moment de ſa chûte.

On comptoit trois Empires d'Orient, & il n'y en avoit réellement pas un. La ville de Conſtantinople entre les mains des Grecs, faiſoit le premier. Andrinople, réfuge des Laſcaris, pris par Amurath I. en 1362, & toujours demeuré aux Sultans, étoit regardé comme le ſecond Empire. Et une Province barbare de l'ancienne Colchide, nommée Trébizonde, où les Comnénes s'étoient retirés, étoit réputé le troiſiéme.

Ce déchirement de l'Empire, comme on l'a vu, étoit l'unique effet conſidérable des croiſades. Dévaſté par les Francs, repris par ſes anciens maîtres, mais repris pour être ravagé encore, il étoit étonnant qu'il ſubſiſtât. Il y avoit deux partis dans Conſtantinople, acharnés l'un contre l'autre par la Réligion, à peu près comme dans Jéruſalem, quand Veſpaſien & Titus l'aſſiégérent. L'un étoit celui des Empereurs, qui, dans la vaine eſpérance d'être ſecourus, conſentoient de ſoumettre l'Egliſe Grecque à la Latine; l'autre celui des Prêtres & du Peuple, qui ſe ſouvenant encore de l'invaſion des croiſés, avoient en exécration la réunion des deux Egliſes. On s'occupoit de controverſes, & les Turcs étoient aux portes.

Jean VII. Paléologue avoit régné vingt-ſept ans; & après ſa mort arrivée en 1449, telle fut la foibleſſe de l'Empire, que l'un de ſes fils nommé Conſtantin, fut obligé

de recevoir du Turc Amurath II. comme de son Seigneur, la confirmation de la Dignité Impériale. Un frére de ce Constantin eut Lacédémone, un autre eut Corynthe, un troisiéme eut ce que les Vénitiens n'avoient pas dans le Péloponnése.

(a) Telle étoit la situation des Grecs quand Mahomet Bouyouk, ou Mahomet le Grand, succéda pour la seconde fois au Sultan Amurath son pére. Les Moines ont peint ce Mahomet comme un barbare insensé, qui tantôt coupoit la tête à sa prétendue Maîtresse Iréne pour appaiser les murmures de ses Janissaires, tantôt faisoit ouvrir le ventre à quatorze de ses Pages pour voir qui d'entre eux avoit mangé un melon. On trouve encore ces histoires absurdes dans nos Dictionnaires, qui ont été longtems pour la plupart les Archives alphabétiques du mensonge.

Toutes les Annales Turques nous apprennent que Mahomet avoit été le Prince le mieux élevé de son tems ; ce que nous venons de dire d'Amurath son pére, prouve assez qu'il n'avoit pas négligé l'éducation de l'héritier de sa fortune. On ne peut encore disconvenir que Mahomet n'ait écouté le devoir d'un fils, & n'ait étouffé son ambition, quand il fallut rendre le trône qu'Amurath lui avoit cédé. Il redevint deux fois sujet sans exciter le moindre trouble. C'est un fait unique dans l'Histoire, & d'autant plus singulier que Mahomet

(a) 1451.

met joignoit à ſon ambition la fougue d'un caractére violent.

Il parloit le Grec, l'Arabe, le Perſan. Il entendoit le Latin : il deſſinoit, il ſavoit ce qu'on pouvoit ſavoir de Géographie & de Mathématique : il aimoit la Peinture. Aucun amateur des Arts n'ignore qu'il fit venir de Veniſe le fameux Gentili Bellino, & qu'il le récompenſa comme Alexandre avoit payé Appelle, par des dons & par la familiarité. Il lui fit préſent d'une couronne d'or, d'un collier d'or, de trois mille ducats d'or, & le renvoya avec honneur. Je ne peux m'empêcher de ranger parmi les contes improbables celui de l'eſclave auquel on prétend que Mahomet fit couper la tête, pour faire voir à Bellino l'effet des muſcles & de la peau ſur un col ſéparé de ſon tronc. Ces barbaries que nous exerçons ſur les animaux, les hommes ne les exercent ſur les hommes que dans la fureur des vengeances, ou dans ce qu'on appelle le droit de la guerre. Mahomet II. fut ſouvent ſanguinaire & féroce, comme tous les conquérans qui ont ravagé le Monde. Mais pourquoi lui imputer des cruautés ſi peu vraiſemblables ? A quoi bon multiplier les horreurs ?

Il étoit âgé de vingt-deux ans quand il monta ſur le trône des Sultans, & il ſe prépara dès lors à ſe placer ſur celui de Conſtantinople, tandis que cette ville étoit toute diviſée pour ſavoir s'il falloit ſe ſervir ou non de pain azime, & s'il falloit prier en Grec ou en Latin.

(a) Mahomet II. commença donc par ferrer la ville du côté de l'Europe, & du côté de l'Asie. Enfin dès les premiers jours d'Avril 1453, la campagne fut couverte de près de 300000 Turcs, & le détroit de la Propontide d'environ 300 galéres, & 200 petits vaisseaux.

Un des faits les plus étranges, & les plus attestés, c'est l'usage que Mahomet fit d'une partie de ces navires: ils ne pouvoient entrer dans le port de la ville, fermé par les plus fortes chaînes de fer, & d'ailleurs apparemment défendu avec avantage. Il fait en une nuit couvrir deux lieues de chemin sur terre de planches de sapin enduites de suif & de graisse, disposées comme la crêche d'un vaisseau; il fait tirer à force de machines & de bras 80 galéres, & 70 alléges du détroit, & les fait couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécute en une seule nuit, & les assiégés sont surpris le lendemain matin de voir une flotte entiére descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux dans ce jour même fut construit à leur vue, & servit à l'établissement d'une batterie de canon.

Il faut ou que Constantinople eût très-peu d'artillerie, ou qu'elle fût bien mal servie. Car comment le canon n'eût-il pas foudroyé ce pont de bateaux? Mais je doute beaucoup que Mahomet se servît, comme on le dit, de canon de 200 livres de

(a) 1453.

de balle. Les vaincus exagérent tout. Il eût fallu près de 100 livres de poudre pour bien chasser de tels boulets. Cette quantité de poudre ne peut s'allumer à la fois ; le coup partiroit avant que la quinziéme partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet. Apparemment qu'on a pris des mortiers pour des canons.

Dès le mois de Mai on donna des assauts à la ville, qui se croyoit la capitale du Monde. Elle étoit donc bien mal fortifiée ; elle ne fut guéres mieux défendue. L'Empereur accompagné d'un Cardinal de Rome nommé Isidore, suivoit le Rit Romain, & par-là irritoit & décourageoit ses Grecs, qui ne vouloient pas seulement entrer dans les Eglises qu'il fréquentoit. *Nous aimons mieux*, s'écriérent-ils, *voir ici le turban qu'un chapeau de Cardinal.*

Dans d'autres tems, presque tous les Princes Chrétiens, sous prétexte d'une guerre sainte, se liguérent pour envahir cette métropole & ce rempart de la Chrétienté ; & quand les Turcs l'attaquérent, aucun ne la défendit.

L'Empereur Frédéric III. n'étoit ni assez puissant, ni assez entreprenant. La Pologne étoit trop mal gouvernée. La France sortoit à peine de l'abîme où la guerre civile, & celle contre l'Anglois l'avoient plongée. L'Angleterre commençoit à être divisée & foible. Le Duc de Bourgogne Philippe le Bon étoit un puissant Prince, mais trop habile pour renouveller seul les croisades, & trop vieux pour de telles actions.

Les Princes Italiens étoient en guerre. L'Arragon & la Castille n'étoient point encore unies, & les Musulmans occupoient toujours une partie de l'Espagne.

Il n'y avoit en Europe que deux Princes dignes d'attaquer Mahomet II. L'un étoit Hunniade Prince de Transilvanie, mais qui pouvoit à peine se défendre. L'autre ce fameux Scanderberg, qui ne pouvoit que se soutenir dans les montagnes de l'Epire, à peu près comme autrefois Don Pélage dans celles des Asturies, quand les Mahométans subjuguérent l'Espagne. Quatre vaisseaux de Génes, dont l'un appartenoit à l'Empereur Frédéric III. furent presque le seul secours que le Monde Chrétien fournit à Constantinople. Un étranger commandoit dans la ville. C'étoit un Génois nommé Justiniani. Tout bâtiment qui est réduit à des appuis étrangers, menace ruine. Jamais les anciens Grecs n'eurent de Persan à leur tête, & jamais Gaulois ne commanda les troupes de la République Romaine. Il falloit donc que Constantinople fût prise : aussi le fut-elle, mais d'une maniére entiérement différente de celle dont tous nos Auteurs copistes de Ducas & de Calcondile, le racontent.

Les Annales Turques rédigées à Constantinople par le feu Prince Démétrius Cantémir, m'apprennent qu'après quarante-neuf jours de siége, l'Empereur Constantin fut obligé de capituler. Il envoya plusieurs Grecs recevoir la loi du vainqueur. On convint de plusieurs articles. Mais dans le

tems

tems que les Envoyés Grecs retournoient à la ville, Mahomet qui voulut leur parler encore, fait courir à eux. Les assiégés qui du haut des murs voyent un gros de Turcs courans après les leurs, tirent imprudemment sur ces Turcs. Ceux-ci sont bientôt joints par un plus grand nombre. Les Envoyés Grecs rentroient déjà par une poterne. Les Turcs entrent avec eux; ils se rendent maîtres de la haute ville séparée de la basse. L'Empereur est tué dans la foule; & Mahomet fait aussitôt du Palais de Constantin, celui des Sultans, & de Ste. Sophie, sa principale Mosquée.

Souverain par droit de conquête d'une moitié de Constantinople, il eut l'humanité ou la politique d'offrir à l'autre partie la même capitulation qu'il avoit voulu accorder à la ville entiére; & il la garda religieusement. Ce fait est si vrai que toutes les Eglises Chrétiennes de la basse ville furent conservées jusques sous son petit-fils Sélim, qui en fit abattre plusieurs. On les appelloit *les Mosquées d'Issévi*. *Issévi* est en Turc le nom de JESUS. Celle du Patriarche Grec subsiste encore dans Constantinople sur le canal de la Mer noire. Les Ottomans ont permis qu'on fondât dans ce quartier une Académie, où les Grecs modernes enseignent l'ancien Grec qu'on ne parle plus, la Philosophie d'Aristote, la Théologie, la Médecine; & c'est de cette Ecole que sont sortis Constantin Ducas, Mauro Cordato, & Cantémir, faits par les Turcs Princes de Moldavie. J'avoue que Démé-

trius. Cantémir a rapporté beaucoup de fables anciennes, mais il ne peut s'être trompé sur les Monumens modernes qu'il a vus de ses yeux, & sur l'Académie où il a été élevé.

On a conservé encore aux Chrétiens une Eglise, & une rue entiére qui leur appartient en propre, en faveur d'un Architecte Grec nommé *Cristobule*. Cet Architecte avoit été employé par Mahomet II. pour construire une Mosquée sur les ruines de *l'Eglise des saints Apôtres*, ancien ouvrage de Théodora femme de l'Empereur Justinien, & il avoit réussi à en faire un édifice qui approche de la beauté de Ste. Sophie. Il construisit aussi par ordre de Mahomet huit Ecoles & huit Hôpitaux dépendans de cette Mosquée; & c'est pour prix de ce service que le Sultan lui accorda la rue dont je parle, dont la possession est demeurée à sa famille. Ce n'est pas un fait digne de l'Histoire, qu'un Architecte ait eu la propriété d'une rue; mais il est important de connoître que les Turcs ne traitent pas toujours les Chrétiens aussi barbarement que nous nous le figurons.

Ce qui montre évidemment, malgré les déclamations du Cardinal Isidore, & de tant d'autres, que Mahomet étoit un Prince plus sage & plus poli qu'on ne croit, c'est qu'il laissa aux Chrétiens vaincus la liberté d'élire un Patriarche. Il l'installa lui-même avec la solemnité ordinaire: il lui donna la crosse & l'anneau que les Empereurs d'Occident n'osoient plus donner depuis long

tems;

tems; & s'il s'écarta de l'usage, ce ne fut que pour reconduire jusqu'aux portes de son palais le Patriarche élu nommé Gennadius, qui lui dit *qu'il étoit confus d'un honneur que jamais les Empereurs Chrétiens n'avoient fait à ses prédécesseurs.* Depuis ce tems les Sultans Osmanlis ont toujours fait un Patriarche qu'on nomme *Oecuménique.* Le Pape en nomme un autre qu'on appelle le Patriarche *Latin;* chacun d'eux taxé par le Divan, rançonne à son tour son troupeau. Ces deux Eglises également gémissantes sont irréconciliables, & le soin d'appaiser leurs querelles n'est pas aujourd'hui une des moindres occupations des Sultans devenus les modérateurs des Chrétiens, aussi bien que leurs vainqueurs.



CHAPITRE XI.

Progrès des Turcs.

PEndant trente & une années de régne, Mahomet marcha de conquête en conquête, sans que les Princes Chrétiens se liguassent contre lui; car il ne faut pas appeller *ligue* un moment d'intelligence qui fut entre Hunniade Prince de Transilvanie, le Roi de Hongrie, & un Despote de la Russie noire. Ce célébre Hunniade montra que s'il avoit été mieux secouru, les Chrétiens n'auroient pas perdu tous les pays que les Mahométans possédent en Europe. Il re-

repouffa Mahomet II. devant Belgrade trois ans après la prife de Conftantinople.

Dans ce tems-là même les Perfans tomboient fur les Turcs, & détournoient ce torrent dont la Chrétienté étoit inondée. Uffum-Caffan de la branche de Tamerlan, qu'on nommoit le Bélier blanc, Gouverneur d'Arménie, venoit de fubjuguer la Perfe. Il s'allioit aux Chrétiens, & par-là il les avertiffoit de fe réunir contre l'ennemi commun; car il époufa la fille de David Comnéne Empereur de Trébizonde, & attaqua Mahomet vers l'Euphrate. C'étoit une occafion favorable pour la Chrétienté; elle fut encore négligée. On laiffa Mahomet après des fortunes diverfes faire la paix avec le Perfan, & prendre enfuite Trébizonde avec la partie de la Cappadoce qui en dépendoit; tourner vers la Gréce, faifir le Négrepont, retourner au fond de la Mer noire, s'emparer de Caffa, l'ancienne Théodofie rebâtie par les Génois, revenir réduire Scutari, Zante, Céphalonie, courir jufqu'à Triefte à la porte de Venife, & établir enfin la Puiffance Mufulmane au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit le refte de l'Italie, & d'où fes Lieutenans ne fe retirérent qu'après fa mort. Ses armes ne prirent point Rhodes; mais cette petite Ile manquée, ne les rendoit pas moins terribles au refte de l'Occident.

Il avoit depuis longtems conquis l'Epire après la mort de Scanderberg. Les Vénitiens avoient eu le courage de défier fes armes. C'étoit le tems de la Puiffance

Vé-

Vénitienne ; elle étoit très-étendue en terre-ferme, & ses flottes bravoient celles de Mahomet ; elles s'emparérent même d'Athènes. Mais enfin cette République n'étant point secourue, fut obligée de céder, de rendre Athènes, & d'acheter par un tribut annuel la liberté de commercer sur la Mer noire, songeant toujours à réparer ses pertes par son Commerce, qui avoit fait les fondemens de sa grandeur. Nous verrons que bientôt après le Pape Jules II. & presque tous les Princes Chretiens firent plus de mal à cette République, qu'elle n'en avoit essuyé des Ottomans.

Cependant Mahomet II. alloit porter ses armes victorieuses contre les Sultans Mammélucs d'Egypte, tandis que ses Lieutenans étoient dans le Royaume de Naples ; ensuite il se flattoit de venir prendre Rome comme Constantinople ; & en entendant parler de la cérémonie dans laquelle le Doge de Venise épouse la Mer Adriatique, il disoit *qu'il l'enverroit bientôt au fond de cette Mer consommer son mariage*. Une colique en délivra (*a*) le Monde à l'âge de cinquante & un ans. Mais les Ottomans n'ont pas moins conservé en Europe un pays plus beau & plus grand que l'Italie entiére. La partie des Miltiades, des Léonidas, des Alexandres, des Sophocles & des Platons devint bientôt barbare. La Langue Grecque dès lors se corrompit. Il ne resta presque plus de trace des Arts ; car

(*a*) 1481.

car quoiqu'il y ait dans Conſtantinople une Académie Grecque, ce n'eſt pas aſſurément celle d'Athènes, & les Beaux Arts n'ont pas été rétablis par les 6000 Moines que les Sultans laiſſent toujours ſubſiſter au Mont Athos.

Les Grecs reſtérent dans l'oppreſſion, mais non pas dans l'eſclavage. On leur laiſſa leur Religion & leurs Loix; & les Turcs ſe conduiſirent comme s'étoient conduits les Arabes en Eſpagne. Les familles Grecques ſubſiſtent dans leur patrie, avilies, mépriſées, mais tranquiles: elles ne payent qu'un léger tribut, elles font le commerce & cultivent la terre; leurs villes & leurs bourgades ont encore leur *Protogéros*, qui juge leurs différends; leur Patriarche eſt entretenu par elles honorablement. Il faut bien qu'il en tire des ſommes aſſez conſidérables, puiſqu'il paye à ſon inſtallation 4000 Ducats au Tréſor Impérial, & autant aux Officiers de la Porte.

Le plus grand aſſujettiſſement des Grecs a été longtems d'être obligés de livrer au Sultan des enfans de tribut pour ſervir dans le Serrail ou parmi les Janiſſaires. Il falloit qu'un pére de famille donnât un de ſes fils, ou qu'il le rachetât. Il y a en Europe des Provinces Chrétiennes où la coutume de donner ſes enfans deſtinés à la guerre dès le berceau, eſt établie. Ces enfans de tribut élevés par les Turcs, faiſoient ſouvent dans le Serrail une grande fortune. La condition même des Janiſſaires eſt aſſez bonne. C'étoit une grande

preuve

preuve de la force de l'éducation, & des bizarreries de ce Monde, que la plupart de ces fiers ennemis des Chrétiens fussent nés de Chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatale & invincible destinée par qui l'Etre Suprême enchaîne tous les événemens de l'Univers, c'est que Constantin ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme Romulus avoit tant de siécles auparavant jetté les fondemens du Capitole pour les Pontifes de l'Eglise.

Je crois devoir ici combattre un préjugé; que le Gouvernement Turc est un Gouvernement absurde, qu'on appelle *despotique*; que les peuples sont tous esclaves du Sultan; qu'ils n'ont rien en propre; que leur vie & leurs biens appartiennent à leur Maître. Une telle administration se détruiroit elle-même. Il seroit bien étrange que les Grecs vaincus ne fussent point esclaves, & que leurs vainqueurs le fussent. Quelques Voyageurs ont cru que toutes les terres appartenoient au Sultan, parce qu'il donne des timariots à vie, comme autrefois les Rois Francs donnoient des bénéfices militaires. Ces Voyageurs devoient considérer qu'il y a des Loix pour les héritages en Turquie, comme par-tout ailleurs.

Il est vrai que le mobilier des Pachas décédés appartient au Sultan, & qu'il fait la part à la famille. Mais c'étoit une coutume établie en Europe dans le tems que les Fiefs n'étoient point héréditaires; & longtems après les Evêques mêmes héritérent des meubles des Ecclésiastiques inférieurs,

rieurs, & les Papes exercérent ce droit sur les Cardinaux & sur tous les Bénéficiers qui mouroient dans la résidence du premier Pontife.

Non seulement les Turcs sont tous libres, mais ils n'ont chez eux aucune distinction de Noblesse. Ils ne connoissent de supériorité que celle des Emplois.

Leurs mœurs sont à la fois féroces, altiéres & efféminées; ils tiennent leur dureté des Schytes leurs ancêtres, & leur mollesse de la Gréce & de l'Asie. Leur orgueil est extrême. Ils sont conquérans & ignorans, c'est pourquoi ils méprisent toutes les Nations.

L'Empire Ottoman n'est point un Gouvernement Monarchique, tempéré par des mœurs douces, comme le sont aujourd'hui la France & l'Espagne; il ressemble encore moins à l'Allemagne, devenue avec le tems une République de Princes & de Villes, sous un Chef Suprême qui a le titre d'Empereur. Il n'a rien de la Pologne, où les Cultivateurs sont Esclaves, & où les Nobles sont Rois; il est aussi éloigné de l'Angleterre par sa constitution que par la distance des lieux. Mais il ne faut pas imaginer que ce soit un Gouvernement arbitraire en tout, où la Loi permette aux caprices d'un seul d'immoler à son gré des multitudes d'hommes, comme des bêtes fauves qu'on entretient dans un parc pour son plaisir.

Il semble à nos préjugés qu'un Chiaoux peut aller un hatcherif à la main, de-

mander

mander de la part du Sultan tout l'argent des Péres de famille d'une ville, & toutes les filles pour l'usage de son Maître. Il y a sans-doute d'horribles abus dans l'Administration Turque, mais en général ces abus sont bien moins funestes au peuple qu'à ceux-mêmes qui partagent le Gouvernement: c'est sur eux que tombe la rigueur du despotisme. La sentence secréte d'un Divan suffit pour sacrifier les principales têtes aux moindres soupçons. Nul grand Corps établi dans ce pays pour rendre les Loix respectables, & la personne du Souverain sacrée. Nulle digue opposée par la constitution de l'Etat aux injustices du Visir. Ainsi peu de ressource pour le sujet quand il est opprimé, & pour le Maître quand on conspire contre lui. Le Souverain qui passe pour le plus puissant de la Terre, est en même tems le moins affermi sur son trône. Il suffit d'un jour de révolution pour l'en faire tomber. Les Turcs ont en cela imité les mœurs de l'Empire Grec qu'ils ont détruit. Ils ont seulement plus de respect pour la Maison Ottomane que les Grecs n'en avoient pour la Famille de leurs Empereurs. Ils déposent, ils égorgent un Sultan, mais c'est toujours en faveur de l'héritier le plus prochain. L'Empire Grec au-contraire avoit passé par les assassinats dans vingt familles différentes.

La crainte d'être déposé est un plus grand frein pour les Empereurs Turcs, que toutes les Loix de l'Alcoran. Maître absolu

dans

dans son Serrail, maître de la vie de ses Officiers au moyen d'un fetfa du Mufti, il ne l'est pas des usages de l'Empire; il n'augmente point les impôts; il ne touche point aux monnoies; son trésor particulier est séparé du trésor public.

La place du Sultan est quelquefois la plus oisive de la Terre, & celle du Grand-Visir la plus laborieuse: il est à la fois Connétable, Chancelier, & premier Président. Le prix de tant de peines est souvent l'exil ou le cordeau. Nous verrons comment cet Empire s'est accru dans sa puissance, & s'est maintenu dans ses usages féroces.

Pendant que les Ottomans étendoient leur domination, la France qui depuis fut leur alliée, augmentoit ses forces, & commençoit à devenir un Royaume très-considérable.

CHAPITRE XII.

Du Roi de France, Louis XI.

LE Gouvernement Féodal périt bientôt en France, quand Charles VII. eut commencé à établir sa puissance par l'expulsion des Anglois, par la jouissance de tant de provinces réunies à la Couronne, & enfin par des subsides rendus perpétuels.

L'Ordre Féodal s'affermissoit en Allemagne par une raison contraire sous des

Empereurs électifs, qui en qualité d'Empereurs n'avoient ni provinces, ni subsides. L'Italie étoit toujours partagée en Républiques & en Principautés indépendantes. Le pouvoir absolu n'étoit connu ni en Espagne, ni dans le Nord; & l'Angleterre jettoit au milieu de ses divisions les semences de ce Gouvernement singulier, dont les racines toujours coupées & toujours sanglantes, ont enfin produit après des siécles, à l'étonnement des nations, le mêlange égal de la Liberté & de la Royauté.

Il n'y avoit plus en France que deux grands Fiefs, la Bourgogne & la Bretagne: mais leur pouvoir les rendoit indépendantes; &, malgré les Loix Féodales, elles n'étoient pas regardées en Europe comme faisant partie du Royaume. Le Duc de Bourgogne Philippe *le Bon* avoit même stipulé qu'il ne rendroit point hommage à Charles VII. quand il lui pardonna le meurtre du Duc Jean son pére.

Les Princes du sang avoient en France des appanages en Pairies, mais ressortissans au Parlement sédentaire. Les Seigneurs puissans dans leurs Terres, ne l'étoient pas, comme autrefois, dans l'Etat: il n'y avoit plus guéres au-delà de la Loire que le Comte de Foix qui s'intitulât *Prince par la grace de Dieu*, & qui fit battre monnoie; mais les Seigneurs des Fiefs & les Communautés des grandes Villes avoient d'immenses priviléges.

Louis XI. fils de Charles VII. devint le pre-

premier Roi abſolu en Europe depuis la décadence de la Maiſon de Charlemagne. Il ne parvint enfin à ce pouvoir tranquile que par des ſécouſſes violentes. Sa vie eſt un grand contraſte. Faut-il pour humilier & pour confondre la vertu, qu'il ait mérité d'être regardé comme un grand Roi, lui qu'on peint comme un fils dénaturé, un frére barbare, un mauvais pére, & un voiſin perfide ? Il remplit d'amertume les derniéres années de ſon pére ; il cauſa ſa mort. Le malheureux Charles VII. mourut, comme on ſait, par la crainte que ſon fils ne le fît mourir ; il choiſit la faim pour éviter le poiſon qu'il redoutoit. Cette ſeule crainte dans un pére, d'être empoiſonné par ſon fils, prouve trop que le fils paſſoit pour être capable de ce crime.

Après avoir bien peſé toute la conduite de Louis XI. ne peut-on pas ſe le repréſenter comme un homme qui voulut effacer ſouvent ſes violences imprudentes par des artifices, & ſoutenir des fourberies par des cruautés ? D'où vient que dans les commencemens de ſon régne, tant de Seigneurs attachés à ſon pére, & ſurtout ce fameux Comte de Dunois, dont l'épée avoit ſoutenu la couronne, entrérent contre lui dans la ligue *du Bien public* ? Ils ne profitoient pas de la foibleſſe du trône, comme il eſt arrivé tant de fois. Mais Louis XI. avoit abuſé de ſa force. N'eſt-il pas évident que le pére inſtruit par ſes fautes & par ſes malheurs, avoit très-bien gouverné ; & que le fils trop enflé de ſa

puiſ-

puissance commença par gouverner mal ?

Cette ligue le mit au hazard de perdre sa couronne & sa vie. La bataille donnée à Montléri, ne décida rien. Il ne desunit enfin les confédérés, qu'en donnant à chacun d'eux ce qu'il demandoit. Ainsi jusques dans son habileté il y eut encore de la foiblesse.

Il se fit sans raison un irréconciliable ennemi de Charles fils de Philippe le Bon, maître de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Flandre, de l'Artois, des Places sur la Somme, & de la Hollande. Il excite les Liégeois à faire une perfidie à ce Duc de Bourgogne, & à prendre les armes contre lui. Il se remet en même tems entre ses mains à Péronne, croyant le mieux tromper. Quelle plus mauvaise politique ! Mais aussi étant découvert, il se vit prisonnier dans le château de Péronne, & forcé de marcher à la suite de son vassal contre ces Liégeois mêmes qu'il avoit armés. Quelle plus grande humiliation !

Il craint son frére le Duc de Berry, & ce Prince est empoisonné par un Moine Bénédictin nommé Favre Vésois, son Confesseur. Ce n'est pas ici un de ces empoisonnemens équivoques adoptés sans preuves par la maligne crédulité des hommes. Le Duc de Berry soupoit entre la Dame de Montserau sa Maîtresse & son Confesseur. Celui-ci leur fait apporter une pêche d'une grosseur singuliére. La Dame expire immédiatement après en avoir mangé.

Le

Le Prince après de cruelles convulsions meurt au bout de quelque tems.

Odet Daidie, brave Seigneur, veut venger le mort, auquel il avoit été toujours attaché. Il conduit loin de Louis en Bretagne le Moine empoisonneur. On lui fait son procès en liberté, & le jour qu'on doit prononcer la sentence à ce Moine, on le trouve mort dans son lit. Louis XI. pour appaiser le cri public, se fait apporter les piéces du procès, & nomme des Commissaires. Mais ils ne décident rien, & le Roi les comble de bienfaits. On ne douta guéres dans l'Europe que Louis n'eût commis ce crime, lui qui étant Dauphin, avoit fait craindre un parricide à Charles VII. son pére. L'Histoire ne doit point l'en accuser sans preuve, mais elle doit le plaindre d'avoir mérité qu'on l'en soupçonnât. Elle doit surtout observer que tout Prince coupable d'un attentat avéré, est coupable aussi des jugemens téméraires qu'on porte sur toutes ses actions.

Telle est la conduite de Louis XI. avec ses vassaux & ses proches. Voici celle qu'il tient avec ses voisins. Le Roi d'Angleterre Edouard IV. débarque en France pour tenter de rentrer dans les conquêtes de ses péres. Louis peut le combattre, mais il aime mieux être son tributaire. Il gagne ses principaux Officiers Anglois. Il fait des présens de vin à toute l'armée. Il achéte le retour de cette armée en Angleterre. N'eût-il pas été plus digne d'un Roi de France, d'employer à se mettre en état de

de résister & de vaincre l'argent qu'il mit à séduire celui qu'il craignoit, & qu'il ne devoit pas craindre ?

Les grandes ames choisissent hardiment des Favoris illustres, & des Ministres approuvés. Louis XI. n'eut guéres pour ses Confidens & pour ses Ministres que des hommes nés dans la fange, & dont le cœur étoit au dessous de leur état.

Il y a peu de Tirans qui ayent fait mourir plus de citoyens par les mains des bourreaux, & par des supplices plus recherchés. Les Chroniques du tems comptent 4000 sujets exécutés sous son régne en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeoit ses victimes, sont les monumens qu'a laissés ce Monarque, & qu'on voit avec horreur.

Ce cœur artificieux & dur avoit pourtant deux panchans qui auroient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs, c'étoit l'amour & la dévotion. Il eut des maîtresses, il eut trois bâtards, il fit des pélérinages. Mais son amour tenoit de son caractére, & sa dévotion n'étoit que la crainte superstitieuse d'une ame timide & égarée. Toujours couvert de reliques, & portant à son bonnet la Notre-Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandoit pardon de ses assassinats avant de les commettre. Il donna par contract le Comté de Boulogne à la Ste. Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge Comtesse,

mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche & que Dieu doit punir.

Il introduisit la coutume Italienne de sonner la cloche à midi, & de dire un *Ave Maria*. Il demanda au Pape le droit de porter le surplis & l'aumusse, & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Rheims.

Enfin sentant la mort approcher, renfermé au château du Plessis-les-tours, inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré d'inquiétudes, il fait venir de Calabre un Hermite, nommé François Martorillo, révéré depuis sous le nom de St. François de Paule. Il se jette à ses pieds, il le supplie en pleurant d'intercéder auprès de Dieu, & de lui prolonger la vie; comme si l'ordre éternel eût dû changer à la voix d'un Calabrois dans un village de France, pour laisser dans un corps usé une ame foible & perverse plus longtems que ne comportoit la nature. Tandis qu'il demande ainsi la vie à un Hermite étranger, il croit en ranimer les restes, en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfans, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien.

On ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des prospérités, n'ayant d'autres sentimens que l'ennui, les remords, la crainte, & la douleur d'être haï.

C'est cependant lui qui le premier des Rois de France prit toujours le nom de *Très-chrétien*, à peu près dans le tems que Ferdinand d'Arragon, illustre par des perfidies

au-

autant que par des conquêtes, prenoit le nom de *Catholique*. Tant de vices n'ôtérent pas à Louis XI. ses bonnes qualités. Il avoit du courage; il savoit donner en Roi; il connoissoit les hommes & les affaires; il vouloit que la justice fût rendue, & qu'au-moins lui seul pût être injuste.

Paris désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins. Il le fut à-la-vérité de beaucoup de brigands, mais qu'une police sévére contraignit de devenir citoyens. De son tems il y eut dans cette ville 80000 Bourgeois capables de porter les armes. C'est à lui que le peuple doit le premier abaissement des Grands. Environ 50 familles en ont murmuré, & plus de 500000 ont dû s'en féliciter.

De lui vient l'établissement des Postes, non tel qu'il est aujourd'hui en Europe. Il ne fit que rétablir les *veredarii* de Charlemagne & de l'ancien Empire Romain. Deux-cent-trente couriers à ses gages portoient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvoient courir avec les chevaux destinés à ces couriers, en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues. Les lettres étoient rendues de ville en ville par les couriers du Roi. Cette police ne fut longtems connue qu'en France. Il vouloit rendre les poids & les mesures uniformes dans ses Etats, comme ils l'avoient été du tems de Charlemagne. Enfin il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

Les impositions sous Charles VII. indépendamment du domaine, étoient de 1700000 livres de compte. Sous Louis XI. elles se montérent jusqu'à quatre millions sept-cent-mille livres, & la livre étant alors de dix au marc, cette somme revenoit à vingt-trois millions cinq-cent-mille livres d'aujourd'hui. Si en suivant ces proportions on examine le prix des denrées, & surtout celui du bled qui en est la baze, on trouve qu'il valoit la moitié moins qu'aujourd'hui. Ainsi avec vingt-trois millions on faisoit précisément ce qu'on fait à présent avec quarante-six.

Telle étoit la puissance de la France avant que la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Artois, le Territoire de Boulogne, les Villes sur la Somme, la Provence, l'Anjou, fussent incorporés par Louis XI. à la Monarchie Françoise. Ce Royaume devint bientôt le plus puissant de l'Europe. C'étoit un fleuve grossi par vingt riviéres, & épuré de la fange qui avoit si longtems troublé son cours.

Les titres commencérent alors à être donnés au pouvoir. Louis XI. fut le premier Roi de France à qui on donna le titre de *Majesté*, que jusque-là l'Empereur seul avoit porté, mais que la Chancellerie Allemande n'a jamais donné à aucun Roi jusqu'à nos derniers tems. Les Rois d'Arragon, de Castille, de Portugal avoient les titres d'*Altesse*. On disoit à celui d'Angleterre *Votre Grace*.

On sait que Louis XI. se fit donner la Provence par le dernier Comte Souverain de

de cet Etat, comme Philippe de Valois s'étoit fait donner le Dauphiné. L'Anjou & le Maine appartenans au Comte de Provence furent réunis encore à la Couronne. La Bourgogne mérite une attention plus particuliére.

CHAPITRE XIII.

De la Bourgogne & des Suisses du tems de Louis XI. au XV. Siécle.

CHARLES *le téméraire*, issu en droite ligne de Jean Roi de France, possédoit le Duché de Bourgogne, comme l'appanage de sa Maison, avec les Villes sur la Somme que Charles VII. avoit cédées. Il avoit par droit de succession la Franche-Comté, l'Artois, la Flandre, & presque toute la Hollande. Ses villes des Païs-bas florissoient par un commerce qui commençoit à aprocher de celui de Venise. Anvers étoit l'entrepôt des Nations Septentrionales. Cinquante-mille ouvriers travailloient dans Gand aux étoffes de laine. Bruges étoit aussi commerçante qu'Anvers. Arras étoit renommé pour ses belles tapisseries, qu'on nomme encore de son nom en Angleterre & en Italie.

Le Duc de Bourgogne n'avoit qu'à jouir; il étoit un des plus puissans Souverains de l'Europe, sans porter le nom de Roi. Il voulut être plus puissant encore, & subju-

guer les Suiſſes & les Lorrains leurs voiſins. Les vaſtes projets de ſon ambition furent la véritable cauſe de cette guerre. Une querelle pour une charette de peaux de mouton en fut le prétexte.

Il n'y avoit alors que huit Cantons Suiſſes; Fribourg, Soleures, Schafhouſe & Appenzel n'étoient pas encore entrés dans l'Union. Bâle, Ville Impériale que ſa ſituation ſur le Rhin rendoit puiſſante & riche, ne faiſoit pas partie de cette République naiſſante, connue ſeulement par ſa pauvreté, ſa ſimplicité & ſa valeur. Les Députés de ces reſpectables Païſans vinrent remontrer à cet ambitieux, que tout leur païs ne valoit pas les éperons de ſes chevaliers. Il n'y a rien de plus beau que la conduite des Suiſſes; car ils parlérent avec humilité, & ils ſe défendirent avec courage.

La gendarmerie du Duc couverte d'or fut battue & miſe deux fois (*a*) dans la plus grande déroute par ces hommes ſimples, qui furent étonnés des richeſſes trouvées dans le camp des vaincus.

Auroit-on prévu lorſque le plus gros diamant de l'Europe pris par un Suiſſe à cette bataille fut vendu au Général Suiſſe pour un écu, auroit-on prévu alors qu'il y auroit un jour en Suiſſe des villes plus belles & plus opulentes que ne l'étoit la capitale du Duché de Bourgogne? Le luxe des diamans, des étoffes d'or y fut longtems ignoré; & quand il a été connu il a été prohibé: mais les ſolides richeſſes qui

(*a*) 1476.

qui consistent dans la culture de la terre y ont été recueillies par des mains libres & victorieuses. Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la société, & la saine Philosophie sans laquelle la société n'a point de charme durable, ont pénétré dans les parties de la Suisse où le climat est le plus doux, & où régne l'abondance. Enfin dans ces pays autrefois si agrestes on est parvenu en quelques endroits à joindre la politesse d'Athènes à la simplicité de Lacédémone.

Cependant Charles le téméraire voulut se venger sur la Lorraine, & arracher au Duc René, légitime possesseur, la ville de Nanci, qu'il avoit déjà prise une fois. Mais ces mêmes Suisses ses vainqueurs, assistés de ceux de Fribourg & de Soleure, dignes par-là d'entrer dans leur alliance, défirent encore l'usurpateur, qui paya de son sang le nom de *téméraire* que la postérité lui donne.

Ce fut alors que Louis XI. s'empara de l'Artois & des Villes sur la Somme, du Duché de Bourgogne comme d'un fief mâle, & de la Ville de Besançon par droit de bienséance.

La Princesse Marie fille de Charles le téméraire, unique héritiére de tant de provinces, se vit donc tout d'un coup dépouillée des deux tiers de ses Etats. On auroit pu joindre encore au Royaume de France les dix-sept Provinces qui restoient à-peu-près à cette Princesse; on lui faisoit épouser le fils de Louis XI. Ce Roi se flatta

vainement d'avoir pour bru celle qu'il dépouilloit. Et ce grand politique manqua l'occasion d'unir au Royaume la Franche-Comté & tous les Pays-bas.

Les Gantois, & le reste des Flamans, plus libres alors sous leurs Souverains, que les Anglois mêmes ne le sont aujourd'hui sous leurs Rois, firent épouser à leur Princesse Maximilien fils de l'Empereur Frédéric III. Ce mariage auquel la Princesse survécut peu, fut la source de toutes les guerres qui pendant tant d'années ont mis la Maison de France aux mains avec celle d'Autriche.

CHAPITRE XIV.

De la Chevalerie.

L'Extinction de la Maison de Bourgogne, le gouvernement de Louis XI. & surtout la nouvelle maniére de faire la guerre, introduite dans toute l'Europe, contribuérent à abolir peu à peu ce qu'on appelloit la Chevalerie, espéce de dignité & de confraternité, dont il ne resta plus qu'une foible image.

Cette Chevalerie étoit un établissement guerrier qui s'étoit fait de lui-même parmi les Seigneurs, comme les Confrairies dévotes s'étoient établies parmi les Bourgeois. L'anarchie & le brigandage qui désoloient l'Europe, dans le tems de la décadence

cadence de la Maison de Charlemagne, donnérent naissance à cette institution. Ducs, Comtes, Vicomtes, Vidames, Châtelains, étant devenus souverains dans leurs terres, tous se firent la guerre; & au-lieu de ces grandes armées de Charles-Martel, de Pepin, & de Charlemagne, presque toute l'Europe fut partagée en petites troupes de sept à huit-cens hommes, quelquefois de beaucoup moins. Deux ou trois bourgades composoient un petit Etat combattant sans-cesse contre son voisin. Plus de communication entre les provinces, plus de grands-chemins, plus de sureté pour les marchands, dont pourtant on ne pouvoit se passer; chaque possesseur d'un dongeon les rançonnoit sur la route; beaucoup de châteaux sur les bords des riviéres & aux passages des montagnes ne furent que de vraies cavernes de voleurs. On enlevoit les femmes, ainsi qu'on pilloit les marchands.

Plusieurs Seigneurs s'associérent insensiblement pour protéger la sureté publique, & pour défendre les Dames; ils en firent voeu. Et cette institution vertueuse devint un devoir plus étroit en devenant un acte de Religion. On s'associa ainsi dans presque toutes les provinces. Chaque Seigneur de grand fief tint à honneur d'être chevalier & d'entrer dans l'ordre.

On établit vers l'onziéme siécle des cérémonies religieuses & profanes, qui sembloient donner un nouveau caractére au Récipiendaire: il jeûnoit, se confessoit,

 com-

communioit, passoit une nuit tout armé. On le faisoit dîner seul à une table séparée, pendant que ses parains & les Dames qui devoient l'armer Chevalier, mangeoient à une autre. Pour lui, vêtu d'une tunique blanche, il étoit à sa petite table, où il lui étoit défendu de parler, de rire, & même de manger. Le lendemain il entroit dans l'Eglise avec son épée pendue au cou, le Prêtre le bénissoit; ensuite il alloit se mettre à genoux devant le Seigneur ou la Dame qui devoit l'armer Chevalier. Les plus qualifiés qui assistoient à la cérémonie lui chaussoient des éperons, le revêtoient d'une cuirasse, de brassards, de cuissards, de gantelets, & d'une cotte de maille appellée *haubert*. Le parain qui l'installoit lui donnoit trois coups de plat d'épée sur le cou, au nom de Dieu, de St. Michel & de St. George. Depuis ce moment toutes les fois qu'il entendoit la messe, il tiroit son épée à l'Evangile, & la tenoit haute.

Cette installation étoit suivie de grandes fêtes, & souvent de tournois; mais c'étoit le peuple qui les payoit. Les grands Seigneurs de fief imposoient une taxe sur leurs sujets pour le jour où ils armoient leurs enfans Chevaliers. C'étoit d'ordinaire à l'âge de vingt & un ans que les Jeunes-gens recevoient ce titre. Ils étoient auparavant Bacheliers, ce qui vouloit dire bas Chevaliers, ou Varlets & Ecuyers; & les Seigneurs qui étoient en confraternité, se donnoient mutuellement leurs enfans les

uns

uns aux autres, pour être élevés loin de la maison paternelle sous le nom de Varlets dans l'aprentissage de la Chevalerie.

Le tems des croisades fut celui de la plus grande vogue des Chevaliers. Les Seineurs de fief, qui amenoient leurs vassaux sous leur banniére, furent appellés *Chevaliers bannerets* : non que ce titre seul de Chevalier leur donnât le droit de paroître en campagne avec des banniéres. La puissance seule, & non la cérémonie de l'accolade, pouvoit les mettre en état d'avoir des troupes sous leurs enseignes. Ils étoient bannerets en vertu de leurs fiefs, & non de la chevalerie. Jamais ce titre, qui ne fut qu'une distinction introduite par l'usage & un honneur de convention, ne fut une dignité réelle dans l'Etat, & n'influa en rien dans la forme du Gouvernement. Les élections des Empereurs & des Rois ne se faisoient point par des Chevaliers ; il ne falloit point avoir reçu l'accolade pour entrer aux Diétes de l'Empire, aux Parlemens de France, aux *Cortes* d'Espagne. Les inféodations, les droits de ressort & de mouvance, les héritages, les loix, rien d'essentiel n'avoit rapport à cette Chevalerie. Les grands priviléges de cette institution consistoient dans les jeux sanglans des Tournois. Il n'étoit pas permis ordinairement à un Bachelier, à un Ecuyer, de jouster contre un Chevalier.

Les Rois voulurent être eux-mêmes armés Chevaliers, mais ils n'en étoient ni plus Rois ni plus puissans ; ils vouloient seule-

ment encourager la Chevalerie & la valeur par leur exemple. On portoit un grand respect dans la société à ceux qui étoient Chevaliers: c'est à quoi tout se réduisoit.

Ensuite quand le Roi Edouard III. eut institué l'Ordre de la Jarretiére; Philippe le bon Duc de Bourgogne, l'Ordre de la Toison d'or; Louis XI. l'Ordre de St. Michel, d'abord aussi brillant que les deux autres, & aujourd'hui si ridiculement avili. Alors tomba l'ancienne Chevalerie. Elle n'avoit point de marque distinctive; elle n'avoit point de chef qui lui conférât des honneurs & des priviléges particuliers. Il n'y eut plus de Chevaliers bannerets quand les Rois & les grands Princes eurent établi des Compagnies d'ordonnance; alors l'ancienne Chevalerie ne fut plus qu'un nom. On se fit toujours un honneur de recevoir l'accolade d'un grand Prince ou d'un Guerrier renommé. Les Seigneurs constitués en quelque dignité prirent dans leur titre la qualité de Chevalier; & tous ceux qui faisoient profession des armes prirent celle d'Ecuyer.

Les Ordres militaires de Chevalerie, comme ceux du Temple, ceux de Malthe, l'Ordre Teutonique, & tant d'autres, sont une imitation de l'ancienne Chevalerie, qui joignoit les cérémonies religieuses aux fonctions de la guerre. Mais cette espéce de Chevalerie fut absolument différente de l'ancienne. Elle produisit en effet les Ordres Monastiques-militaires, fondés par les Papes, possédant des Bénéfices, astraints

aux

aux trois vœux des Moines. De ces Ordres ſinguliers, les uns ont été de grands conquérans, les autres ont été abolis pour leurs débauches, d'autres ont ſubſiſté avec éclat.

L'Ordre Teutonique fut ſouverain; l'Ordre de Malthe l'eſt encore, & le ſera longtems.

Il n'y a guéres de Prince en Europe qui n'ait voulu inſtituer un Ordre de Chevalerie. Le ſimple titre de Chevalier que les Rois d'Anglèterre donnent aux citoyens ſans les agréger à aucun Ordre particulier, eſt une dérivation de la Chevalerie ancienne & bien éloignée de ſa ſource. Sa vraie filiation ne s'eſt conſervée que dans la cérémonie par laquelle les Rois de France créent toujours Chevaliers les Ambaſſadeurs qu'on leur envoye de Veniſe; & l'accolade eſt la ſeule cérémonie qu'on ait conſervée dans cette inſtallation.

Tout cela préſente un tableau bien varié; & ſi l'on ſuit attentivement la chaîne de tous les uſages de l'Europe depuis Charlemagne, dans le Gouvernement, dans l'Egliſe, dans la Guerre, dans les Dignités, dans les Finances, dans la Société, enfin juſques dans les Habillemens, on ne verra qu'une viciſſitude perpétuelle.

CHAPITRE XV.

De Charles VIII. & de l'état de l'Europe quand il entreprit la conquête de Naples.

LOuis XI. laissa son fils Charles VIII. enfant de quatorze ans, foible de corps, & sans aucune culture dans l'esprit, maître du plus beau & du plus puissant Royaume de l'Europe. Mais il lui laissa une guerre civile, compagne presque inséparable des Minorités. Le Roi à-la-vérité n'étoit point mineur par la loi de Charles V. mais il l'étoit par celle de la nature. Sa sœur aînée, Anne femme du Duc de Bourbon Baujeu, eut le gouvernement par le testament de son pére, & elle en étoit digne. Louis Duc d'Orléans premier Prince du sang, qui fut depuis ce même Roi Louis XII. dont la mémoire est si chére, commença par être le fléau de l'Etat, dont il devint depuis le pére. D'un côté sa qualité de premier Prince du sang, loin de lui donner aucun droit au Gouvernement, ne lui eût pas même donné le pas sur les Pairs plus anciens que lui. De l'autre il sembloit toujours étrange qu'une femme que la loi déclare incapable du trône, régnât pourtant sous un autre nom. Louis Duc d'Orléans ambitieux (car les plus vertueux le sont) fit la guerre civile au Roi son maître pour être son tuteur.

Le Parlement de Paris vit alors quel cré-

dit il pouvoit un jour avoir dans les Minorités. Le Duc d'Orléans vint s'adresser aux Chambres assemblées pour avoir un Arrêt qui changeât le Gouvernement. La Vaquerie, Homme de Loi, premier Président, répondit que ni les Finances, ni le Gouvernement de l'Etat ne regardent point le Parlement, mais bien les Etats-Généraux, qui devoient être encore assemblés.

On voit par cette réponse que Paris alors étoit tranquile, & que le Parlement étoit dans les intérêts de Madame de Baujeu. La guerre civile se fit dans les Provinces, & sur-tout en Bretagne, où le vieux Duc François II. (*a*) prit le parti du Duc d'Orléans. On donna la bataille près de St. Aubin en Bretagne. Il faut remarquer que dans l'armée des Bretons & du Duc d'Orléans il y avoit quatre à cinq cens Anglois, malgré les troubles qui épuisoient alors l'Angleterre. Quand il s'agit d'attaquer la France, rarement les Anglois ont été neutres. Louis de la Trimouille grand Général battit l'armée des révoltés, & prit prisonnier le Duc d'Orléans leur Chef, qui depuis fut son Souverain. On peut le compter pour le troisiéme des Rois Capétiens pris en combattant, & ce ne fut pas le dernier. Le Duc d'Orléans fut enfermé près de trois ans dans la tour de Bourges, jusqu'à ce que Charles VIII. (*b*) l'alla délivrer lui-même. Les mœurs des François étoient bien plus douces que celles des An-

(*a*) 1488. (*b*) 1491.

Anglois, qui dans le même tems tourmentés chez eux par les guerres civiles, faisoient périr d'ordinaire par la main des bourreaux leurs ennemis vaincus.

La paix & la grandeur de la France furent cimentées par le mariage des Charles VIII. qui força enfin le vieux Duc de Bretagne à lui donner sa fille & ses Etats. La Princesse Anne de Bretagne, l'une des belles personnes de son tems, aimoit le Duc d'Orléans, jeune encore & plein de graces. Ainsi par cette guerre civile il avoit perdu sa liberté & sa maîtresse.

Les mariages des Princes font dans l'Europe le destin des peuples. Le Roi Charles VIII. qui avoit pu du tems de son pére épouser Marie l'héritiére de Bourgogne, pouvoit encore épouser la fille de cette Marie, & du Roi des Romains Maximilien; & Maximilien de son côté, veuf de Marie de Bourgogne, s'étoit flatté avec raison d'obtenir Anne de Bretagne. Il l'avoit même épousée par procureur; & le Comte de Nassau avoit au nom du Roi des Romains mis une jambe dans le lit de la Princesse, selon l'usage de ces tems. Mais le Roi de France n'en conclut pas moins son mariage. Il eut la Princesse & pour dot la Bretagne, qui depuis a été réduite en Province de France.

La France alors étoit au comble de la gloire. Il falloit autant de fautes qu'on en fit, pour qu'elle ne fût pas l'arbitre de l'Europe.

On se souvient comment le dernier Comte

te de Provence donna par son testament cet Etat à Louis XI. Ce Comte en qui finit la Maison d'Anjou, prenoit le titre de Roi des deux Siciles, que sa Maison avoit perdues toutes deux depuis longtems. Il communique ce titre à Louis XI. en lui donnant réellement la Provence. Charles VIII. voulut ne pas porter un vain titre, & tout fut bientôt préparé pour la conquête de Naples & pour dominer dans toute l'Italie. Il faut se représenter ici en quel état étoit l'Europe au tems de ces événemens vers la fin du quinziéme siécle.

CHAPITRE XVI.

Etat de l'Europe à la fin du XV. Siécle.

L'Empereur Frédéric III. de la Maison d'Autriche, venoit de mourir (*a*). Il avoit laissé l'Empire à son fils Maximilien, élu de son vivant Roi des Romains. Mais ces Rois des Romains n'avoient plus aucun pouvoir en Italie. Celui qu'on leur laissoit dans l'Allemagne n'étoit guéres au-dessus de la puissance du Doge à Venise, & la Maison d'Autriche étoit encore bien loin d'être redoutable. Envain l'on montre à Vienne cette épitaphe: *Ci-git Frédéric III. Empereur pieux, auguste, Souverain de la Chrétienté, Roi de Hongrie, de Dalmatie,*

(*a*) 1493.

tie, *de Croatie*, *Archiduc d'Autriche*, &c. elle ne ſert qu'à faire voir la vanité des inſcriptions. Il n'eut jamais rien de la Hongrie que la couronne ornée de quelques pierreries, qu'il garda toujours dans ſon cabinet ſans les renvoyer ni à ſon pupille Ladiſlas qui en étoit Roi, ni à ceux que les Hongrois élurent enſuite, & qui combattirent contre les Turcs. Il poſſédoit à peine la moitié de la province d'Autriche. Ses couſins avoient le reſte ; & quant au titre de Souverain de la Chrétienté, il eſt aiſé de voir s'il le méritoit. Son fils Maximilien avoit outre les domaines de ſon pére, le Gouvernement des Etats de Marie de Bourgogne ſa femme, mais qu'il ne régiſſoit qu'au nom de Philippe le beau ſon fils. Au-reſte on ſait qu'on l'appelloit *Masſimiliano pochi danari*, ſurnom qui ne déſignoit pas un puiſſant Prince.

L'Angleterre, encore preſque ſauvage après avoir été longtems déchiré par les guerres civiles de la *Roſe blanche* & de la *Roſe rouge*, ainſi que nous le verrons inceſſamment, commençoit à peine à reſpirer ſous ſon Roi Henri VIII. qui à l'exemple de Louis XI. abaiſſoit les Barons & favoriſoit le Peuple.

DE

DE L'ESPAGNE.

EN Espagne les Princes Chrêtiens avoient toujours été divisés. La race de Henri Transtamare, bâtard usurpateur, (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) régnoit toujours en Castille, & une usurpation d'un genre plus singulier fut la source de la grandeur Espagnole.

Henri IV. un des descendans de Transtamare qui commença son malheureux régne en 1454. étoit énervé par les voluptés. Il n'y a jamais eu de Cour entiérement livrée à la débauche, sans qu'il y ait eu des révolutions, ou du-moins des séditions. Sa femme Donna Juana, que j'appelle ainsi pour la distinguer, & de sa fille Jeanne & des autres Princesses de ce nom, fille d'un Roi de Portugal, ne couvroit ses galanteries d'aucun voile. Peu de femmes dans leurs amours eurent moins de respect pour les bienséances. Le Roi Dom Henri IV. passoit ses jours avec les amans de sa femme, ceux-ci avec les maîtresses du Roi. Tous ensemble donnoient aux Espagnols l'exemple de la plus grande mollesse & de la plus effrenée débauche. Le Gouvernement étant si foible, les mécontens qui sont toujours le plus grand nombre en tout tems & en tout païs, devinrent très-forts en Castille. On fit une ligue contre le Roi. Les ligueurs

le firent passer pour impuissant dans le tems qu'il étoit entouré de maîtresses; & par une procédure inouïe dans tous les Etats, on déclara sa fille Jeanne bâtarde & née d'adultére.

Un Archevêque de Tolède à la tête de la faction, se mit aussi à la tête des armées. Une assez longue guerre intestine fut le fruit des plaisirs de la Cour. Enfin Isabelle, sœur de Henri IV. parvint à se faire assurer la couronne. Les Etats assemblés qu'on nomme *las Cortes*, la reconnurent pour héritiére au mépris de la fille légitime. Son frére qui conserva toujours le Royaume avec une autorité chancelante, (*a*) mourut non sans soupçon de poison.

Envain il laissa son Royaume en mourant à Jeanne sa fille. Envain il jura qu'elle étoit légitime. Ni ses sermens au lit de la mort, ni ceux de sa femme ne purent prévaloir contre le parti d'Isabelle. Elle étoit mariée à Ferdinand le Catholique, Roi d'Arragon & de Sicile, non moins habile qu'elle. Ils vivoient ensemble non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux Monarques étroitement alliés. La véritable héritiére de Castille, Jeanne, ne put résister à leurs forces réunies. Le Roi de Portugal, Dom Alphonse, son oncle, qui vouloit l'épouser, arma en sa faveur. Mais la conclusion de tant d'efforts, & de tant de troubles, fut que la malheureuse Prin-

(*a*) 1474.

Princeſſe paſſa dans un Cloître une (a) vie deſtinée au Trône.

Jamais injuſtice ne fut ni mieux colorée, ni plus heureuſe, ni plus juſtifiée par une conduite hardie & prudente. Iſabelle & Ferdinand formérent une puiſſance telle que l'Eſpagne n'en avoit point encore vue depuis le rétabliſſement des Chrétiens. Les Mahométans Arabes Maures n'avoient plus que le Royaume de Grenade, & ils touchoient à leur ruine dans cette partie de l'Europe, tandis que les Mahométans Turcs ſembloient prêts de ſubjuguer l'autre. Les Chrétiens avoient au commencement du VIII. Siécle perdu l'Eſpagne par leurs diviſions, & la même cauſe chaſſa enfin les Maures d'Eſpagne.

Le Roi de Grenade Alboacen vit ſon neveu Boabdilla révolté contre lui. Ferdinand le Catholique ne manqua pas de fomenter cette guerre civile, & de ſoutenir le neveu contre l'oncle pour les affoiblir tous deux l'un par l'autre. Bientôt après la mort d'Alboacen il attaqua avec les forces de la Caſtille & de l'Arragon ſon allié Boabdilla. Il en couta ſix années de tems pour conquérir le Royaume Mahométan. Enfin la ville de Grenade fut aſſiégée. Le ſiége dura huit mois. La Reine Iſabelle y vint jouir de ſon triomphe. Le Roi Boabdilla ſe rendit à des conditions qui marquoient qu'il eût pu encore ſe défendre; car il fut ſtipulé qu'on ne tou-

(a) 1479.

toucheroit ni aux biens, ni aux loix, ni à la liberté, ni à la religion des Maures; que leurs prisonniers même seroient rendus sans rançon, & que les Juifs compris dans le Traité jouiroient des mêmes priviléges. Boabdilla sortit à ce prix de sa capitale, & alla remettre les clefs à Ferdinand & Isabelle (a), qui le traitérent en Roi pour la derniére fois.

Les contemporains ont écrit qu'il versa des larmes en se retournant vers les murs de cette ville bâtie par les Mahométans depuis près de cinq cens ans, peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des Rois Maures, dans lequel étoient les plus beaux bains de l'Europe, & dont plusieurs salles voutées étoient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe qu'il regrettoit, fut probablement l'instrument de sa perte. Il alla finir sa vie en Afrique.

Ferdinand fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la Religion & le restaurateur de la Patrie. Il fut dès lors appellé Roi d'Espagne. En effet maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, & de l'Arragon par sa naissance, il ne lui manquoit que la Navarre qu'il envahit dans la suite. Il avoit de grands démêlés avec la France pour la Cerdagne & le Roussillon engagés à Louis XI. On peut juger si étant Roi de Sicile, il voyoit d'un œil jaloux Charles VIII. prêt d'aller en Italie déposséder la Maison d'Arragon établie sur le Trône de Naples.

Les

(a) 1491.

Les Portugais commençoient à mériter alors une gloire aussi durable que l'Univers par le changement du commerce du Monde, qui fut bientôt le fruit de leurs découvertes. Ce fut cette Nation qui navigea la premiére des Nations modernes sur l'Océan Atlantique. Elle n'a dû qu'à elle seule le passage du Cap de bonne espérance, au-lieu que les Espagnols dûrent à des étrangers la découverte de l'Amérique. C'est ce qui sera traité à part.

Le Portugal étoit occupé de ses grandes navigations & de ses succès en Afrique; il ne prenoit aucune part aux événemens de l'Italie qui allarmoient le reste de l'Europe.

DE L'ITALIE.

DEs montagnes du Dauphiné au fond de l'Italie, voici quelles étoient les puissances, les intérêts, & les mœurs des Nations.

L'Etat de la Savoie moins étendu qu'aujourd'hui, n'ayant même ni le Montferrat ni Saluce, manquant d'argent & de commerce, n'étoit pas regardé comme une barriére. Ses Souverains étoient attachés à la Maison de France, qui depuis peu dans leur minorité avoit disposé du gouvernement; & les passages des Alpes étoient ouverts.

On descend du Piémont dans le Milanois, le païs le plus fertile de l'Italie citérieure. C'é-

C'étoit encore, ainſi que la Savoie, une Principauté de l'Empire, mais Principauté puiſſante, très-indépendante alors d'un Empire foible. Après avoir appartenu aux Viſcomtis, cet Etat avoit paſſé ſous les loix du bâtard d'un païſan, grand-homme & fils d'un grand-homme. Ce païſan eſt François Sforze, devenu par ſon mérite Connétable de Naples & puiſſant en Italie. Le bâtard ſon fils avoit été un de ces *Condottiéri* chef de brigands diſciplinés, qui louoient leurs ſervices aux Papes, aux Vénitiens, aux Napolitains. Il avoit pris Milan vers le milieu du quinziéme ſiécle, & s'étoit enſuite emparé de Génes, qui autrefois étoit ſi floriſſante, & qui ayant ſoutenu neuf guerres contre Veniſe, flottoit alors d'eſclavage en eſclavage. Elle s'étoit donnée aux François du tems de Charles VI.; s'étoit révoltée; elle prit enſuite le joug de Charles VII. en 1458, & le ſecoua encore. Elle voulut ſe donner à Louis XI. qui répondit qu'elle pouvoit ſe donner au diable, & que pour lui il n'en vouloit point. Ce fut alors qu'elle fut contrainte en 1464. de ſe livrer à ce Duc de Milan, François Sforze.

(*a*) Galéas Sforze, fils de ce bâtard, fut aſſaſſiné dans la Cathédrale de Milan le Jour de St. Etienne. Je rapporte cette circonſtance, qui ailleurs ſeroit frivole, & qui eſt ici très-importante. Car les aſſiſtans priérent St. Etienne & St. Ambroiſe à haute voix

(*a*) 1476.

voix de leur donner assez de courage pour assassiner leur Souverain. L'empoisonnement, l'assassinat, joints à la superstition, caractérisoient alors les peuples de l'Italie. Ils savoient se venger, & ne savoient guéres se battre. On trouvoit beaucoup d'empoisonneurs & peu de soldats. Le fils de ce malheureux Galéas Marie, encore enfant, succéda au Duché de Milan sous la tutéle de sa mére & du Chancelier Simonetta. Mais son oncle que nous appellons Ludovic Sforze, ou Louis le Maure, chassa la mére, fit mourir le Chancelier, & bientôt après empoisonna son neveu.

C'étoit ce Louis le Maure qui négocioit avec Charles VIII. pour faire descendre les François en Italie.

La Toscane, païs moins fertile, étoit au Milanez ce que l'Attique avoit été à la Béotie. Car depuis un siécle Florence se signaloit, comme on a vu, par le Commerce & par les Beaux-Arts. Les Médicis étoient à la tête de cette Nation polie. Aucune Maison dans le Monde n'a jamais acquis la puissance par des titres si justes. Elle l'obtint à force de bienfaits & de vertu. Cosme de Médicis, né en 1389, simple citoyen de Florence, vécut sans rechercher de grands titres; mais il acquit par le commerce des richesses comparables à celles des plus grands Rois de son tems. Il s'en servit pour secourir les pauvres, pour se faire des amis parmi les riches en leur prêtant son bien, pour orner sa patrie d'édifices, pour appeller à Florence les savans

Grecs chassés de Constantinople. Ses conseils furent pendant trente années les loix de sa République. Ses bienfaits furent ses intrigues. On vit après sa mort par ses papiers qu'il avoit prêté à ses compatriotes des sommes immenses, dont il n'avoit jamais exigé le moindre payement. Il mourut regretté de ses ennemis mêmes (*a*). Florence d'un commun consentement orna son tombeau du nom de *Pére de la Patrie*, titre qu'aucun des Rois qui ont passé en revue, n'avoit pu obtenir.

Sa réputation valut à ses descendans la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'administra sous le nom de Gonfalonier. Ses deux petits-fils, Laurent & Julien, maîtres de la République, furent assassinés dans une Eglise par des conjurés, au moment où on élevoit l'hostie (*b*). Julien en mourut, Laurent échappa.

Le Pape Sixte IV. favorisoit cette conspiration, & l'Archevêque de Pise l'avoit excitée. Les Florentins la punirent par les suplices des citoyens coupables, & l'Archevêque même fut pendu aux fenêtres du Palais public. Laurent vengé par ses concitoyens, s'en fit aimer le reste de sa vie. On le surnomma le *Pére des Muses*, titre qui ne vaut pas celui de *Pére de la Patrie*, mais qui annonce qu'il l'étoit en effet. C'étoit une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faisoit toujours le commerce, vendre d'une main

(*a*) 1464. (*b*) 1478.

main les denrées du Levant, & soutenir de l'autre le fardeau de la République; entretenir des Facteurs & recevoir des Ambassadeurs; résister au Pape, faire la guerre & la paix, être l'oracle des Princes, cultiver les Belles-Lettres, donner des Spectacles au peuple, & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople. Son fils Pierre avoit la principale autorité dans Florence du tems de l'expédition des François, mais avec bien moins de crédit que ses prédécesseurs & ses descendans.

DE L'ETAT DU PAPE.

L'Etat du Pape n'étoit pas ce qu'il est aujourd'hui; encore moins ce qu'il auroit dû être, si la Cour de Rome avoit pu profiter des donations qu'on croit que Charlemagne avoit faites, & de celles que la Comtesse Mathilde fit réellement. La Maison de Gonzague étoit en possession de Mantoue, dont elle faisoit hommage à l'Empire. Divers Seigneurs jouissoient en paix sous les noms de *Vicaires de l'Empire* ou *de l'Eglise*, des belles Terres qu'ont aujourd'hui les Papes. Pérouse étoit à la Maison des Baillони: les Bentivoglio avoient Boulogne: les Polentini Ravenne (*a*): les Manfredi Faënza: les Sforces Pézaro: les Rimario possédoient Imola & Forli: la Maison

(*a*) 1451.

son d'Este régnoit depuis longtems à Ferrare : les Pics à la Mirandole : les Barons Romains étoient encore très-puissans dans Rome. On les appelloit les *menottes des Papes*. Les Colonnes & les Ursins, les Conti, les Savelli premiers Barons, & possesseurs anciens des plus considérables domaines, partageoient l'Etat Romain par leurs querelles continuelles, semblables aux Seigneurs qui s'étoient fait la guerre en France & en Allemagne dans les tems de foiblesse. Le Peuple Romain assidu aux processions & demandant à grands cris des indulgences pléniéres à ses Papes, se soulevoit souvent à leur mort, pilloit leur palais, étoit prêt de jetter leur corps dans le Tibre. C'est ce qu'on vit surtout à la mort d'Innocent VIII.

Après lui fut élu l'Espagnol Roderigo Borgia, Alexandre VI. homme dont la mémoire a été rendue exécrable par les cris de l'Europe entiére & par la plume de tous les Historiens. Les Protestans qui dans les siécles suivans s'élevérent contre l'Eglise, chargérent encore la mesure des iniquités de ce Pontife. Nous verrons si on lui a imputé trop de crimes. Son exaltation fait bien connoître les mœurs & l'esprit de son siécle, qui ne ressemble en rien au nôtre. Les Cardinaux qui l'élurent, savoient qu'il élevoit cinq enfans nés de son commerce avec Vanoza. Ils devoient prévoir que tous les biens, les honneurs, l'autorité seroient entre les mains de cette famille. Cependant ils le choisirent pour maître. Les chefs des factions du conclave vendirent

dirént pour de modiques sommes leurs intérêts, & ceux de l'Italie.



DE VENISE.

VEnise des bords du Lac de Côme étendoit ses domaines en terre ferme jusqu'au milieu de la Dalmatie. Les Ottomans lui avoient arraché presque tout ce qu'elle avoit autrefois envahi en Gréce sur les Empereurs Chrétiens, mais il lui restoit la grande Ile de Créte, & elle s'étoit aproprié celle de Chypre en 1437. par la donation de la dernière Reine fille de Marco Cornaro Vénitien. Mais la ville de Venise par son industrie, valoit seule & Créte, & Chypre, & tous ses domaines en terre ferme. L'or des nations couloit chez elle par tous les canaux du commerce, tous les Princes Italiens craignoient Venise, & elle craignoit l'irruption des François.



DE NAPLES.

POur les Napolitains toujours foibles & remuans, incapables de se gouverner eux-mêmes, de se donner un Roi, & de soufrir celui qu'ils avoient, ils étoient au premier qui arrivoit chez eux avec une armée.

Le vieux Roi Fernando régnoit à Naples. Il étoit bâtard de la Maison d'Aragon. La bâtardise n'excluoit point alors du trône. C'étoit une race bâtarde qui régnoit en Castille: c'étoit encore la race bâtarde de Don Pédro le Sévére qui étoit sur le trône de Portugal. Fernando régnant à ce titre dans Naples, avoit reçu l'investiture du Pape au préjudice des héritiers de la Maison d'Anjou qui reclamoient leurs droits. Mais il n'étoit aimé ni du Pape son suzerain, ni de ses sujets. Il mourut en 1494. laissant une famille infortunée à qui Charles VIII. fit perdre le trône pour d'autres que pour lui.



CHAPITRE XVII.

De la Conquête de Naples. De Zizim frére de Bajazet II. Du Pape Alexandre VI. &c.

CHARLES VIII. son Conseil, ses jeunes Courtisans étoient si enivrés du projet de conquérir le Royaume de Naples, qu'on rendit à Maximilien la Franche-Comté & l'Artois, partie des dépouilles de sa femme; & qu'on remit la Cerdagne & le Roussillon à Ferdinand le Catholique, auquel on fit encore une remise de 300000 écus qu'il devoit, à condition qu'il ne troubleroit point la conquête. On ne faisoit pas réflexion que douze villages qui joignent un Etat, valent mieux qu'un Royaume

me à quatre cens lieues de chez soi. On faisoit encore une autre faute. On se fioit au Roi Catholique.

Enfin Charles VIII. (a) descend en Italie. Il n'avoit pour une telle entreprise que seize cens hommes d'armes, qui avec leurs archers composoient un corps de bataille de cinq mille cavaliers pesamment armés, deux cens Gentilshommes de sa garde, cinq cens cavaliers armés à la légére, six mille fantassins François, & six mille Suisses; avec si peu d'argent qu'il étoit obligé d'en emprunter sur les chemins, & de mettre en gage les pierreries que lui prêta la Duchesse de Savoie. Sa marche cependant imprima partout l'épouvante & la soumission. Les Italiens étoient étonnés de voir cette grosse artillerie traînée par des chevaux, eux qui ne connoissoient que de petites coulevrines de cuivre traînées par des bœufs. La Gendarmerie Italienne étoit composée de spadassins qui se louoient fort cher pour un tems limité à ces *Condottieri*, lesquels se louoient encore plus cher aux Princes qui achetoient leur dangereux service. Ces chefs prenoient des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appelloit *taille-cuisse*; l'autre *fier-à-bras*, ou *fracasse*, ou *sacripend*. Chacun d'eux craignoit de perdre ses hommes. Ils poussoient leurs ennemis dans les batailles, & ne les frappoient pas. Ceux qui perdoient le champ, étoient les vaincus. Il y avoit beaucoup plus de sang

(a) 1494.

ſang répandu dans les vengeances particuliéres, dans les enceintes des villes, dans les conſpirations que dans les combats. Machiavel rapporte que dans une bataille de ces tems-là il n'y eut de morts qu'un cavalier, étouffé dans la preſſe. Une guerre ſérieuſe les effraya tous, & aucun n'oſa paroître. Le Pape Alexandre VI. les Vénitiens, le Duc de Milan Louis le Maure, qui avoit appellé le Roi en Italie, voulurent le traverſer dès qu'il y fut. Pierre de Médicis contraint d'implorer ſa protection, fut chaſſé de la République pour l'avoir demandée, & ſe retira dans Veniſe, d'où il n'oſa ſortir malgré la bienveillance du Roi, craignant plus les vengeances ſecrétes de ſon païs qu'aſſuré de l'appui des François.

Le Roi entre à Florence en maître. Il délivre la ville de Sienne du joug des Toſcans, qui bientôt après la remirent en ſervitude.

Il marche à Rome où Alexandre VI. négocioit envain contre lui. Il y fait ſon entrée en conquérant. Le Pape réfugié dans le château St. Ange vit les canons de France tournés contre ces foibles murailles. Il demanda grace.

(*a*) Il ne lui en couta guéres qu'un chapeau de Cardinal pour fléchir le Roi. Briſſonnet de Préſident des Comptes, devenu Archevêque, conſeilla cet accommodement, qui lui valut la pourpre. Un Roi eſt ſouvent

(*a*) 1494.

vent bien servi par ses sujets quand ils sont Cardinaux, mais rarement quand ils veulent l'être. Le Confesseur du Roi entra encore dans l'intrigue. Charles dont l'intérêt étoit de déposer le Pape, lui pardonna & s'en repentit. Jamais Pape n'avoit plus mérité l'indignation d'un Roi Chrétien. Lui & les Vénitiens s'étoient adressés à Bazajet II. Sultan des Turcs, fils & successeur de Mahomet II. pour les aider à chasser Charles VIII. d'Italie. Il fut avéré que le Pape avoit envoyé un Nonce nommé Bozzo à la Porte, & on en conclut que le prix de l'union du Sultan & du Pontife étoit un de ces meurtres atroces dont on commence à sentir quelque horreur aujourd'hui dans le serrail même de Constantinople.

Le Pape par un enchaînement d'événemens extraordinaires avoit entre ses mains ZIZIM ou GEM frére de Bajazet. Voici comment ce fils de Mahomet II. étoit tombé entre les mains du Pape.

ZIZIM chéri des Turcs avoit disputé l'Empire à Bajazet qui en étoit haï. Mais malgré les vœux des peuples il avoit été vaincu. Dans sa disgrace il eut recours aux Chevaliers de Rhodes, qui sont aujourd'hui les Chevaliers de Malthe, auxquels il avoit envoyé un Ambassadeur. On le reçut d'abord comme un Prince à qui on devoit l'hospitalité, & qui pouvoit être utile; mais bientôt après on le traita en prisonnier. Bajazet payoit quarante mille sequins par an aux Chevaliers pour ne pas laisser retourner Zizim en Turquie. Les Cheva-

liers le menérent en France dans une de leurs Commanderies du Poitou, appellé le Bourneuf. Charles VIII. reçut à la fois un Ambaſſadeur de Bajazet & un Nonce du Pape Innocent VIII. prédéceſſeur d'Alexandre, au ſujet de ce précieux captif. Le Sultan le redemandoit, le Pape vouloit l'avoir comme un gage de la ſureté de l'Italie contre les Turcs. Charles envoya Zizim au Pape. Le Pontife le reçut avec toute la ſplendeur que le Maître de Rome pouvoit affecter avec le frére du Maître de Conſtantinople. On voulut l'obliger à baiſer les pieds du Pape. Mais Boſſo, témoin oculaire, aſſure que le Turc rejetta cet abaiſſement avec indignation. Paul Jove dit qu'Alexandre VI. par un Traité avec le Sultan marchanda la mort de Zizim. Lè Roi de France, qui dans des projets trop vaſtes, aſſuré de la conquête de Naples, ſe flattoit d'être redoutable à Bajazet, voulut avoir ce frére malheureux. Le Pape ſelon Paul Jove le livra empoiſonné. Il reſta indécis ſi le poiſon avoit été donné par un domeſtique du Pape, ou par un Miniſtre ſecret du Grand-Seigneur. Mais on divulgua que Bajazet avoit promis trois-cens-mille ducats au Pape pour la tête de ſon frére.

Le Prince Démétrius Cantémir dit que ſelon les Annales Turques le Barbier de Zizim lui coupa la gorge, & que ce Barbier fut Grand-Vizir pour récompenſe. Il n'eſt pas probable qu'on ait fait Miniſtre & Général un Barbier. Si Zizim avoit été

ainſi

ainsi assassiné, le Roi Charles VIII. qui renvoya son corps à son frére, auroit su ce genre de mort. Les contemporains en auroient parlé. Le Prince Cantémir & ceux qui accusent Alexandre VI. peuvent se tromper également. La haine qu'on portoit à ce Pontife lui imputa tous les crimes qu'il pouvoit commettre.

Le Pape ayant juré de ne plus inquiéter le Roi dans sa conquête, sortit de sa prison, & reparut en Pontife sur le théatre du Vatican. Là dans un Consistoire public le Roi vint prêter ce qu'on appelle hommage d'obédience, assisté de Jean de Gannai, premier Président du Parlement de Paris, qui sembloit devoir être ailleurs qu'à cette cérémonie. Le Roi baisa les pieds de celui que deux jours auparavant il vouloit faire condamner comme un criminel; & pour achever la scéne, il servit la messe d'Alexandre VI. Guichardin, Auteur contemporain très-accrédité, assure que dans l'Eglise le Roi se plaça au dessous du Doyen des Cardinaux. Il ne faut donc pas tant s'étonner que le Cardinal de Bouillon, Doyen du Sacré Collége, ait de nos jours, en s'appuyant de ces anciens usages, écrit à Louis XIV. *Je vais prendre la première place du Monde Chrétien après la suprême.*

Charlemagne s'étoit fait déclarer dans Rome Empereur d'Occident. Charles VIII. y fut déclaré Empereur d'Orient, mais d'une maniére bien différente. Un Paléologue, neveu de celui qui avoit perdu l'Em-

pire & la vie, céda très-inutilement à Charles VIII. & à ses successeurs ce qu'on ne pouvoit plus recouvrer.

Après cette cérémonie, Charles s'avança au Royaume de Naples. Alphonse II. nouveau Roi de ce païs, haï de ses sujets comme son pére, & intimidé par l'approche des François, donna au Monde l'exemple d'une lâcheté nouvelle. Il s'enfuit secrétement à Messine, & se fit Moine chez les Olivétains. Son fils Fernando, devenu Roi, ne put rétablir les affaires que l'abdication de son pére faisoit voir désespérées. Abandonné bientôt des Napolitains, il leur remit leur serment de fidélité; après quoi il se retira dans la petite Ile d'Ischia, située à quelques milles de Naples.

Charles maître du Royaume, & arbitre de l'Italie (*a*), entra dans Naples en vainqueur sans avoir presque combattu. Il prit les titres prématurés d'Auguste & d'Empereur. Mais dans ce tems-là même presque toute l'Europe travailloit sourdement à lui faire perdre la couronne de Naples. Le Pape, les Vénitiens, le Duc de Milan, Louis le Maure, l'Empereur Maximilien, Ferdinand d'Arragon, Isabelle de Castille, se liguoient ensemble. Il falloit avoir prévu cette ligue & pouvoir la combattre. Il repartit pour la France cinq mois après l'avoir quittée. Tel fut, ou son aveuglement, ou son mépris pour les Napolitains, ou plutôt son impuissance, qu'il ne laissa que qua-

tre

(*a*) 1495.

tre à cinq mille François pour conserver sa conquête.

Dans son retour auprès de Plaisance, vers le village de Fornoue, rendu célébre par cette journée, il trouve l'armée des confédérés forte d'environ trente mille hommes. Il n'en avoit que huit mille. S'il étoit battu, il perdoit la liberté ou la vie: s'il battoit, il ne gagnoit que l'avantage de la retraite. On vit alors ce qu'il eût fait dans cette expédition, si la prudence avoit secondé le courage. Les Italiens ne tinrent pas longtems devant lui. Il ne perdit pas deux cens hommes: Les alliés en perdirent quatre mille. Tel est d'ordinaire l'avantage d'une troupe aguerrie qui combat avec son Roi contre une multitude mercénaire. Les Vénitiens comptérent pour une victoire d'avoir dans ce combat pillé quelques bagages du Roi. On porta sa tente en triomphe dans Venise. Charles VIII. ne vainquit que pour s'en retourner en France, laissant encore la moitié de sa petite armée près de Novarre dans le Milanez, où le Duc d'Orléans fut bientôt assiégé.

Les ligués pouvoient encore l'attaquer avec un grand avantage, mais ils n'osérent. Nous ne pouvons résister, disoient-ils, *alla furia francese.* Les François firent précisément en Italie ce que les Anglois avoient fait en France, ils vainquirent en petit nombre, & ils perdirent leurs conquêtes.

Quand le Roi fut à Turin, on fut bien étonné de voir un Camérier du Pape Ale-

xandre VI. qui ordonna au Roi de France de retirer ses troupes du Milanez & de Naples, & de venir rendre compte de sa conduite au St. Pére sous peine d'excommunication. Cette bravade n'eût été qu'un sujet de plaisanterie, si d'ailleurs la conduite du Pape n'eût pas été un sujet de plainte très-sérieux.

Le Roi revint en France, & fut aussi négligent à conserver ses conquêtes qu'il avoit été prompt à les faire. Frédéric oncle de Fernando, ce Roi de Naples détrôné, devenu Roi titulaire après la mort de Fernando, reprit en un mois tout son Royaume, assisté de Gonsalve de Cordoue surnommé *le grand Capitaine*, que Ferdinand d'Arragon surnommé *le Catbolique* envoya à son secours.

Le Duc d'Orléans, qui régna bientôt après, fut trop heureux qu'on le laissât sortir de Novarre. Enfin de ce torrent qui avoit inondé l'Italie, il ne resta nul vestige : & Charles VIII. dont la gloire avoit passé si vite, mourut sans enfans à l'âge de près de vingt-huit ans, laissant à Louis XII. son premier exemple à suivre (*a*), & ses fautes à réparer.

(*a*) 1418.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De Savonarole.

AVant de voir comment Louis XII. soutint ses droits sur l'Italie, ce que devint tout ce beau païs agité de tant de factions, & disputé par tant de puissances, & comment les Papes formérent l'Etat qu'ils possédent aujourd'hui, on doit quelque attention à un fait extraordinaire, qui exerçoit alors la crédulité de l'Europe, & qui étaloit ce que peut le Fanatisme.

Il y avoit à Florence un Dominicain nommé Jérôme Savonarola. C'étoit un de ces Prédicateurs à qui le talent de parler en chaire, fait croire qu'ils peuvent gouverner les peuples, & un de ces Théologiens qui ayant expliqué l'Apocalypse, pensent être devenus Prophétes. Il dirigeoit, il prêchoit, il confessoit, il écrivoit: & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il vouloit être à la tête d'un parti.

Dès que les principaux citoyens de Florence surent que Charles VIII. méditoit sa descente en Italie, il la prédit, & le peuple le crut inspiré. Il déclama contre le Pape Aléxandre VI; il encouragea ceux de ses compatriotes qui persécutoient les Médicis, & qui répandirent le sang des amis de cette Maison. Jamais homme n'avoit

eu plus de crédit à Florence sur le commun peuple. Il étoit devenu une espèce de Tribun, en faisant recevoir les artisans dans la Magistrature. Le Pape & les Médicis se servirent pour se venger des mêmes armes dont usoit Savonarole. Ils envoyérent un Franciscain prêcher contre lui. L'Ordre de St. François haïssoit celui de St. Dominique plus que les Guelfes ne haïssoient les Gibelins. Le Cordelier réussit à rendre le Dominicain odieux. Les deux Ordres se déchaînérent l'un contre l'autre. Enfin un Dominicain s'offrit à passer à travers un bucher pour prouver la sainteté de Savonarole. Un Cordelier proposa aussitôt la même épreuve pour prouver que Savonarole étoit un scélérat. Le peuple avide d'un tel spectacle en pressa l'exécution. Le Magistrat fut contraint de l'ordonner. Tous les esprits étoient encore remplis de l'ancienne fable de cet Aldobrandin surnommé *Petrus igneus*, qui dans le onziéme siécle avoit passé & repassé sur des charbons ardens au milieu de deux buchers; & les partisans de Savonarole ne doutoient pas que Dieu ne fît pour un Jacobin ce qu'il avoit fait pour un Bénédictin. La faction contraire en espéroit autant pour le Cordelier.

On alluma les feux. Les champions comparurent en présence d'une foule innombrable. Mais quand ils virent tous deux de sang froid les buchers en flamme, tous deux tremblérent, & leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le

Do-

Dominicain ne voulut entrer dans le bucher que l'hostie à la main. Le Cordelier prétendit que c'étoit une clause qui n'étoit pas dans les conventions. Tous deux s'obstinérent, & s'aidant ainsi l'un l'autre à sortir d'un mauvais pas, ils ne donnérent point l'affreuse comédie qu'ils avoient préparée.

Le peuple alors soulevé par le parti des Cordeliers voulut saisir Savonarole. Les Magistrats ordonnérent à ce Moine de sortir de Florence. Mais quoiqu'il eût contre lui le Pape, la faction des Médicis & le peuple, il refusa d'obéir. Il fut pris & appliqué sept fois à la question. L'extrait de ses dépositions porte qu'il avoua qu'il étoit un faux prophéte, un fourbe qui abusoit du secret des confessions, & de celles que lui révéloient ses fréres. Pouvoit-il ne pas avouer qu'il étoit un imposteur? Un inspiré qui cabale, n'est-il pas convaincu d'être un fourbe? Peut-être étoit-il encore plus fanatique. L'imagination humaine est capable de réunir ces deux excès qui semblent s'exclure. Si la justice seule l'eût condamné, la prison, la pénitence auroient suffi. Mais l'esprit de parti s'en mêla. On le condamna lui & deux Dominicains à mourir dans les flammes qu'ils s'étoient vantés d'affronter. Ils furent étranglés avant d'être jettés au feu (a). Ceux du parti de Savonarole ne manquérent pas de lui attribuer des miracles. Derniére res-

source

(a) 1498.

ſource des adhérens d'un chef malheureux. N'oublions pas qu'Alexandre VI. lui envoya, dès qu'il fut condamné, une indulgence pléniére.

CHAPITRE XIX.

Du Pape ALEXANDRE VI. & du Roi LOUIS XII.

LE Pape Alexandre VI. avoit alors deux grands objets, celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendoit en avoir été démembrées, & celui de donner une couronne à ſon fils Céſar Borgia. Le ſcandale de ſa conduite ne lui ôtoit rien de ſon autorité. On ne vit point le peuple ſe révolter contre lui dans Rome. Il étoit accuſé par la voix publique d'abuſer de ſa propre fille Lucréce, qu'il enleva ſucceſſivement à trois maris, dont il fit aſſaſſiner le dernier (Alfonſe d'Arragon,) pour la donner enfin à l'héritier de la Maiſon d'Eſte. Ces nôces furent célébrées au Vatican, par la plus infame réjouiſſance que la débauche ait jamais inventée & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtiſanes nues danſérent devant cette famille inceſtueuſe, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus laſcifs. Les enfans de ce Pape, le Duc de Gandie, & Céſar Borgia alors Diacre, Archevêque de Valence en Eſpagne

&

& Cardinal, avoient passé publiquement pour se disputer les faveurs de leur sœur Lucréce. Le Duc de Gandie fut assassiné dans Rome. On en soupçonna César Borgia. Le mobilier des Cardinaux appartenoit après leur mort au Pontife, & il y avoit de fortes présomptions qu'on avoit hâté la mort de plus d'un Cardinal dont on avoit voulu hériter. Cependant le Peuple Romain étoit obéissant, & toutes les Puissances recherchoient Alexandre VI.

Louis XII. Roi de France, successeur de Charles VIII. s'empressa plus qu'aucun autre à s'allier avec ce Pontife. Il en avoit plus d'une raison. Il vouloit se séparer par un divorce, de sa femme fille de Louis XI. avec laquelle il avoit consommé son mariage, & qui avoit vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvoit autoriser ce divorce; mais le dégoût & la politique le rendoient nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. conservoit pour Louis XII. l'inclination qu'elle avoit sentie pour le Duc d'Orléans; & s'il ne l'épousoit pas, la Bretagne échappoit à la France. C'étoit un usage ancien, mais dangereux, de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme. Car de tels mariages, ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'Etat, la tranquilité d'un Royaume dépendoit donc de la maniére de penser d'un Pape souvent ennemi de ce Royaume.

L'autre

L'autre raison qui lioit Louis XII. avec Alexandre VI. c'étoit ce droit funeste qu'on vouloit faire valoir sur les Etats d'Italie; Louis XII. revendiquoit le Duché de Milan, parce qu'il comptoit parmi ses grands-méres une sœur d'un Visconti, lequel avoit eu cette Principauté. On pouvoit lui opposer la prescription & l'investiture que l'Empereur Maximilien avoit donnée à Louis le Maure, dont même cet Empereur avoit épouse la niéce.

Les droits de Louis XII. sur Naples étoient les mêmes que ceux de Charles VIII.

Le bâtard du Pape, César Borgia, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le Roi sur tous ces projets de conquête. Borgia ne partit de Rome qu'après être assuré du Duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes, & d'une pension de vingt-mille livres que lui donnoit Louis XII. avec promesse de faire épouser à cet Archevêque la sœur du Roi de Navarre. César Borgia tout Diacre & Archevêque qu'il étoit, passa donc à l'état séculier; & son pére le Pape donna en même tems dispense à son fils & au Roi de France; à l'un pour quitter l'Eglise, à l'autre pour quitter sa femme. On fut bientôt d'accord. Louis XII. prépara une nouvelle descente en Italie.

Il avoit pour lui les Vénitiens, qui devoient partager une partie des dépouilles du Milanez. Ils avoient déjà pris le Bressan & le Païs de Bergame : ils vouloient au moins le Crémonois, sur lequel ils n'avoient

voient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'Empereur Maximilien qui eut dû défendre le Duc de Milan son beau-pére & son vassal contre la France son ennemie naturelle, n'étoit alors en état de défendre personne. Il se soutenoit à peine contre les Suisses, qui achevoient d'ôter à la Maison d'Autriche ce qui lui restoit dans leur Païs. Maximilien joua donc en cette conjoncture le rolle forcé de l'indifférence.

Louis XII. termina tranquilement quelques discussions avec le fils de cet Empereur, Philippe le Beau, pére de Charlequint, maître des Païs-bas; & ce Philippe le Beau rendit hommage en personne à la France pour les Comtés de Flandres & d'Artois. Le Chancelier Gui de Rochefort reçut dans Arras cet hommage. Il étoit assis & couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du Prince, qui découvert, sans armes & sans ceinture, prononça ces mots: *Je fais hommage à Monsieur le Roi pour mes Pairies de Flandres & d'Artois*, &c.

Louis XII. ayant d'ailleurs renouvellé les Traités de Charles VIII. avec l'Angleterre, assuré de tous côtés du-moins pour un tems, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua; & que cette indulgence commenca à lui faire donner le nom de *Pére du peuple*. Mais il vendit plusieurs Offices qu'on nomme Royaux, & sur-tout ceux des Finances. N'eût-il pas mieux valu

établir

établir des impôts également repartis, que d'introduire la vénalité honteuse des Charges dans un païs dont il vouloit être le pére ?

L'armée que Louis XII. envoya au-delà des Alpes, n'étoit guéres plus forte que celle avec laquelle Charles VIII. avoit conquis Naples. Mais ce qui doit paroître étrange, c'est que Louis le Maure, simple Duc de Milan, de Parme & de Plaisance & Seigneur de Génes, avoit une armée tout aussi considérable que le Roi de France.

(*a*) On vit encore ce que pouvoit *la furia francese* contre la sagacité Italienne. L'armée du Roi s'empara en vingt jours de l'Etat de Milan & de celui de Génes, tandis que les Vénitiens occupérent le Crémonois.

Louis XII. après avoir pris ces belles provinces par ses Généraux, fit son entrée dans Milan; il y reçut les Députés de tous les Etats d'Italie en homme qui étoit leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence que suit presque toujours la fougue, fit perdre aux François le Milanez, comme ils avoient perdu Naples. Louis le Maure dans ce rétablissement passager (*b*), payoit un ducat d'or pour chaque tête de François qu'on lui portoit. Alors Louis XII. fit un nouvel effort. Louis de la Trimouille va réparer les fautes qu'on avoit faites. On rentre dans le Milanez. Les Suisses qui depuis Charles VIII. faisoient usage de leur liberté pour se

(*a*) 1499. (*b*) 1500.

se vendre à qui les payoit, étoient à la fois en grand nombre dans l'armée Françoise, & dans la Milanoise.

Cette Nation aussi respectable jusqu'alors que les anciens Lacédémoniens auxquels ils ressembloient par la pauvreté, l'égalité, la liberté & le courage, flétrit sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardoient dans Novarre le Duc de Milan, qui leur avoit confié sa personne préférablement aux Italiens. Mais loin de mériter cette confiance, ils composérent avec les François. Tout ce que Louis le Maure put en obtenir, ce fut de sortir avec eux habillé à la Suisse (a), une hallebarde à la main. Il parut ainsi à travers les haies des soldats François: mais ceux qui l'avoient vendu, le firent bientôt reconnoître. Il est pris, conduit à Pierre-Encise, de-là dans la même tour de Bourges où Louis XII. lui-même avoit été en prison; enfin transféré à Loches, où il vécut encore dix années, non dans une cage de fer, comme on le croit communément, mais servi avec distinction, & se promenant les derniéres années à cinq lieues du château.

Louis XII. maître du Milanez & de Génes, veut encore avoir Naples, mais il devoit craindre ce même Ferdinand le Catholique qui en avoit déjà chassé les François.

Ainsi qu'il s'étoit uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanez dont ils partagérent

(a) 1500.

gérent les dépouilles, il s'unit avec Ferdinand pour conquérir Naples. Le Roi Catholique alors aima mieux dépouiller sa Maison que la secourir. Il partagea par un Traité avec la France, ce Royaume où régnoit Frédéric le dernier Roi de la branche bâtarde d'Arragon. Le Roi Catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre. Le reste est destiné pour la France. Le Pape Alexandre VI. allié de Louis XII. entre dans cette conjuration contre un Monarque innocent son feudataire, & donne aux deux Rois l'investiture qu'il avoit donnée au Roi de Naples. Le Roi Catholique envoye ce même Général Gonsalve de Cordoue à Naples, sous prétexte de défendre son parent, & en effet pour l'accabler. Les François arrivent par mer & par terre. Les Napolitains n'étoient point dans l'habitude de combattre pour leurs Rois.

(*a*) L'infortuné Monarque trahi par son parent, pressé par les armes Françoises, dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de Louis XII. qu'il crut généreux, que dans celles du Roi Catholique, qui le traita avec tant de perfidie. Il demande aux François un passeport pour sortir de son Royaume. Il vient en France avec cinq galéres, & là il reçoit une pension du Roi de cent-vingt-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Etrange destinée pour un Souverain.

Louis

(*a*) 1501.

Louis XII. avoit donc tout à la fois un Duc de Milan prisonnier, un Roi de Naples suivant sa Cour & son pensionaire. La République de Génes étoit une de ses provinces. Le Royaume peu chargé d'impôts étoit un des plus florissans de la Terre. Il lui manquoit seulement l'industrie du Commerce & la gloire des Beaux-Arts, qui étoient, comme nous le verrons, le partage de l'Italie.

CHAPITRE XX.

Attentats de la Famille d'Alexandre VI. & de César Borgia, suite des Affaires de Louis XII. avec Ferdinand le Catholique. Mort du Pape.

ALexandre VI. faisoit alors en petit ce que Louis XII. exécutoit en grand. Il conquéroit les fiefs de la Romagne par les mains de son fils. Tout étoit destiné à l'agrandissement de ce fils, mais il n'en jouit guéres. Il travailloit sans y penser pour le Domaine Ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélératesse que César Borgia ne mît en usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes, & pour se défaire de quelques petits Seigneurs, plus d'art que les Alexandres, les Genzis, les Tamerlans, les Mahomets, n'en mirent à subjuguer une grande partie de la Terre. On vendit des in-

indulgences pour avoir une armée. Le Cardinal Bembo assure que dans les seuls domaines de Venise on en vendit pour près de seize cent marcs d'or. On imposa le dixiéme sur tous les revenus Ecclésiastiques sous prétexte d'une guerre contre les Turcs, & il ne s'agissoit que d'une petite guerre aux portes de Rome.

D'abord on saisit les places des Colonna & des Savelli auprès de Rome. Borgia emporta par force & par adresse Forli, Faënza, Rimini, Imola, Piombino; & dans ces conquêtes la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du Pape des troupes & de l'artillerie au Duc d'Urbin. Il s'en sert contre le Duc d'Urbin même, & lui ravit son Duché. Il attire dans une conférence le Seigneur de la ville de Camérino. Il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens quatre Seigneurs, le Duc de Gravina, Olivérotto, Pagolo, Vitelli, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade étoit préparée. Il fait massacrer impitoyablement Vitelli & Olivérotto. Pourroit-on penser que Vitelli, en expirant, suppliât son assassin d'obtenir pour lui auprès du Pape son pére une indulgence à l'article de la mort? c'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne montre mieux la foiblesse humaine & le pouvoir de l'opinion. Si César Borgia fût mort avant Alexandre VI. du poison qu'on prétend qu'ils préparérent à des Cardinaux, & qu'ils

bû-

burent l'un & l'autre, il ne faudroit pas s'étonner que Borgia en mourant eût demandé une indulgence pléniére au Pontife son pére.

Alexandre VI. dans le même tems se saisissoit des amis de ces infortunés, & les faisoit étrangler au château St. Ange. Ce qui est déplorable, c'est que Louis XII. pére de son peuple, favorisoit en Italie ces barbaries du Pape. Il lui abandonnoit le sang de ces victimes pour être secondé par lui dans sa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique, l'intérêt d'Etat, le rendit injuste en faveur d'Alexandre VI. Quelle politique, quel intérêt d'Etat de seconder les violences d'un homme qui le trahit bientôt après!

La destinée des François, qui étoit de conquérir Naples, étoit aussi d'en être chassés. Ferdinand le Catholique, qui avoit trompé le dernier Roi de Naples son parent, ne fut pas plus fidéle à Louis XII; il fut bientôt d'accord avec Alexandre VI. pour ôter au Roi de France son partage.

Gonsalve de Cordoue qui mérita si bien le titre de *grand Capitaine* & non de vertueux, lui qui disoit *que la toile d'honneur doit être grossiérement tissue*, trompa d'abord les François & ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les Généraux François beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire, que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Le Duc de Némours, ce descendant de Clovis qui commandoit les François, appella Gonsal-

ve en duël. Gonſalve répondit en battant pluſieurs fois ſon armée, & ſurtout à Cérignole dans la Poüille (a), où Némours fut tué avec quatre mille François. Il ne périt, dit-on, que neuf Eſpagnols dans cette bataille : preuve évidente que Gonſalve avoit choiſi un poſte avantageux ; que Némours avoit manqué de prudence, & qu'il n'avoit que des troupes découragées. Envain le fameux Chevalier Bayard ſoutint ſeul ſur un pont étroit l'effort de deux cens ennemis qui l'attaquoient. Cet effort de valeur fut glorieux & inutile.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle maniére d'exterminer les hommes. Pierre de Navarre ſoldat de fortune, & grand Général Eſpagnol, inventa les mines dont les François éprouvérent les premiers effets.

La France cependant étoit alors ſi puiſſante que Louis XII. put mettre à la fois trois armées en campagne, & une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut deſtinée pour Naples, les deux autres pour le Rouſſillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit de progrès, & celle de Naples fut bientôt entiérement diſſipée, tant on oppoſa une mauvaiſe conduite à celle du *grand Capitaine*. Enfin Louis XII. perdit ſa part du Royaume de Naples ſans retour.

Bientôt après l'Italie fut délivrée d'Alexandre VI. & de ſon fils (b). Tous les Hiſtoriens

(a) 1503. (b) 1503.

toriens se plaisent à transmettre à la postérité que ce Pape mourut du poison qu'il avoit destiné dans un festin à plusieurs Cardinaux ; trépas digne en effet de sa vie. Mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que dans un besoin pressant d'argent, il voulut hériter de ces Cardinaux. Mais il est prouvé que César Borgia emporta cent mille ducats d'or du trésor de son pére après sa mort. Le besoin n'étoit donc pas réel. D'ailleurs, comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée ? qui, dit-on, donna la mort au Pape, & mit son fils au bord du tombeau ? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime, ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu. Il paroît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le Pape mourut, cette cause de sa mort avoit été sue, elle l'eût été par ceux-là mêmes qu'on avoit voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni : ils n'eussent point souffert que Borgia s'emparât paisiblement des trésors de son pére. Le peuple qui hait souvent ses maîtres & qui a de tels maîtres en exécration, tenu dans l'esclavage sous Alexandre, eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funébre de ce monstre : il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la Maison de Borgia porte que le Pape âgé de 72 ans fut attaqué d'une fiévre tierce, qui bientôt devint continue & mortelle. Ce n'est pas-là l'effet du poison. On ajoûte que le Duc de Borgia se fit en-

fermer dans le ventre d'une mule. Je voudrois bien favoir de quel venin le ventre d'une mule eft l'antidote. Il eft vrai qu'après la mort du Pape il y eut du tumulte dans Rome. Les Colomnes & les Urfins y rentrérent en armes. Mais c'étoit dans ce tumulte même qu'on eût dû accufer folemnellement le pére & le fils de ce crime. Enfin le Pape Jules II. mortel ennemi de cette Maifon, & qui eut longtems le Duc en fa puiffance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Mais d'un autre côté pourquoi le Cardinal Bembo, Guichardin, Paul Jove, Thomafi, & tant de contemporains s'accordent-ils dans cette étrange accufation? D'où viennent tant de circonftances détaillées? Pourquoi nomme-t-on l'efpéce de poifon dont on fe fervit, qui s'appelloit *cantarella?* On peut répondre qu'il n'eft pas difficile d'inventer quand on accufe, & qu'il falloit colorer de quelques vraifemblances une accufation fi horrible.

Alexandre VI. laiffa dans l'Europe une mémoire plus odieufe que celle des Nérons & des Caligula; parce que la fainteté de fon miniftére le rendoit plus coupable. Cependant c'eft à lui que Rome dut fa grandeur temporelle; & ce fut lui qui mit fes fucceffeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de fes crimes que l'Eglife recueillit. Prefque toutes les villes dont il s'étoit emparé, fe donnérent à d'autres, dès que fon pére fut mort; & le Pape Ju-

les

les II. le força bientôt après de lui remettre les autres. Il ne lui resta rien de toute sa funeste grandeur.

Machiavel prétend que ses mesures étoient si bien prises, qu'il devoit rester maître de Rome & de tout l'Etat Ecclésiastique après la mort de son pére ; mais qu'il ne pouvoit pas prévoir que lui-même seroit aux portes du tombeau, dans le tems qu'Alexandre y descendroit. Amis, ennemis, alliés, parens, tout l'abandonna en peu de tems, ou le trahit. Gonsalve de Cordoue, le grand Capitaine auquel il s'étoit confié, l'envoya prisonnier en Espagne. Louis XII. lui ôta son Duché de Valentinois & sa pension. Enfin évadé de sa prison, il se réfugia dans la Navarre. Il y fut tué, soit dans une sédition, soit dans une petite guerre ; & sa mort fut aussi obscure, que sa criminelle vie avoit été éclatante.



CHAPITRE XXI.

Suite des Affaires politiques de LOUIS XII.

IL eût été possible aux François de reprendre Naples, de-même qu'ils avoient repris le Milanez. L'ambition du premier Ministre de Louis VII. fut cause que cet Etat fut perdu pour toujours. Le Cardinal de Chaumont d'Amboise, Archevêque de Rouen, tant loué pour n'avoir eu qu'un

feul Bénéfice, mais à qui la France qu'il gouvernoit en maître, tenoit au moins lieu d'un fecond, voulut en avoir un autre plus relevé. Il prétendit être Pape après la mort d'Alexandre VI. & on eût été forcé de l'élire, s'il eût été auffi politique qu'ambitieux. Il avoit des tréfors. Les troupes qui devoient aller au Royaume de Naples, étoient aux portes de Rome: mais les Cardinaux Italiens lui perfuadérent d'éloigner cette armée, afin que fon élection en parût plus libre, & en fût plus valide. Il l'écarta, & alors le Cardinal Julien de la Rovére fit élire Pie III. qui mourut au bout de vingt-fept jours (a). Enfuite ce Cardinal Julien qu'on appelle Jules II. fut Pape lui-même. Cependant la faifon pluvieufe empêcha les François de paffer affez tôt le Garillan, & favorifa Genfalve de Cordoue. Ainfi le Cardinal d'Amboife, qui pourtant paffe pour un homme fage, perdit à la fois la Thiare pour lui, & Naples pour fon Roi.

Une feconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée, fut l'incompréhenfible Traité de Blois, par lequel le Confeil du Roi démembroit & détruifoit d'un coup de plume la Monarchie Françoife. Par ce Traité le Roi donnoit la feule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de l'Empereur, & du Roi Ferdinand d'Arragon fes deux ennemis, à ce même Prince qui fut depuis fous le nom de Charlequint

(a) 1503.

si terrible à la France & à l'Europe. Qui croiroit que sa dot devoit être composée de la Bretagne entiére, de la Bourgogne, & qu'on abandonnoit Milan, Génes sur lesquels on cédoit ses droits? Voilà ce que Louis XII. ôtoit à la France en cas qu'il mourût sans enfans mâles. On ne peut excuser un Traité si extraordinaire, qu'en disant que le Roi & le Cardinal d'Amboise n'avoient nulle intention de le tenir, & qu'enfin Ferdinand avoit accoutumé le Cardinal d'Amboise à l'artifice.

(a) Aussi les Etats généraux assemblés à Tours reclamérent contre ce projet funeste. Peut-être le Roi qui s'en repentoit, eut-il l'habileté de se faire demander par la France entiére ce qu'il n'osoit faire de lui-même. Peut-être céda-t-il par raison aux remontrances de la Nation. L'héritiére d'Anne de Bretagne fut donc ôtée à l'héritier de la Maison d'Autriche & de l'Espagne, ainsi qu'Anne elle-même avoit été ravie à l'Empereur Maximilien. Elle épousa le Comte d'Angoulême, qui fut depuis François I. La Bretagne deux fois unie à la France, & deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée; & la Bourgogne n'en fut point démembrée.

Une autre faute qu'on lui reproche, fut de se liguer contre les Vénitiens ses alliés avec tous ses ennemis secrets. Ce fut un événement inouï jusqu'alors, que la conspiration de tant de Rois contre une Ré-
pu-

(a) 1506.

publique, qui trois cens années auparavant étoit une ville de Pêcheurs devenus d'illustres Négocians.



CHAPITRE XXII.

De la Ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite. Du Pape Jules II. &c.

LE Pape Jules II. né à Savonne domaine de Génes, voyoit avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Génes en ce tems-là pour recouvrer son ancienne liberté, avoit été puni par Louis XII. avec plus de faste que de rigueur. Il étoit entré dans la ville l'épée nue à la main, il avoit fait bruler en sa présence tous les priviléges de la ville. Ensuite ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échafaut superbe, il fit venir les Génois au pied de l'échafaut, qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or, & bâtit une citadelle qu'il appella *la bride de Génes.*

Le Pape qui, comme tous ses prédécesseurs, auroit voulu chasser tous les étrangers d'Italie, cherchoit à renvoyer les François au-delà des Alpes; mais il vouloit d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui, & commençassent par lui remettre beaucoup de villes que le Saint Siége reclamoit.

moit. La plupart de ces villes avoient été arrachées à leurs possesseurs par le Duc de Valentinois César Borgia: & les Vénitiens, toujours attentifs à leurs intérêts, s'étoient emparés immédiatement après la mort d'Alexandre VI. de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans le Boulonois, dans le Ferrarois, & dans le Duché d'Urbin. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. Jules II. se servit alors contre Venise des François mêmes, contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des François. Il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

Il n'y avoit guéres de Souverain qui ne pût redemander quelque territoire à cette République. L'Empereur Maximilien avoit des prétentions illimitées comme Empereur: & d'ailleurs Vérone, Vicence, Padoue, la Marche Trévizane, le Frioul, étoient à sa bienséance. Le Roi d'Arragon, Ferdinand le Catholique, pouvoit reprendre quelques villes maritimes dans le Royaume de Naples qu'il avoit engagées aux Vénitiens. C'étoit une maniére prompte de s'acquitter. Le Roi de Hongrie avoit des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le Duc de Savoie pouvoit aussi revendiquer l'Ile de Chypre, parce qu'il étoit allié de la Maison de Chypre, qui n'existoit plus. Les Florentins, en qualité de voisins, avoient aussi des droits.

(a) Presque tous les Potentats ennemis les

(a) 1508.

les uns des autres suspendirent leurs querelles pour s'unir ensemble à Cambrai contre Venise. Le Turc son ennemi naturel, & qui étoit alors en paix avec elle, fut le seul qui n'accéda pas à ce Traité. Jamais tant de Rois ne s'étoient ligués contre l'ancienne Rome. Venise étoit aussi riche qu'eux tous ensemble. Elle se confia dans cette ressource, & surtout dans la desunion qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenoit qu'à elle d'appaiser Jules II. principal auteur de la ligue. Mais elle dédaigna de demander grace, & osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du Pape. Louis XII. envoya un héraut d'armes annoncer la guerre au Doge. Il redemandoit le Crémonois, qu'il avoit cédé lui-même aux Vénitiens quand ils l'avoient aidé à prendre le Milanez. Il revendiquoit le Bressan, Bergame & d'autres terres. Cette rapidité de fortune qui avoit accompagné les François dans les commencemens de toutes leurs expéditions, ne se démentit pas.

Louis XII. à la tête de son armée détruisit les forces Vénitiennes à la célébre journée d'Agnadel près de la riviére d'Adda (*a*). Alors chacun des prétendans se jetta sur son partage. Jules II. s'empara de toute la Romagne. Ainsi les Papes, qui de-

(*a*) 1509.

devoient, dit-on, à un Empereur de France leurs premiers domaines, dûrent le reste aux armes de Louis XII. Ils furent alors en possession de presque tout le païs qu'ils occupent aujourd'hui.

Les troupes de l'Empereur s'avançant cependant dans le Frioul, s'emparérent de Trieste, qui est resté à la Maison d'Autriche. Les troupes d'Espagne occupérent ce que Venise avoit en Calabre. Il n'y eut pas jusqu'au Duc de Ferrare, & au Marquis de Mantoue, autrefois Général au service des Vénitiens, qui ne saisissent leur proie. Venise passa de la témérité à la consternation. Elle abandonna elle-même ses villes de terre-ferme, remit à Padoue & à Véronne les sermens de fidélité; & réduite à ses lagunes, implora la miséricorde de l'Empereur Maximilien, qui se voyant heureux fut inflexible.

Alors le Pape Jules II. ayant rempli son premier projet d'agrandir Rome sur les ruines de Venise, songea au second. C'étoit de chasser *les Barbares* d'Italie.

Louis XII. étoit retourné en France, prenant toujours ainsi que Charles VIII. moins de mesures pour conserver, qu'il n'avoit eu de promptitude à conquérir. Le Pape pardonna aux Vénitiens, qui revenus de leur premiére terreur résistoient aux armes Impériales.

Enfin il se ligua avec cette même République contre ces mêmes François après l'avoir opprimée par eux. Il vouloit détruire en Italie tous les étrangers les uns

par les autres, exterminer le reste alors languissant de l'autorité Allemande, & faire de l'Italie un Corps puissant dont le Souverain Pontife seroit le Chef. Il n'épargna dans ces desseins ni négociations, ni argent, ni peines. Il fit lui-même la guerre, il alla à la tranchée, il affronta la mort. Nos Historiens blâment son ambition, & son opiniâtreté. Mais il falloit aussi rendre justice à son courage, & à ses grandes vues.

Une nouvelle faute de Louis XII. seconda les desseins de Jules II. Le premier avoit une œconomie qui est une vertu dans le Gouvernement ordinaire d'un Etat paisible, & un vice dans les grandes affaires:

Une mauvaise discipline faisoit consister alors toute la force des armées dans la Gendarmerie, qui combattoit à pied comme à cheval. On n'avoit pas su faire encore une bonne Infanterie Françoise, ce qui étoit pourtant aisé, comme l'expérience l'a prouvé depuis; & les Rois de France soudoyoient des Fantassins Allemands ou Suisses.

On sait que les Suisses surtout avoient contribué à la conquête du Milanez. Ils avoient vendu leur sang & jusqu'à leur bonne foi en livrant Louis le Maure. Les Cantons demandérent au Roi une augmentation de pension. Louis la refusa. Le Pape profita de la conjoncture. Il les flatta & leur donna de l'argent: il les encouragea par les titres qu'il leur prodigua de *Défenseurs de l'Eglise*. Il fit prêcher chez eux con-

contre les François. Ils accouroient à ces sermons guerriers qui flattoient leurs passions. C'étoit prêcher une croisade.

On voit que par la bizarrerie des conjonctures, ces mêmes François étoient alors les alliés de l'Empire Allemand, dont ils ont été si souvent ennemis. Ils étoient de plus ses vassaux. Louis XII. avoit donné pour l'investiture de Milan cent mille écus d'or à l'Empereur Maximilien, qui n'étoit ni un allié puissant, ni un ami fidéle; & comme Empereur il n'aimoit ni les François ni le Pape.

Ferdinand le Catholique par qui Louis XII. fut toujours trompé, abandonna la ligue de Cambrai, dès qu'il eut ce qu'il prétendoit en Calabre. Il reçut du Pape l'investiture pleine & entiére du Royaume de Naples. Jules II. le mit à ce prix entiérement dans ses intérêts. Ainsi le Pape par sa grande politique avoit pour lui les Vénitiens, les Suisses, les secours du Royaume de Naples, ceux même de l'Angleterre, & ce fut aux François à soutenir tout le fardeau.

Louis XII. attaqué par le Pape, (a) convoqua une assemblée d'Evêques à Tours, pour savoir s'il lui étoit permis de se défendre, & si les excommunications du Pape seroient valides. La postérité éclairée sera étonnée qu'on ait fait de telles questions; mais il falloit alors respecter les préjugés du tems. Je ne peux m'empêcher de remar-

(a) 1510.

marquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette Assemblée. Le Président demanda si le Pape avoit droit de faire la guerre quand il ne s'agissoit ni de Religion ni du domaine de l'Eglise; & il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposoit pas ce qu'il falloit demander, & qu'on répondoit le contraire de ce qu'il falloit répondre. Car en matiére de Religion & de possession Ecclésiastique, si on s'en tient à l'Evangile, un Evêque loin de faire la guerre, ne doit que prier & souffrir; mais en matiére de Politique, un Pape peut & doit assurément sécourir ses alliés & venger l'Italie. De plus le Pape faisoit la guerre pour joindre au domaine de l'Eglise Boulogne & Ferrare, dont les possesseurs étoient sous la protection de la France.

Cette Assemblée Françoise répondit plus dignement, en concluant qu'il falloit s'en tenir à la fameuse Pragmatique Sanction de Charles VII. ne plus envoyer d'argent à Rome, & en lever sur le Clergé de France pour faire la guerre au Pape, Chef Romain de ce Clergé François.

On commença par se battre vers Boulogne & vers le Ferrarois. Le Pape assiégea la Mirandole. On vit ce Pontife âgé de soixante & dix ans, aller le casque en tête à la tranchée, visiter les travaux, presser les ouvrages, & entrer en vainqueur par la brêche.

(a) Tandis que le Pape cassé de vieil-lesse

(a) 1511.

lesse étoit sous les armes, le Roi de France encore dans la vigueur de l'âge assembloit un Concile. Il remuoit la Chrétienté Ecclésiastique, & le Pape la Chrétienté Guerrière. Le Concile fut indiqué à Pise, où quelques Cardinaux ennemis du Pape se rendirent. Mais le Concile du Roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du Pape fut heureuse.

Envain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles Louis XII. étoit représenté avec cette devise, *perdam Babylonis nomen; je detruirai jusqu'au nom de Babylone*. Il étoit honteux de s'en vanter, quand on étoit si loin de l'exécuter.

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une Nation & non à l'agrandir, quand il y a dans le Gouvernement politique un vice radical, qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux François en Italie. Le brave Chevalier Bayard fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune Gaston de Foix rendit à vingt-trois ans son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses, en passant rapidement quatre riviéres, en chassant le Pape de Boulogne, en gagnant la célébre bataille de Ravennes, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étoient éclatans: mais le Roi étoit éloigné, les ordres arrivoient trop tard, & quelquefois se contredisoient. Son œconomie quand il falloit prodiguer l'or, donnoit

noit peu d'émulation. L'esprit de subordination étoit inconnu dans les troupes. L'Infanterie étoit composée d'étrangers Allemans, mercénaires peu attachés. La galanterie des François, & l'air de supériorité qui convenoit à des vainqueurs, irritoit les Italiens humuliés & jaloux. Le coup fatal fut porté quand l'Empereur Maximilien, gagné enfin par le Pape, fit publier les Avocatoires Impériaux, par lesquels tout soldat Allemand qui servoit sous les drapeaux de France, devoit les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussitôt de leurs montagnes contre ces François, qui au tems de la ligue de Cambrai avoient l'Europe pour alliée, & qui maintenant l'avoient pour ennemie. Ces montagnards se faisoient un honneur de mener avec eux le fils de ce Duc de Milan Louis le Maure, & d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avoient faite au pére.

Les François commandés par le Maréchal de Trivulce, abandonnent l'une après l'autre toutes les villes qu'ils avoient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux Bayard faisoit de belles retraites, mais c'étoit un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne & la totale expulsion des François. Louis XII. eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suisses le jeune Maximilien Sforze fils du

Duc

Duc mort prisonnier dans ses Etats. Génes, où il avoit étalé la pompe d'un Roi d'Asie, reprit sa liberté, & chassa deux fois les François.

Les Suisses devenus ennemis du Roi, dont ils avoient été les fantassins mercénaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siége devant Dijon. Paris même fut épouvanté. Louis de la Trimouille, Gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre cent mille au nom du Roi, & sept ôtages qui en répondoient. Le Roi ne voulut donner que cent mille écus; payant encore à ce prix leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses furieux de ne recevoir que le quart de leur argent, condamnérent à la mort leurs sept ôtages. Alors le Roi fut obligé de promettre non seulement toute la somme, mais encore la moitié par dessus. Les ôtages heureusement évadés, sauvérent au Roi son argent, mais non pas sa gloire.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Suite des Affaires de Louis XII. de Ferdinand le Catholique, & de Henri VIII. Roi d'Angleterre.

CEtte fameuse ligue de Cambrai qui s'étoit d'abord tramée contre Venise, ne fut donc à la fin tournée que contre la France, & c'est à Louis XII. qu'elle fut funeste. On voit qu'il y avoit surtout deux Princes plus habiles que lui, Ferdinand le Catholique, & le Pape. Louis n'avoit été à craindre qu'un moment, & il eut depuis le reste de l'Europe à craindre.

Tandis qu'il perdoit Milan & Génes, ses trésors, ses troupes, on le privoit encore d'un rempart que la France avoit contre l'Espagne. Son allié, & son parent le Roi de Navarre, Jean d'Albret, vit son Etat enlevé tout d'un coup par Ferdinand le Catholique. Ce brigandage étoit appuyé d'un prétexte sacré. Ferdinand prétendoit avoir une bulle du Pape Jules II. qui excommunioit Jean d'Albret, comme adhérent du Roi de France, & du Concile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne sans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connoître la politique de ce Ferdinand le Catholique, fameux par la Religion, & la bonne foi dont il parloit

sans-

sans-cesse, & qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune Henri VIII. Roi d'Angleterre, étoit son gendre. Il lui propose de s'unir ensemble pour rendre aux Anglois la Guyenne, leur ancien patrimoine dont ils étoient chassés depuis plus de cent ans (a). Le jeune Roi d'Angleterre ébloui, envoie une flotte en Biscaye. Ferdinand se sert de l'armée Angloise pour conquérir la Navarre, & laisse les Anglois retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la Guyenne, dont l'invasion étoit impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre, après avoir successivement trompé son parent le Roi de Naples, & le Roi Louis XII. & les Vénitiens, & les Papes. On l'appelloit en Espagne *le sage*, *le prudent*; en Italie *le pieux*; en France & à Londres *le perfide*.

Louis XII. qui avoit mis un bon ordre à la défense de la Guyenne, ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau Roi d'Angleterre, Henri VIII. prenoit ce tems de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnoit toujours l'entrée.

Ce jeune Roi bouillant d'ambition & de courage, attaqua seul la France, sans être secouru de l'Empereur Maximilien, ni de Ferdinand le Catholique, ses alliés. Le vieil Empereur, toujours entreprenant & pauvre, servit dans l'armée du Roi d'Angle-

(a) 1512.

gleterre, & ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. Henri VIII. avec ses seules forces sembloit près de renouveller les temps funestes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire complette à la journée de Guinegaste, qu'on nomma *la journée des éperons* (a). Il prit Térouane, qui à-présent n'existe plus; & Tournai, ville de tout tems incorporée à la France, & le berceau de la Monarchie Françoise.

Louis XII. alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put avoir la paix avec Henri VIII. qu'en épousant sa sœur Marie d'Angleterre: mais au-lieu que les Rois, aussi bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, Louis XII. en paya une. Il lui en couta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Rançonné à la fois par l'Angleterre & par les Suisses, toujours trompé par Ferdinand le Catholique, & chassé de ses conquêtes d'Italie par la fermeté de Jules II. (a), il finit bientôt après sa carriére.

Comme il mit peu d'impôts, il fut appellé *pére* par le peuple. Les héros dont la France étoit pleine, l'eussent aussi appellé leur pére, s'il avoit en imposant des tributs nécessaires, conservé l'Italie, reprimé les Suisses, secouru efficacement la Navarre, & repoussé l'Anglois.

Mais s'il fut malheureux au dehors de son

(a) 1513. (b) 1515.

son Royaume; il fut heureux au dedans. On ne peut reprocher à ce Roi que la vente des Charges, laquelle ne s'étendit pas sous lui aux Offices de Judicature. Il en tira en dix-sept années de régne, la somme de douze cens mille livres dans le seul Diocése de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pesant. Il ne se croyoit pas Roi des François, comme un Seigneur l'est de sa Terre, uniquement pour en tirer la substance. On ne connut de son tems aucune imposition nouvelle: & lorsque Fromentau présenta au dissipateur Henri III. en 1580. un état de comparaison de ce qu'on exigeoit sous ce malheureux Prince, avec ce qu'on avoit payé sous Louis XII. on vit à chaque article une somme immense pour Henri III. & une modique pour Louis, si c'étoit un ancien droit; mais quand c'étoit une taxe extraordinaire, il y avoit à l'article, *Louis XII. néant*; & malheureusement cet état de ce qu'on ne payoit pas à Louis XII. & de ce qu'on exigeoit sous Henri III. contient un gros volume.

Ce Roi n'avoit environ que treize millions de revenu, mais ces treize millions en valoient environ cinquante d'aujourd'hui. Les denrées étoient beaucoup moins chéres, & l'Etat n'étoit pas endetté. Il n'est donc pas étonnant qu'avec ce foible revenu numéraire, & une sage œconomie, il vécut

cut avec ſplendeur, & maintint ſon peuple dans l'abondance. Il avoit ſoin que la juſtice fût rendue partout avec promptitude, avec impartialité, & preſque ſans fraix. On payoit quarante fois moins d'épices qu'aujourd'hui. Il n'y avoit dans le Baillage de Paris que quarante-neuf Sergens, & à-préſent il y en a plus de cinq cens. Il eſt vrai que Paris n'étoit pas la cinquiéme partie de ce qu'il eſt aujourd'hui. Mais le nombre des Officiers de Juſtice s'eſt accru dans une bien plus grande proportion que Paris; & les maux inſéparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Louis XII. fut le premier des Rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du ſoldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnoient le païſan. Il en couta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un grand héros, ni un grand politique, il eut donc la gloire plus précieuſe d'être un bon Roi, & ſa mémoire ſera toujours en bénédiction à la poſtérité.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

De l'Angleterre, & de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou femme de Henri VI. &c.

LE Pape Jules II. au milieu de toutes les dissensions qui agitérent toujours l'Italie, ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers, avoit donné au Pontificat une force temporelle qu'il n'avoit point eue jusqu'alors. Il avoit distrait Parme & Plaisance du Milanez, & les ayant joints à son domaine du consentement de l'Empereur même, il avoit consommé son Pontificat & sa vie par cette action.

(*a*) Venise, quoiqu'en guerre avec Ferdinand le Catholique Roi de Naples, demeuroit encore très-puissante. Elle résistoit à la fois aux Mahométans & aux Chrétiens. L'Allemagne étoit paisible. L'Angleterre recommençoit à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortoit, & où elle parvint.

L'aliénation d'esprit de Charles VI. avoit perdu la France. La foiblesse d'esprit de Henri VI. désola l'Angleterre.

D'abord ses parens se disputérent le gouvernement dans sa jeunesse (*b*), ainsi que les parens de Charles VI. avoient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris

(*a*) 1513. (*b*) 1442.

Paris un Duc de Bourgogne fit aſſaſſiner un Duc d'Orléans, on vit à Londres la Ducheſſe de Glocester tante du Roi, accuſée d'avoir attenté à la vie de Henri VI. par des ſortiléges. Une malheureuſe Déviuereſſe, & un Prêtre imbécile ou ſcélérat, qui ſe diſoient Sorciers, furent brulés vifs pour cette prétendue conſpiration. La Ducheſſe fut heureuſe de n'être condamnée qu'à faire *une amende honorable* en chemiſe, & à une priſon perpétuelle. L'eſprit de Philoſophie étoit bien éloigné de cette Ile. Elle étoit alors le centre de la ſuperſtition & de la cruauté.

La plupart des querelles des Souverains ont fini par des mariages. Charles VII. donna pour femme à Henri VI. (*a*) Marguerite d'Anjou fille de ce René d'Anjou Roi de Naples, Duc de Lorraine, Comte du Maine, qui avec tous ces titres étoit ſans Etats, & qui n'eut pas de quoi donner la plus légére dot à ſa fille. Peu de Princeſſes ont été plus malheureuſes en pére & en époux. C'étoit une femme entreprenante, courageuſe, inébranlable, héroïne, ſi elle n'avoit d'abord ſouillé ſes vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerriéres. Mais auſſi elle ſe livra quelquefois aux cruautés & aux attentats que l'ambition, la guerre & les factions inſpirent. Sa hardieſſe & la puſillanimité de ſon mari furent les premiéres ſources des calamités publiques.

Elle

(*a*) 1444.

Elle voulut gouverner; & il fallut ſe défaire du Duc de Gloceſter oncle du Roi, (a) & mari de cette Ducheſſe déjà ſacrifiée à ſes ennemis, & confinée en priſon. On fait arrêter ce Duc ſous prétexte d'une conſpiration nouvelle, & le lendemain il eſt trouvé mort dans ſon lit. Cette violence rendit le Gouvernement de la Reine, & le nom du Roi odieux. Rarement les Anglois haïſſent ſans conſpirer. Il ſe trouvoit alors en Angleterre un deſcendant d'Edouard III. de qui même la branche étoit plus près d'un degré de la ſouche commune, que la branche alors régnante. Ce Prince étoit un Duc d'York. Il portoit ſur ſon écu une roſe blanche, & le Roi Henri VI. de la branche de Lancaſtre portoit une roſe rouge. C'eſt de-là que vinrent ces noms fameux conſacrés à la guerre civile.

Dans les commencemens des factions il faut être protégé par un Parlement, en attendant que ce Parlement devienne l'eſclave du vainqueur. Le Duc d'York accuſe devant le Parlement le Duc de Suffolk, (b) premier Miniſtre & Favori de la Reine, & à qui ces deux titres avoient valu la haine de la Nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La Cour pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier Miniſtre. Il s'embarque pour paſſer en France. Le Capitaine d'un vaiſſeau de guerre, garde-côte, rencontre le vaiſſeau qui porte ce Miniſtre.

(a) 1457. (b) 1450.

tre. Il demande qui eſt à bord. Le Patron dit qu'il méne en France le Duc de Suffolk. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui eſt accuſé par mon païs, dit le Capitaine; & ſur le champ il lui fait trancher la tête. C'eſt ainſi que les Anglois en uſoient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carriére plus horrible.

Le Roi Henri VI. avoit des maladies de langueur qui le rendoient, pendant des années entiéres, incapable d'agir & de penſer. L'Europe vit dans ce ſiécle trois Souverains que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'Empereur Venceſlas, Charles VI. de France, & Henri VI. d'Angleterre (*a*). Pendant une de ces années funeſtes de la langueur de Henri VI. le Duc d'York & ſon parti ſe rendent les maîtres du Conſeil. Le Roi comme en revenant d'un long aſſoupiſſement, ouvrit les yeux. Il ſe vit ſans autorité. Sa femme Marguerite d'Anjou l'exhortoit à être Roi, mais pour l'être il fallut tirer l'épée. Le Duc d'Yorck chaſſé du Conſeil, étoit déjà à la tête d'une armée. On traîna Henri à la bataille de St. Alban; il y fut bleſſé & pris, mais non encore détrôné. Le Duc d'Yorck ſon vainqueur le conduiſit en (*b*) triomphe à Londres, & lui laiſſant le titre de Roi, il prit pour lui-même celui de *Protecteur*, titre déjà connu aux Anglois.

Henri VI. ſouvent malade & toujours foi-

(*a*) 1455. (*b*) 1455.

foible, n'étoit qu'un priſonnier ſervi avec l'appareil de la Royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage étoit plus grand que ſes malheurs. Elle léve des troupes comme on en levoit dans ce tems-là, avec le ſecours des Seigneurs de ſon parti. Elle tire ſon mari de Londres, & deviént la Générale de ſon armée. Les Anglois en peu de tems virent ainſi quatre Françoiſes conduire des ſoldats, la femme du Comte de Montfort en Bretagne, la femme du Roi Edouard II. en Angleterre, la Pucelle d'Orléans en France, & Marguerite d'Anjou.

(*a*) Cette Reine rangea elle-même ſon armée en bataille à la ſanglante journée de Northampton, & combattit à côté de ſon mari. Le Duc d'Yorck ſon grand ennemi n'étoit pas dans l'armée oppoſée. Son fils aîné, le Comte de la Marche, y faiſoit ſon aprentiſſage de la guerre civile ſous le Comte de Warwick, l'homme de ce tems-là qui avoit le plus de réputation; eſprit, pour ces tems de trouble, pétri d'artifice, & plus encore de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en reſſources, capable de tout; fait pour donner & ôter le trône ſelon ſa volonté. Le génie du Comte de Warwick l'emporta ſur celui de Marguerite d'Anjou. Elle fut vaincue, elle eut la douleur de voir prendre priſonnier le Roi ſon mari dans ſa tente; & tandis que ce

(*a*) 1460.

ce malheureux Prince lui tendoit les bras, il falloit qu'elle s'enfuît à toute bride avec son fils le Prince de Galles. Le Roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale, toujours Roi & toujours prisonnier.

On convoqua un Parlement, & le Duc d'Yorck, auparavant Protecteur, demanda cette fois un autre titre. Il reclamoit la couronne, comme représentant Edouard III. à l'exclusion de Henri VI. né d'une branche cadette. La cause du Roi & de celui qui prétendoit l'être, fut solemnellement débattue dans la Chambre des Pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le Duc d'Yorck, tout vainqueur qu'il étoit, ne put gagner sa cause entiérement. Le Parlement décida que Henri VI. garderoit le trône pendant sa vie, & que le Duc d'Yorck à l'exclusion du Prince de Galles seroit son successeur. Mais à cet arrêt on ajoûta une clause, qui étoit une nouvelle déclaration de trouble & de guerre : c'est que si le Roi violoit cette loi, la couronne dès ce moment seroit dévolue au Duc d'Yorck.

Marguerite d'Anjou vaincue, fugitive, éloignée de son mari, ayant contre elle le Duc d'Yorck victorieux, & Londres & le Parlement, ne perdit point courage. Elle couroit dans la Principauté de Galles, & dans les provinces voisines, animant ses amis, s'en faisant de nouveaux, & formant une armée. On sait assez que ces armées n'étoient pas des troupes réguliè-

res,

res, tenues longtems ſous le drapeau, & ſoudoyées par un ſeul Chef. Chaque Seigneur amenoit ce qu'il pouvoit d'hommes raſſemblés à la hâte. Le pillage tenoit lieu de proviſions & de ſolde. Il falloit en venir bientôt à une bataille, ou ſe retirer. La Reine ſe trouva enfin en préſence de ſon grand ennemi le Duc d'Yorck, dans la province de ce nom près du château de Sandal (*a*). Elle étoit à la tête de 18000 hommes. La fortune cette journée ſeconda ſon courage. Le Duc d'Yorck vaincu, mourut percé de coups. Son ſecond fils Rutland fut tué en fuyant. La tête du pére plantée ſur la muraille avec celle de quelques Généraux, y reſta longtems comme un monument de ſa défaite.

Marguerite victorieuſe marche vers Londres pour délivrer le Roi ſon époux. Le Comte de Warwick, l'ame du parti d'Yorck, avoit encore une armée dans laquelle il traînoit Henri ſon Roi & ſon captif à ſa ſuite. La Reine & Warwick ſe rencontrérent près de St. Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La Reine eut encore le bonheur de vaincre (*b*). Elle goûta le plaiſir de voir fuir devant elle ce Warwick ſi redoutable, & de rendre à ſon mari ſur le champ de bataille ſa liberté & ſon autorité. Jamais femme n'avoit eu plus de ſuccès & plus de gloire, mais le triomphe fut court. Il falloit avoir pour ſoi la ville de Londres. Warwick avoit ſu la mettre dans

(*a*) 1590. (*b*) 1461.

dans son parti. La Reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une foible armée. Le Comte de la Marche, fils aîné du Duc d'Yorck, étoit dans la ville & respiroit la vengeance. Le fruit des victoires de la Reine ne fut que la retraite. Elle alla dans le Nord d'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du Roi rendoient encore plus considérable.

Cependant Warwick maître dans Londres (*a*), assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, & lui montrant le fils du Duc d'Yorck : *Lequel voulez-vous pour vôtre Roi*, dit-il, *ou ce jeune Prince, ou Henri de Lancastre?* Le peuple répondit, *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du Parlement. Il n'y en avoit point de convoqué pour lors. Warwick assembla quelques Seigneurs & quelques Evêques. Ils jugérent que Henri VI. de Lancastre avoit enfreint la loi du Parlement, parce que sa femme avoit combattu pour lui. Le jeune Yorck fut donc reconnu Roi dans Londres sous le nom d'Edouard IV. tandis que la tête de son pére étoit encore attachée aux murailles d'Yorck, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à Henri VI. qui avoit été déclaré Roi de France ou d'Angleterre au berceau, & qui avoit régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa foiblesse.

(*a*) 1461.

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le Nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'étoit un grand effort. Elle ne hazarda cette fois ni la personne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. Warwick conduisit son jeune Roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la Reine. On se trouva en présence à Santon, & vers les bords de la riviére d'Aire aux confins de la province d'Yorck (*a*). Ce fut-là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de trente-six mille hommes. Warwick fut pleinement victorieux, le jeune Edouard IV. affermi, & Marguerite d'Anjou abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Ecosse avec son mari & son fils. Alors le Roi Edouard fit ôter des murs d'Yorck la tête de son pére, pour y mettre celles des Généraux ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminoit tour à tour par la main des bourreaux les principaux prisonniers. L'Angleterre étoit un vaste théatre de carnage, où les échauffauts étoient dressés de tous côtés sur les champs de bataille.

(*a*) 1461.

CHAPITRE XXV.

D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou & de la mort de Henri VI.

L'Intrépide Marguerite ne perdit point courage. Mal secourue en Ecosse, elle passe en France à travers des vaisseaux ennemis qui couvroient la mer. Louis XI. commençoit alors à régner. Elle sollicita du secours, & quoique la fausse politique de Louis lui en refuse, elle ne se rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaisseaux. Elle obtient enfin cinq cens hommes; elle se rembarque; elle essuye une tempête qui sépare son vaisseau de sa petite flotte; enfin elle regagne le bord de l'Angleterre: elle y assemble des forces; elle affronte encore le sort des batailles; elle ne craint plus alors d'exposer sa personne, & son mari, & son fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham (*a*), mais elle la perd encore. Toutes les ressources lui manquent après cette défaite. Son mari fuit d'un côté, sa femme & son fils de l'autre, sans domestiques, sans secours, exposés à tous les accidens & à tous les affronts. Henri dans sa fuite tomba entre les mains de ses ennemis. On le conduisit à Londres avec

(*a*) 1462.

avec ignominie, & on le renferma dans la Tour. Marguerite moins malheureuse, se sauva avec son fils en France chez René d'Anjou son pére, qui ne pouvoit que la plaindre.

Le jeune Edouard IV. mis sur le trône par les mains de Warwick, délivré par lui de tous ses ennemis, maître de la personne de Henri, régnoit paisiblement. Mais dès qu'il fut tranquile, il fut ingrat. Warwick, qui lui servoit de pére, négocioit en France le mariage de ce Prince avec Bonne de Savoye, sœur de la femme de Louis XI. Edouard, pendant qu'on étoit prêt à conclure, voit Elisabet Voudville, veuve du Chevalier Gray, en devient amoureux, l'épouse en secret (*a*), & enfin la déclare Reine sans en faire part à Warwick. L'ayant ainsi offensé, il le néglige, il l'écarte des Conseils, il s'en fait un ennemi irréconciliable. Warwick dont l'artifice égaloit l'audace, employa bientôt l'une & l'autre à se venger. Il séduisit le Duc de Clarence, frére du Roi; il arma l'Angleterre; & ce n'étoit point alors le parti de la *rose rouge* contre la *rose blanche*. La guerre civile étoit entre le Roi & son sujet irrité. Les combats, les tréves, les négociations, les trahisons, se succédérent rapidement. Warwick chassa enfin d'Angleterre le Roi qu'il avoit fait, & alla à la Tour de Londres tirer de prison ce même Henri VI. (*b*) qu'il avoit détrôné, & le replaça sur le trône.

(*a*) 1465. (*b*) 1470.

trône. On le nommoit *le faiseur de Rois.* Les Parlemens n'étoient que les organes de la volonté du plus fort. Warwick en fit convoquer un qui rétablit bientôt Henri VI. dans tous ses droits ; & qui déclara usurpateur & traître ce même Edouard IV. auquel il avoit peu d'années auparavant décerné la couronne. Cette longue & sanglante tragédie n'étoit pas à son dénouement. Edouard IV. réfugié en Hollande, avoit des partisans en Angleterre. Il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. Henri le jouët de la fortune rétabli à peine, fut encore remis dans la Tour. Sa femme Marguerite d'Anjou, toujours prête à le venger, & toujours féconde en ressources, repassoit dans ces tems-là même en Angleterre avec son fils le Prince de Galles. Elle apprit en abordant son nouveau malheur. Warwick, qui l'avoit tant persécutée, étoit son défenseur. Il marchoit contre Edouard. C'étoit un reste d'espérance pour cette malheureuse Reine. Mais à peine avoit-elle appris la nouvelle prison de son mari, qu'un second courier lui apprend sur le rivage que Warwick vient d'être tué dans un combat (*a*), & qu'Edouard IV. est vainqueur.

On est étonné qu'une femme après cette foule de disgraces, ait osé encore tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources & des amis. Quiconque avoit un parti en Angleterre étoit sûr au bout

(*a*) 1471.

bout de quelque tems de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la Cour & contre le Ministre. C'est en partie ce qui valut encore une armée à Marguerite d'Anjou après tant de revers & tant de défaites. Il n'y avoit guéres de province en Angleterre dans laquelle elle n'eût pas combattu. Les bords de la Saverne, & le parc de Teuksbury, furent le champ de sa derniére bataille. Elle commandoit ses troupes, menant de rang en rang le Prince de Galles. Le combat fut opiniâtre, mais enfin Edouard IV. (*a*) demeura victorieux. La Reine dans le désordre de sa défaite ne voyant point son fils, & demandant envain de ses nouvelles, perdit tout sentiment, & toute connoissance. Elle resta longtems évanouie sur un chariot, & ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier, & son vainqueur Edouard IV. devant elle. On sépara la mére & le fils. Elle fut conduite à Londres dans la Tour où étoit le Roi son mari. Tandis qu'on enlevoit ainsi la mére, Edouard se tournant vers le Prince de Galles, *Qui vous a rendu assez hardi*, lui dit-il, *pour entrer dans mes Etats? Je suis venu dans les Etats de mon pére*, répondit le Prince, *pour le venger, & pour sauver de vos mains mon héritage.* Edouard irrité le frappa de son gantelet au visage; & les Historiens disent que les propres fréres d'Edouard, le Duc de Clarence rentré pour lors en grace, & le Duc de Glocester, accompagnés de quel-

(*a*) 1471.

quelques Seigneurs, se jettérent alors comme des bêtes féroces sur le Prince de Galles, & le percérent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs, quelles doivent être celles du peuple? On ne donna la vie à aucun prisonnier, & enfin on résolut la mort de Henri VI. Le respect que dans ces tems féroces on avoit eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce Monarque, avoit toujours arrêté jusques-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le Prince de Galles, on respecta moins le Roi. Ce même Duc de Glocester qui avoit trempé ses mains dans le sang du fils, alla lui-même dans la Tour de Londres assassiner le pére (*a*). On laissa vivre Marguerite d'Anjou, parce qu'on espéroit que les François payeroient sa rançon. En effet lorsque quatre ans après Edouard paisible chez lui vint à Calais pour faire la guerre à la France, & que Louis XI. le renvoya en Angleterre à force d'argent par un Traité honteux, Louis dans cet accord racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'étoit beaucoup pour des Anglois appauvris par les guerres de France, & par leurs troubles domestiques. Marguerite d'Anjou, après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils, mourut en 1482. la Reine, l'épouse, & la mére la plus malheureuse de l'Europe, & sans le meurtre de l'oncle de son mari, la plus vénérable.

(*a*) 1471.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Suite des troubles d'Angleterre sous Edouard IV. sous le Tiran Richard III. & jusqu'à la fin du régne de Henri VII.

EDouard IV. régna tranquile. Le triomphe de la rose blanche étoit complet, & sa domination étoit cimentée du sang de presque tous les Princes de la rose rouge. Il n'y a personne qui en considérant la conduite d'Edouard IV. ne se figure un barbare uniquement occupé de ses vengeances. C'étoit cependant un homme livré au plaisir, plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'Etat. Il n'avoit pas besoin d'être Roi pour plaire. La nature l'avoit fait le plus bel homme de son tems, & le plus amoureux; & par un contraste étonnant elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. Il fit faire le procès à son frére Clarence sur les sujets les plus légers, & ne lui fit d'autre grace que de lui laisser le choix de sa mort (*a*). Clarence demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin: choix bizarre dont on ne voit pas la raison.

Le secret de plaire à sa nation, étoit de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de Louis XI. comment cet

(*a*) 1477.

cet Edouard paſſa la mer en 1445, & par quelle politique mêlée de honte Louis XI. acheta la retraite de ce Roi, moins puiſſant que lui & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi, c'eſt lui donner dequoi faire la guerre. Edouard propoſa donc à ſon Parlement en 1483. une nouvelle invaſion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus univerſelle. Mais lorſqu'il ſe préparoit à cette grande entrepriſe (*a*), il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Comme il étoit d'une conſtitution très-robuſte, on ſoupçonna ſon frére Richard Duc de Glocefter d'avoir avancé ſes jours par le poiſon. Ce n'étoit pas juger témérairement du Duc de Glocefter. Ce Prince étoit un monſtre né pour commettre de ſang froid tous les crimes.

Edouard IV. laiſſa deux enfans mâles, dont l'aîne âgé de treize ans porta le nom d'Edouard V. Glocefter forma le deſſein d'arracher les deux enfans à la Reine leur mére, & de les faire mourir pour régner. Il n'y eut ni diſſimulation, ni artifice, ni ſermens qu'il ne prodiguât pour s'aſſurer de leurs perſonnes. Dès qu'il en fut le maître, il les fit garder dans la Tour. C'étoit, diſoit-il, pour leur ſureté. Mais quand il fallut en venir à ce double aſſaſſinat, il trouva un obſtacle. Le Lord Haſtings, homme d'un caractére farouche mais attaché au jeune Roi, fut ſondé par les émiſſaires de

(*a*) 1483.

de Glocester, & laissa entrevoir qu'il ne prêteroit jamais son ministére à ce crime. Glocester voyant un tel secret en des mains si dangereuses, n'hésita pas un moment sur ce qu'il devoit faire. Le Conseil d'Etat étoit assemblé dans la Tour. Hastings y assistoit. Glocester entre avec des satellites: *Je t'arrête, pour tes crimes*, dit-il au Lord Hastings. *Qui? moi Milord?* répondit l'accusé. *Oui, toi traître*, dit le Duc de Glocester; & dans l'instant il lui fit trancher la tête en présence du Conseil (*a*).

Délivré ainsi de celui qui savoit son secret, & méprisant les formes des loix avec lesquelles on coloroit en Angleterre tous les attentats, il rassemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans l'Hôtel de ville, qu'ils veulent avoir Richard de Glocester pour Monarque. Un Maire de Londres va le lendemain suivi de cette populace lui offrir la couronne. Il l'accepte, il se fait couronner sans assembler de Parlement, sans prétexter la moindre raison. Il fit seulement courir le bruit que le Roi Edouard IV. son frére étoit né d'adultére, & ne fit point de scrupule de deshonorer sa mére. En effet il étoit difficile que le même pére eût fait naître Edouard IV. & Glocester. Le premier avoit été d'une beauté singuliére. Le second étoit contrefait dans toutes les parties du corps; & son aspect étoit aussi hideux que son ame étoit méchante.

Ce

(*a*) 1483.

Ce fut uniquement ſur la honte de ſa mére qu'il fonda ſon droit. Il ſe diſoit ſeul légitime, & ſes neveux fils d'un bâtard. A peine fut-il couronné qu'un nommé Tirrel (*a*) étrangla dans la Tour le jeune Roi & ſon frére. La nation le ſut, & ne fit que murmurer en ſecret, tant les hommes changent avec les tems. Gloceſter ſous le nom de Richard III. jouit deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y étoit.

Dans cette courte jouiſſance du trône il aſſembla un Parlement, dans lequel il oſa faire examiner ſon droit. Il y a des tems où les hommes ſont lâches à proportion que leurs maîtres ſont cruels. Ce Parlement déclara que la mére de Richard III. avoit été adultére. Que ni le feu Roi Edouard IV. ni ſes autres fréres n'étoient légitimes: que le ſeul qui le fût étoit Richard, & qu'ainſi la couronne lui appartenoit à l'excluſion des deux jeunes Princes étranglés dans la Tour, mais ſur la mort deſquels on ne s'expliquoit pas. Les Parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de ſi infames. Il faut des ſiécles entiers de vertu pour réparer une telle lâcheté.

Enfin au bout de deux ans & demi il parut un vengeur. Il reſtoit après tous les Princes maſſacrés un ſeul rejetton de la roſe rouge caché dans la Bretagne. On l'appelloit

(*a*) 1483

pelloit Henri Comte de Richemont. Il ne descendoit point de Henri VI. Il rapportoit comme lui son origne à Jean de Gand Duc de Lancastre, fils du grand Edouard III. mais par les femmes, & même par un mariage très-équivoque de ce Jean de Gand. Son droit au trône étoit plus que douteux. Mais l'horreur des crimes de Richard III. le fortifioit. Il étoit encore fort jeune quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de Princes de la Maison de Lancastre, de punir Richard III. & de conquérir l'Angleterre. Sa premiére tentative fut malheureuse, & après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un azile. Richard négocia secrétement avec le Ministre de François II. Duc de Bretagne, pére d'Anne de Bretagne qui épousa Charles VIII. & Louis XII. Ce Duc n'étoit pas capable d'une action lâche, mais son Ministre Laudois l'étoit. Il promit de livrer le Comte de Richemont au tiran. Le jeune Prince s'enfuit de Bretagne déguisé sur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les satellites qui le cherchoient.

Il étoit de l'intérêt de Charles VIII. alors Roi de France, de protéger Richemont. Le petit-fils de Charles VII. qui pouvoit nuire aux Anglois, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais Charles VIII. ne donna que deux mille hommes. C'en étoit assez, supposé que le parti de Richemont eût été considérable. Il le devint bientôt; & Richard

chard même, quand il ſut que ſon rival ne débarquoit qu'avec cette eſcorte, jugea que Richemont trouveroit bientôt une armée. Tout le païs de Galles dont ce jeune Prince étoit originaire, s'arma en ſa faveur. Richard III. & Richemont combattirent à Boſworth près de Liechfields. Richard avoit la couronne en tête, croyant avertir par-là ſes ſoldats qu'ils combattoient pour leur Roi contre un rebelle. Mais le Lord Stanley, un de ſes Généraux qui voyoit depuis longtems avec horreur cette couronne uſurpée par tant d'aſſaſſinats, trahit ſon indigne maître, & paſſa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard avoit de la valeur, c'étoit ſa ſeule vertu (*a*). Quand il vit la bataille déſeſpérée, il ſe jetta en fureur au milieu de ſes ennemis, & y reçut une mort plus glorieuſe qu'il ne méritoit. Son corps nud & ſanglant trouvé dans la foule des morts, fut porté dans la ville de Leyceſter ſur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y reſta deux jours expoſé à la vue du peuple, qui ſe rappellant tous ſes crimes, n'eut pour lui aucune pitié. Stanley, qui lui avoit arraché la couronne de la tête lorſqu'il avoit été tué, la porta à Henri de Richemont.

Les victorieux chantérent le TE DEUM ſur le champ de bataille, & après cette priére tous les ſoldats inſpirés d'un même mouvement s'écriérent, *Vive notre Roi Henri.*

(*a*). 1485.

ri. Cette journée mit fin aux désolations dont la Rose rouge & la Rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le trône toujours ensanglanté & renversé fut enfin ferme & tranquile. Les malheurs qui avoient persécuté la famille d'Edouard III. cessérent. Henri VII. en épousant une fille d'Edouard IV. réunit les droits des Lancastre & des Yorck en sa personne. Ayant su vaincre, il sut gouverner. Son régne, qui fut de vingt-quatre ans & presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les Parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea, firent de sages loix: la justice distributive rentra dans tous ses droits: le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard III. ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. L'Angleterre en avoit besoin. On voit qu'elle étoit pauvre par la difficulté extrême que Henri VII. eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling, qui ne revenoit pas à cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Son goût & la nécessité le rendirent avare. Il eût été sage s'il n'eût été qu'économe. Mais une lésine honteuse & des rapines fiscales ternirent sa gloire. Il tenoit un régistre secret de tout ce que lui valoient les confiscations. Jamais les grands Rois n'ont descendu à ces bassesses. Ses coffres se trouvérent remplis à sa mort de deux millions de livres sterling: somme immense, qui eût été plus utile en circu-

lant

lant dans le public, qu'en reſtant enſévelie dans le tréſor du Prince. Mais dans un païs où les peuples étoient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs Rois, il étoit néceſſaire que le Roi eût un tréſor.

Son régne fut plutôt inquiété que troublé par deux avantures étonnantes. Un garçon boulanger lui diſputa la couronne. Il ſe dit neveu d'Edouard IV. Inſtruit à jouer ce rôle par un Prêtre, il fut couronné Roi à Dublin en Irlande (*a*), & oſa donner bataille au Roi près de Nottingham. Henri qui le prit priſonnier, crut humilier aſſez les factieux en mettant ce Roi dans ſa cuiſine, où il ſervit longtems.

Les entrepriſes hardies quoique malheureuſes font ſouvent des imitateurs. On eſt excité par un exemple brillant, & on eſpére de meilleurs ſuccès. Témoins trois faux Démétrius qu'on a vus de ſuite en Moſcovie, & témoins tant d'autres impoſteurs. Le garçon boulanger fut ſuivi par le fils d'un Juif courtier d'Anvers, qui joua un plus grand perſonnage.

Ce jeune Juif, qu'on appelloit Perkins, ſe dit fils du Roi Edouard IV. Le Roi de France attentif à nourrir toutes les ſemences de diviſion en Angleterre, le reçut à ſa Cour, le reconnut, l'encouragea, mais bientôt ménageant Henri VII. il abandonna cet impoſteur à ſa deſtinée.

La vieille Douairiére de Bourgogne, ſœur

(*a*) 1487.

ſœur d'Edouard IV. (*a*) & veuve de Charles le téméraire, laquelle faiſoit jouer ce reſſort, reconnut le jeune Juif pour ſon neveu. Il jouit plus longtems de ſa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majeſtueuſe, ſa politeſſe, ſa valeur, ſembloient le rendre digne du rang qu'il uſurpoit. Il épouſa une Princeſſe de la Maiſon d'Yorck, dont il fut encore aimé même quand ſon impoſture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers. Il arma même l'Ecoſſe (*b*), & eut des reſſources dans ſes défaites. Mais enfin abandonné & livré au Roi, condamné ſeulement à la priſon, & ayant voulu s'évader, il paya ſa hardieſſe de ſa tête. Ce fut alors que l'eſprit de faction fut anéanti, & que les Anglois, n'étant plus redoutables à leur Monarque, commencérent à le devenir à leurs voiſins, ſurtout lorſque Henri VIII. en montant au trône, fut par l'économie extrême de ſon pére poſſeſſeur d'un ample tréſor, & par la ſageſſe de ce Gouvernement maître d'un peuple belliqueux, & pourtant ſoumis autant que les Anglois peuvent l'être.

(*a*) 1493. (*b*) 1498.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

Idée générale du XVI. Siécle.

LE commencement du seiziéme siécle que nous avons déjà entamé, nous présente à la fois les plus grands spectacles que le Monde ait jamais fournis. Si on jette la vûe sur ceux qui régnoient pour lors en Europe, leur gloire ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été cause, rendent leurs noms immortels. C'est à Constantinople un Sélim, qui met sous la domination Ottomane la Syrie & l'Egypte, dont les Mahométans Mammélucs avoient été en possession depuis le treiziéme siécle. C'est après lui son fils, le grand Soliman, qui le premier des Empereurs Turcs marche jusqu'à Vienne, & se fait couronner Roi de Perse dans Bagdad prise par ses armes, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie.

On voit en même tems vers le Nord Gustave Vasa brisant dans la Suéde le joug étranger, élu Roi du païs dont il est le libérateur.

En Moscovie Jean Basilowitz soustrait sa patrie aux Tartares, dont elle étoit tributaire: Prince à-la-vérité barbare, & chef d'une nation plus barbare encore; mais le ven-

vengeur de ſon païs mérite d'être compté parmi les grands Princes.

En Eſpagne, en Allemagne, en Italie on voit Charlequint maître de tous ces Etats ſous des titres différens, ſoutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action & en négociation, heureux longtems en politique & en guerre, le ſeul Empereur puiſſant depuis Charlemagne, & le premier Roi de toute l'Eſpagne depuis la conquête des Maures; oppoſant des barriéres à l'Empire Ottoman, faiſant des Rois, & ſe dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il eſt chargé, pour aller mourir en Solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire & de politique François I. Roi de France, moins puiſſant, moins heureux, mais plus brave & plus aimable, partage entre Charlequint & lui les vœux & l'eſtime des nations. Vaincu & plein de gloire il rend ſon Royaume floriſſant malgré ſes malheurs; il transplante en France les Beaux-Arts, qui étoient en Italie au plus haut point de perfection.

Le Roi d'Angleterre Henri VIII. trop cruel, trop capricieux pour être mis au rang des Héros, a pourtant ſa place entre ces Rois, & par la révolution qu'il fit dans les eſprits de ſes peuples, & par la balance que l'Angleterre apprit ſous lui à tenir entre les Souverains. Il prit pour deviſe un Guerrier tendant ſon arc, avec ces mots, *qui je défends, eſt maître;* devi-

se que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du Pape Léon X. est célébre par son esprit, par ses mœurs aimables, par les grands hommes dans les Arts qui éternisent son siécle, & par le grand changement qui sous lui divisa l'Eglise.

Au commencement du même siécle la Religion, & le prétexte d'épurer la Loi reçue, ces deux grands instrumens de l'ambition, font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne, & chez les Mahométans que chez les Chrétiens. Un nouveau Gouvernement, une race nouvelle de Rois s'établissent dans le vaste Empire de Maroc & de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi l'Asie, l'Afrique & l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les Religions. Car les Persans se séparent pour jamais des Turcs, & reconnoissant le même Dieu, & le même Prophéte, ils consomment le schisme d'Omar & d'Ali. Immédiatement après les Chrétiens se divisent aussi entre eux, & arrachent au Pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien Monde est ébranlé, le nouveau Monde est découvert & conquis pour Charlequint; le Commerce s'établit entre les Indes Orientales & l'Europe par les vaisseaux & les armes du Portugal.

D'un côté Cortez soumet le puissant Empire du Mexique, & les Pisaro font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en

n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville. De l'autre Albuquerque dans les Indes établit la domination & le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces, malgré les Rois des Indes, & malgré les efforts des Musulmans en possession de ce commerce.

La Nature produit alors des hommes extraordinaires presqu'en tous les genres, surtout en Italie.

Ce qui frappe encore dans ce siécle illustre, c'est que malgré les guerres que l'ambition excita, & malgré les querelles de Religion qui commençoient à troubler les Etats, ce même génie qui faisoit fleurir les Beaux-Arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, & qui delà portoit sa lumiére dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe Chrétienne. La galanterie de la Cour de François I. opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre Charlequint & lui une émulation de gloire, d'esprit de chevalerie, & courtoisie au milieu même de leurs plus furieuses dissentions; & cette émulation qui se communiqua à tous les courtisans, donna à ce siécle un air de grandeur & de politesse inconnu jusqu'alors.

L'opulence y contribua; & cette opulence devenue plus générale étoit en partie (par une étrange révolution) la suite de la perte funeste de Constantinople: car bientôt après, tout le commerce des

Ottomans fut fait par les Chrétiens, qui leur vendoient jusqu'aux épiceries des Indes, en les allant charger sur leurs vaisseaux dans Alexandrie, & les portant ensuite dans les Mers du Levant.

L'industrie fut partout excitée. Marseille le fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Païs-bas furent plus florissantes encore que sous la Maison de Bourgogne. Les Dames appellées à la Cour de François I. en firent le centre de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étoient plus dures à Londres, où régnoit un Roi capricieux & féroce: mais Londres commençoit déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg & de Nuremberg qui répandoient les richesses de l'Asie qu'elles tiroient de Venise, se ressentoient déjà de leur correspondance avec les Italiens. On voyoit dans Augsbourg de belles maisons, dont les murs étoient ornés de peintures *à fresque* à la maniére Vénitienne. En un mot l'Europe voyoit naître de beaux jours; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre Charle-quint & François I. excitérent; & les querelles de Religion qui déjà commençoient à naître, souillérent la fin de ce siécle. Elles la rendirent affreuse, & y portérent une espéce de barbarie que les Hérules & les Huns n'avoient jamais connue.

CHA-

CHAPITRE XXVIII.

ETAT DE L'EUROPE
DU TEMS DE CHARLEQUINT.

De la Moscovie ou Russie.

AVant de voir ce que fut l'Europe sous Charlequint, je dois me former un tableau des différens Gouvernemens qui la partageoient. J'ai déjà vu ce qu'étoient l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie, & de ses conquêtes en Syrie & en Afrique, qu'après avoir vu tout ce qui se passa d'admirable & de funeste chez les Chrétiens, lorsqu'ayant suivi les Portugais dans leurs voyages & dans leur commerce militaire en Asie, j'aurai vu en quel état étoit le Monde Oriental.

Je commence à-présent par les Royaumes Chrétiens du Septentrion. L'état de la Moscovie ou Russie prenoit quelque forme. Cet Empire si puissant, & qui le devient tous les jours davantage, n'étoit depuis longtems qu'un assemblage de demi Chrétiens sauvages, esclaves des Tartares de Cazan, descendans de Tamerlan. Le Duc de Russie

payoit tous les ans un tribut à ces Tartares en argent, en pelleteries & en bétail. Il conduisoit le tribut à pied devant l'Ambassadeur Tartare, se prosternoit à ses pieds, lui présentoit du lait à boire, & s'il en tomboit sur le col du cheval de l'Ambassadeur, le Prince étoit obligé de le lecher. Les Russes étoient d'un côté esclaves des Tartares, de l'autre pressés par les Lithuaniens, & vers l'Ucraine ils étoient encore exposés aux déprédations des Tartares de la Crimée, successeurs des Schytes de la Chersonnése Taurique, auxquels ils payoient un tribut. Enfin il se trouva un Chef nommé Jean Basilides, ou fils de Basile; homme de courage qui anima les Russes, s'affranchit de tant de servitude, & joignit à ses Etats Novogrod & la Ville de Moscou, qu'il conquit sur les Lithuaniens à la fin du XV. Siécle. Il étendit ses conquêtes dans la Finlande, qui a été souvent un sujet de rupture entre la Russie & la Suéde.

La Russie fut donc alors une grande Monarchie, mais non encore redoutable à l'Europe. On dit que Jean Basilides ramena de Moscou trois cens chariots chargés d'or, d'argent & de pierreries. Les fables sont l'histoire des tems grossiers.

Les Peuples de Moscou, non plus que les Tartares, n'avoient alors d'argent que celui qu'ils avoient pillé; mais volés eux-mêmes dès longtems par ces Tartares, quelles richesses pouvoient-ils avoir? Ils ne connoissoient guéres que le nécessaire. Le Païs de

Mos-

Moſcou produit de bon bled qu'on ſéme en Mai, & qu'on recueille en Septembre. La terre porte quelques fruits, le miel y eſt commun ainſi qu'en Pologne : le gros & le menu bétail y a toujours été en abondance ; mais la laine n'étant point propre aux manufactures, & les peuples groſſiers n'ayant aucune induſtrie, les peaux étoient leurs ſeuls vêtemens. Il n'y avoit pas à Moſcou une ſeule maiſon de pierre. Leurs huttes de bois étoient faites de troncs d'arbres enduits de mouſſe. Quant à leurs mœurs ils vivoient en brutes, ayant une idée confuſe de l'Egliſe Grecque, de laquelle ils croyoient être. Leurs Paſteurs les enterroient avec un billet pour St. Pierre & pour St. Nicolas, qu'on mettoit dans la main du mort. C'étoit-là leur plus grand acte de Religion : mais au-delà de Moſcou vers le nord-eſt, preſque tous les villages étoient idolâtres.

Les Czars depuis Jean Baſilides eurent des richeſſes, ſurtout lorſqu'en 1551 un autre Jean *Baſilowitz* eut pris Cazan ſur les Tartares: mais les Ruſſes furent toujours pauvres; car ces Souverains abſolus faiſant preſque tout le commerce de leur Empire, & rançonnant ceux qui avoient gagné de quoi vivre, eurent bientôt des tréſors, & ils étalérent même une magnificence Aſiatique dans les jours de ſolemnité.

Au reſte ils prenoient peu de part aux affaires de l'Europe, excepté dans quelques guerres contre la Suéde au ſujet de

la Finlande. Nul Mufcovite ne fortoit de fon païs, ils ne trafiquoient fur aucune mer. Le port même d'Archangel étoit alors auffi inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut découvert que dans l'année 1553 par les Anglois, lorfqu'ils cherchérent de nouvelles terres vers le Nord, à l'exemple des Portugais & des Efpagnols qui avoient fait tant de nouveaux établiffemens au Midi, à l'Orient, & à l'Occident. Il falloit paffer le Cap-nord à l'extrémité de la Laponie. On fut par expérience qu'il y a des Païs où pendant près de cinq mois le Soleil n'éclaire pas l'horifon. L'équipage entier de deux vaiffeaux périt de froid & de maladie dans ces terres. Un troifiéme fous la conduite de Chancelor aborda le port d'Archangel fur la Duina, dont les bords n'étoient habités que par des Sauvages. Chancelor alla par la Duina jufques vers Mofcou. Les Anglois depuis ce tems furent prefque les feuls maîtres du commerce de la Mofcovie, dont les pelleteries précieufes contribuérent à les enrichir. Ce fut encore une branche de commerce enlevée aux Vénitiens. Quiconque lit l'Hiftoire avec fruit, voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le Commerce que dans les Etats.

DE

DE LA POLOGNE.

LA Pologne ayant longtems conſervé les mœurs des Sarmates, commençoit à être conſidérée de l'Allemagne, depuis que la race des Jagellons étoit ſur le trône. Ce n'étoit plus le tems où ce païs recevoit un Roi de la main des Empereurs & leur payoit tribut.

Le premier des Jagellons avoit été élu Roi de cette République en 1382. Il étoit Duc de Lithuanie. Son païs & lui étoient idolâtres auſſi bien que plus d'un Palatinat. Il promit de ſe faire Chrétien, & d'incorporer la Lithuanie à la Pologne. Il fut Roi à ces conditions.

Ce Jagellon qui prit le nom de Ladiſlas, fut pére de ce malheureux Ladiſlas Roi de Hongrie & de Pologne, né pour être un des plus puiſſans Rois du Monde, mais qui fut défait & tué en 1445, à cette bataille de Varnes que le Cardinal Julien lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée, ainſi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent longtems les Turcs & les Religieux Chevaliers Teutoniques. Ceux-ci qui s'étoient formés dans les croiſades, n'ayant pu réuſſir contre les Muſulmans, s'étoient jettés ſur les Idolâtres & ſur les Chrétiens

de la Prusse, province que les Polonois possédoient.

Sous Casimir au quinziéme siécle, les Chevaliers Religieux Teutoniques firent longtems la guerre à la Pologne: & enfin partagérent la Prusse avec elle, à condition que le Grand-Maître seroit vassal du Royaume, & en même tems Palatin ayant séance aux Diétes.

Il n'y avoit alors que ces Palatins qui eussent voix dans les Etats du Royaume; mais Casimir y appella les Députés de la Noblesse vers l'an 1460, & ils ont toujours conservé ce droit.

Les Nobles en eurent alors un autre, commun avec les Palatins. Ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime, avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce droit étoit celui de l'impunité. Ils avoient encore droit de vie & de mort sur leurs païsans: ils pouvoient tuer impunément un de ces serfs, pourvu qu'ils missent environ dix écus sur la fosse; & quand un Noble Polonois avoit tué un païsan appartenant à un autre Noble, la loi d'honneur l'obligeoit d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine, c'est qu'un tel privilége subsiste encore.

Sigismond de la race des Jagellons, qui mourut en 1548, étoit contemporain de Charlequint, & passoit pour un grand Prince. Les Polonois eurent de son tems beaucoup de guerres contre les Moscovites, & encore contre ces Chevaliers Teutoniques

dont

dont Albert de Brandebourg étoit Grand-Maître. Mais la guerre étoit tout ce que connoissoient les Polonois, sans en connoître l'art, qui se perfectionnoit dans l'Europe méridionale. Ils combattoient sans ordre, n'avoient point de place fortifiée; leurs cavalerie faisoit comme aujourd'hui toute leur force.

Ils négligeoient le commerce. On n'avoit découvert qu'au treiziéme siécle les salines de Cracovie qui font une des richesses du païs. Le négoce du bled & du sel étoit abandonné aux Juifs & aux Etrangers, qui s'enrichissoient de l'orgueilleuse oisiveté des Nobles & de l'esclavage du Peuple. Il y avoit déjà en Pologne près de trois cens Synagogues.

D'un côté cette administration étoit une image de l'ancien gouvernement des Francs, des Moscovites & des Huns. De l'autre il ressembloit à celui des anciens Romains, en ce que chaque Noble a le droit des Tribuns du peuple, de pouvoir s'opposer aux loix du Sénat par un seul mot *veto*. Ce pouvoir étendu à tous les Gentilshommes, & porté jusqu'au droit d'annuler par une seule voix toutes les voix de la République, est devenu la prérogative de l'Anarchie. Le Tribun étoit le Magistrat du Peuple Romain; & le Gentilhomme n'est qu'un membre, un sujet de l'Etat. Le droit de ce membre est de troubler tout le corps. Mais ce droit est si cher à l'amour-propre, qu'un sûr moyen d'être mis en piéces se-

roit de propoſer dans une Diéte l'abolition de cette coutume.

Les Palatins qui ôtoient la liberté au peuple, n'étoient occupés qu'à défendre la leur contre leur Roi. Quoique le ſang des Jagellons eût régné longtems, les Princes ne furent jamais ni abſolus, ni Rois par droit de naiſſance. Ils furent toujours élus comme les Chefs de l'Etat, & non comme les Maîtres. Le ſerment prêté par les Rois à leur couronnement portoit en termes exprès, qu'ils prioient la Nation de les détrôner s'ils n'obſervoient pas les loix qu'ils avoient jurées. Ce n'étoit pas une choſe aiſée de conſerver toujours le droit d'élection en laiſſant toujours la même famille ſur le trône.

Mais les Rois n'ayant ni fortereſſe ni la diſpoſition du tréſor public, ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'Etat n'accordoit au Roi qu'environ douze cens mille de nos livres annuelles pour ſoutenir ſa dignité. Le Roi de Suéde aujourd'hui n'en a pas tant. L'Empereur n'a rien. Il eſt à ſes frais *le Chef de l'Univers Chrétien, caput orbis chriſtiani*; tandis que l'Ile de la Grande-Bretagne donne à ſon Roi environ vingt-deux millions pour ſa liſte civile.

DE

DE LA SUEDE ET DU DANNEMARC.

LEs Royaumes de Suéde, de Dannemarc & de Norvége étoient électifs comme la Pologne. Les Païsans & les Artisans étoient esclaves en Dannemarc & en Norvége : mais en Suéde ils avoient séance aux Diétes de l'Etat, & donnoient leur voix pour régler les impôts. Jamais peuples voisins n'eurent une antipathie plus violente que les Suédois & les Danois. Cependant ces nations rivales n'avoient composé qu'un seul Etat par la fameuse union de Calmar à la fin du quatorziéme siécle.

Un Roi de Suéde, nommé Albert, ayant voulu prendre pour lui le tiers des métairies du Royaume, ses sujets se soulevérent. Marguerite de Valdemar Reine de Dannemarc, qu'on appelloit la *Sémiramis du Nord*, profita de ces troubles, & se fit reconnoître en 1395 Reine de Suéde, de Dannemarc & de Norvége. Elle unit deux ans après ces trois Royaumes, qui devoient être à perpétuïté gouvernés par un même Souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples Pirates Danois avoient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe, & conquis l'Angleterre & la Normandie, & qu'on voit ensuite la Suéde,

la Norvége & le Dannemarc réunis, n'être pas une Puissance formidable à leurs voisins, on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les seules villes anséatiques, Hambourg, Lubec, Danzig, Rostoc, Luneboug, Vismar, pouvoient résister à ces trois Royaumes, parce qu'elles étoient plus riches. La seule ville de Lubec fit même la guerre aux successeurs de Marguerite de Valdemar. Cette union de trois Royaumes qui semble si belle au premier coup d'œil, fut la source de leurs malheurs.

Il y avoit en Suéde un Primat Archevêque d'Upsal, & six Evêques qui avoient à peu près cette autorité que la plupart des Ecclésiastiques avoient acquise en Allemagne & ailleurs. L'Archevêque d'Upsal surtout étoit, ainsi que le Primat de Pologne, la seconde personne du Royaume. Quiconque est la seconde veut toujours être la premiére.

Il arriva qu'en 1452 les Etats de Suéde lassés du joug Danois, élurent pour leur Roi d'un commun consentement le Grand-Maréchal Charles Canutson.

Non moins lassés du joug des Evêques, ils ordonnérent qu'on feroit une recherche des biens que l'Eglise avoit envahis à la faveur des troubles. L'Archevêque d'Upsal nommé Jean de Salstad, assisté des six Evêques de Suéde & du Clergé, excommunia le Roi & le Sénat dans une messe solemnelle, déposa ses ornemens sur l'autel, & prenant une cuirasse & une épée, sortit

sortit de l'Eglise en commençant la guerre civile. Les Evêques la continuérent pendant sept ans. Ce ne fut depuis qu'une anarchie sanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui vouloient avoir un Roi indépendant, & les Danois qui étoient presque toujours les maîtres. Le Clergé tantôt armé pour la patrie, tantôt contre elle, excommunioit, se battoit & pilloit.

Enfin les Danois l'ayant emporté sous leur Roi Jean fils de Christiern I. les Suédois s'étant soumis, & s'étant depuis soulevés, ce Roi Jean fit rendre par son Sénat en Dannemarc un arrêt contre le Sénat de Suéde, par lequel tous les Sénateurs Suédois étoient condamnés à perdre leur noblesse & leurs biens. Ce qui est fort singulier, c'est qu'il fit confirmer cet arrêt par l'Empereur Maximilien, & que cet Empereur écrivit aux Etats de Suéde *qu'ils eussent à obéir* (a), *qu'autrement il procéderoit contre eux selon les loix de l'Empire.* Je ne sais comment l'Abbé de Vertot a oublié dans ses *Révolutions de Suéde* un fait aussi important, soigneusement recueilli par Puffendorff.

Ce fait prouve que les Empereurs Allemands, ainsi que les Papes, ont toujours prétendu une jurisdiction universelle. Il prouve encore que le Roi Danois vouloit flater Maximilien, dont en effet il obtint la fille pour son fils Christiern II. Voilà comme les droits s'établissent. La Chancelle-

(a) 1505.

cellerie de Maximilien écrivoit aux Suédois comme celle de Charlemagne eût écrit aux peuples de Bénévent ou de la Guyenne. Mais il falloit avoir les armées & la puissance de Charlemagne.

Ce Christiern II. après la mort de son pére, prit des mesures différentes. Au-lieu de demander un arrêt à la Chambre Impériale, il obtint de François I. Roi de France, quatre mille hommes. Jamais les François jusqu'alors n'étoient entrés dans les querelles du Nord. Il est vraisemblable que François I. qui aspiroit à l'empire, vouloit se faire un appui du Dannemarc. Les troupes Françoises combattirent en Suéde sous Christiern, mais elles en furent bien mal récompensées, congédiées sans paye ; poursuivies dans leur retour par les païsans, il n'en revint pas trois cens hommes en France, suite ordinaire de toute expédition qui se fait trop loin de sa patrie.

Nous verrons dans l'article du Luthéranisme quel tiran étoit Christiern. Un de ses crimes fut la source de son châtiment, qui lui fit perdre trois Royaumes. Il venoit de faire un accord avec un Administrateur créé par les Etats de Suéde, nommé Sténon Sture. Christiern sembloit moins craindre cet Administrateur, que le jeune Gustave Vasa, neveu du Roi Canutson, Prince d'un courage entreprenant, le héros & l'idole de la Suéde. Il feignit de vouloir conférer avec l'Administrateur dans Stokholm, & demanda qu'on lui amenât

ſur ſa flotte à la rade de la ville le jeune Guſtave & ſix autres ôtages.

A peine furent-ils ſur ſon vaiſſeau qu'il les fit mettre aux fers, & fit voile en Dannemarc avec ſa proye. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte (*a*). Rome ſe mêloit de cette guerre. Voici comme elle y entra, & comme elle fut trompée.

Troll, Archevêque d'Upſal dont je rapporterai les cruautés en parlant du Luthéraniſme, élu par le Clergé, confirmé par Léon X. & lié d'intérêt avec Chriſtiern, avoit été dépoſé par les Etats de Suéde en 1517, & condamné à faire pénitence dans un Monaſtére. Les Etats furent excommuniés par le Pape ſelon le ſtile ordinaire. Cette excommunication qui n'étoit rien par elle-même, étoit beaucoup par les armes de Chriſtiern.

Il y avoit alors en Dannemarc un Légat du Pape nommé Arcemboldi, qui avoit vendu les indulgences dans les trois Royaumes. Telle avoit été ſon adreſſe & telle l'imbécillité des peuples, qu'il avoit tiré près de deux millions de florins de ces païs les plus pauvres de l'Europe. Il alloit les faire paſſer à Rome. Chriſtiern les prit, pour faire, diſoit-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuſe. Il fut reconnu Roi, & l'Archevêque Troll fut rétabli. C'eſt après ce rétabliſſement que le Roi & ſon Primat donnérent (*b*) dans Stokholm cette fête funeſte, dans laquelle ils firent

(*a*) 1518. (*b*) 1520.

firent égorger le Sénat entier & tant de citoyens. Cependant Guſtave s'étoit échappé de ſa priſon, & avoit repaſſé en Suéde. Il fut obligé de ſe cacher quelque tems dans les montagnes de la Dalécarlie, déguiſé en païſan. Il travailla même aux mines, ſoit pour ſubſiſter, ſoit pour ſe mieux déguiſer. Mais enfin il ſe fit connoître à ces hommes ſauvages, qui déteſtoient d'autant plus la tirannie, que toute politique étoit inconnue à leur ſimplicité ruſtique. Ils le ſuivirent, & Guſtave Vaſa ſe vit bientôt à la tête d'une armée. L'uſage des armes à feu n'étoit point encore connu de ces hommes groſſiers, & peu familier au reſte des Suédois. C'eſt ce qui avoit donné toujours aux Danois la ſupériorité. Mais Guſtave ayant fait acheter ſur ſon crédit des mouſquets à Lubek, combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas ſeulement des armes, elle envoya des troupes, ſans quoi Guſtave eût eu bien de la peine à réuſſir. C'étoit une ſimple ville de marchands, de qui dépendoit la deſtinée de la Suéde. Chriſtiern étoit alors en Dannemarc. L'Archevêque d'Upſal ſoutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin, ce qui n'eſt pas ordinaire, le parti le plus juſte l'emporta. Guſtave après des avantures malheureuſes battit les Lieutenans du Tiran, & fut maître d'une partie du païs.

(*a*) Chriſtiern furieux, qui dès longtems avoit

(*a*) 1521.

avoit en ſon pouvoir à Copenhague la mére & la ſœur de Guſtave, fit une action, qui même après ce qu'on a vu de lui, paroît d'une atrocité preſqu'incroyable. Il fit jetter ces deux Princeſſes dans la mer, enfermées dans un ſac l'une & l'autre.

Ce Tiran ſavoit ainſi ſe venger, mais il ne ſavoit pas combattre. Il aſſaſſinoit des femmes, & il n'oſoit aller en Suéde faire tête à Guſtave. Non moins cruel envers ces Danois qu'envers ſes ennemis, il fut bientôt auſſi exécrable au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois en poſſeſſion alors d'élire leurs Rois, avoient le droit de punir un Tiran. Les premiers qui renoncérent à ſa domination furent ceux de Jutland, c'eſt-à-dire du Duché de Schleswich. Son oncle Frédéric, Duc de Holſtein, profita du juſte ſoulévement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui compoſoit autrefois la Cherſonnéſe Cimbrique, firent ſignifier au Tiran l'acte de ſa dépoſition autentique par le premier Magiſtrat de Jutland.

Ce Chef de Juſtice intrépide, oſa porter à Chriſtiern ſa ſentence dans Copenhague même. Le Tiran voyant tout le reſte de l'Etat ébranlé, haï de ſes propres Officiers, n'oſant ſe fier à perſonne, reçut dans ſon palais comme un criminel, ſon arrêt qu'un ſeul homme deſarmé lui ſignifioit. Il faut conſerver à la poſtérité le nom de ce Magiſtrat. Il s'appelloit *Mons*. *Mon nom*, diſoit-il, *devroit être écrit*

ſur

ſur la porte de tous les méchans Princes. Le Dannemarc obéit à l'arrêt. Il n'y a point d'exemple d'une révolution ſi juſte, ſi ſubite & ſi tranquile. Le Roi ſe dégrada lui-même en fuyant (*a*), & ſe retira en Flandres dans les Etats de Charlequint ſon beau-frére, dont il implora longtems le ſecours.

Son oncle Frédéric fut élu dans Copenhague Roi de Dannemarc, de Norvége & de Suéde; mais il n'eut de la couronne de Suéde que le titre. Guſtave Vaſa ayant pris dans le même tems Stockholm, fut élu Roi par les Suédois, & ſut défendre le Royaume qu'il avoit délivré. Chriſtiern avec ſon Archevêque Troll errant comme lui, fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ſes Etats. Il avoit la reſſource que donnent toujours les mécontens d'un nouveau régne. Il y en eut en Dannemarc, il y en eut en Suéde. Il paſſa avec eux en Norvége. Le Roi Guſtave avoit changé la Religion des Suédois. Le Roi Frédéric permettoit que les Danois en changeaſſent. Chriſtiern ſe déclaroit bon Catholique; mais n'en étant ni meilleur Prince, ni meilleur Général, ni plus aimé, il ne fit qu'un effort inutile.

Abandonné bientôt de tout le monde, il ſe laiſſa mener en Dannemarc en 1532, & finit ſes jours en priſon. L'Archevêque Troll d'une ambition inquiéte, ayant armé la ville de Lubec contre le Dannemarc, mou-

(*a*) 1523.

mourut de ses blessures plus glorieusement que Christiern, dignes l'un & l'autre d'une fin plus tragique.

Gustave libérateur de son païs jouit assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier connoître aux nations étrangéres de quel poids la Suéde pouvoit être dans les affaires de l'Europe, dans un tems où la politique Européane prenoit une nouvelle face, & où l'on commençoit à vouloir établir la balance du pouvoir.

François I. fit une alliance avec lui, & même tout Luthérien qu'étoit Gustave, il lui envoya le collier de son Ordre malgré les statuts. Gustave le reste de sa vie se fit une étude de régler l'Etat. Il falut user de sa prudence pour que la Religion qu'il avoit détruite, ne troublât pas son Gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avoient aidé les premiers à monter sur le trône, furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachoit aux anciens usages de leur Eglise; ils n'étoient Catholiques que comme ils étoient barbares, par la naissance & par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils lui présentérent; ils demandérent que le Roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, & qu'on fît bruler tous les citoyens qui feroient gras le vendredi. C'étoit presque la seule chose à quoi ils distinguoient les Catholiques d'avec les Luthériens.

Le Roi étouffa tous ces mouvemens; établit

tablit avec adresse sa Religion en conservant des Evêques, & en retranchant leurs revenus & leur pouvoir. Les anciennes loix de l'Etat furent respectées; il fit déclarer son fils Frédéric son successeur par les Etats en 1544, & même il obtint que la couronne resteroit dans sa Maison, à condition que si sa race s'éteignoit, les Etats rentreroient dans le droit d'élection; que s'il ne restoit qu'une Princesse, elle auroit une dot sans prétendre à la couronne.

Voilà dans quelle situation étoient les affaires du Nord du tems de Charlequint. Les mœurs de tous ces peuples étoient simples, mais dures; on n'en étoit que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de Comte, de Marquis, de Baron, de Chevalier, & la plupart des Symbolcs de la vanité n'avoient point pénétré chez les Suédois, & peu chez les Danois; mais aussi les inventions utiles y étoient ignorées. Ils n'avoient ni commerce réglé, ni manufactures. Ce fut Gustave Vasa, qui en tirant les Suédois de l'obscurité, anima aussi les Danois par son exemple.

DE

DE LA HONGRIE.

LA Hongrie se gouvernoit entiérement comme la Pologne : elle élisoit ses Rois dans ses Diétes. Le Palatin de Hongrie avoit la même autorité que le Primat Polonois ; & de plus il étoit juge entre le Roi & la Nation. Telle avoit été autrefois la puissance ou le droit du Palatin de l'Empire, du Maire du Palais de France, du Justicier d'Arragon. On voit que dans toutes les Monarchies l'autorité des Rois commença toujours par être balancée.

Les Nobles avoient les mêmes priviléges qu'en Pologne, je veux dire d'être impunis, & de disposer de leurs serfs : la populace étoit esclave. La force de l'Etat étoit dans la Cavalerie, composée de Nobles & de leurs suivans : l'Infanterie étoit un ramas de païsans sans ordre, qui combattoient dans le tems qui suit les semailles jusqu'à celui de la moisson.

On se souvient que vers l'an 1000 la Hongrie reçut le Christianisme. Le Chef des Hongrois Etienne, qui vouloit être Roi, se servit de la force & de la Religion. Le Pape Silvestre II. lui donna le titre de Roi, & même de Roi Apostolique. Des Auteurs prétendent que ce fut Jean XVIII. ou XIX. qui conféra ces deux honneurs à Etienne en 1003 ou 1004. De telles discussions ne sont pas le but de

mes

mes recherches. Il me suffit de considérer que c'est pour avoir donné ce titre dans une Bulle, que les Papes prétendoient exiger des tributs de la Hongrie; & c'est en vertu de ce mot *Apostolique* que les Rois de Hongrie prétendoient donner tous les Bénéfices du Royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les Rois & les Nations entiéres se gouvernent. Le Chef d'une nation guerriére n'avoit osé prendre le titre de Roi sans la permission du Pape. Ce Royaume & celui de Pologne étoient gouvernés sur le modéle de l'Empire Allemand. Cependant les Rois de Pologne & de Hongrie qui faisoient des Comtes, n'osérent jamais faire des Ducs; loin de prendre le titre de *Majesté*, on les appelloit alors *Votre Excellence*.

Les Empereurs regardoient même la Hongrie comme un fief de l'Empire. En effet Conrad *le Salique* avoit reçu un hommage & un tribut du Roi Pierre; & les Papes de leur côté soutenoient qu'ils devoient donner cette couronne, parce qu'ils avoient les premiers appellé du nom de Roi le Chef de la Nation Hongroise.

Il faut un moment remonter ici au tems où la Maison de France, qui a fourni des Rois au Portugal, à l'Angleterre, à Naples, vit aussi ses rejettons sur le trône de Hongrie.

Vers l'an 1290 le trône étant vacant, l'Empereur Rodolphe de Habsbourg en donna l'investiture à son fils Albert d'Autri-
che,

che ; comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le Pape Nicolas IV. de son côté conféra le Royaume comme un Bénéfice, au petit-fils de ce fameux Charles d'Anjou, frére de St. Louis, Roi de Naples & de Sicile. Ce neveu de St. Louis étoit appellé Charles Martel, & il prêtendoit le Royaume, parce que sa mére Marie de Hongrie étoit sœur du Roi Hongrois dernier mort. Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs Rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui qui nommoit l'Empereur, ni celui que lui donnoit le Pape. Elle choisit André, surnommé *le Vénitien*, parce qu'il s'étoit marié à Venise, Prince qui d'ailleurs étoit du sang Royal. Il y eut des excommunications & des guerres, mais après sa mort & après celle de son concurrent Charles Martel, les arrêts du tribunal de Rome furent exécutés.

Boniface VIII. en 1303, quatre mois avant que l'affront qu'il reçut du Roi de France le fît, dit-on, mourir de douleur, jouit de l'honneur de voir plaider devant lui, comme on l'a déjà dit, la cause de la Maison d'Anjou. La Reine de Naples Marie parla elle-même devant le Consistoire; & Boniface donna la Hongrie au Prince Carobert fils de Charles Martel & petit-fils de cette Marie.

Ce Carobert fut donc en effet Roi par la grace du Pape, soutenu de son parti &

de son épée (a). La Hongrie sous lui devint plus puissante que les Empereurs, qui la regardoient comme un fief. Carobert réunit la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Transilvanie, la Valachie, la Moldavie, provinces démembrées du Royaume dans la suite des tems.

Le fils de Carobert nommé Louis, frére de cet André que la Reine de Naples Jeanne sa femme, fit étrangler, accrut encore la puissance des Hongrois. Il passa au Royaume de Naples pour venger ce meurtre, & entra dans la capitale en faisant porter devant lui un étendart noir, sur lequel étoit représenté l'assassinat de son frére. La Reine Jeanne échappa par la fuite à sa vengeance, mais il fit trancher la tête à son cousin Charles de Durazzo complice du crime; & enfin un autre Charles de Durazzo surnommé *le petit*, propre neveu du coupable, s'étant rendu maître de Jeanne sa parente, Louis de Hongrie le pressa de faire mourir cette Reine du même genre de mort dont elle avoit fait périr son époux.

Il acquit en Hongrie une vraie gloire, car il y fut juste; il fit de sages loix; il abolit les épreuves du fer ardent & de l'eau bouillante, d'autant plus accréditées que les peuples étoient plus grossiers. On remarque toujours qu'il n'y a guéres de grand homme qui n'ait aimé les Lettres.

Ce

(a) 1308.

Ce Prince cultivoit la Géométrie & l'Astronomie. Il protégeoit les autres Arts. C'est à cet esprit Philosophique si rare alors, qu'il faut attribuer l'abolition des épreuves superstitieuses. Un Roi qui connoissoit la saine raison, étoit un prodige dans ces climats. Sa valeur fut égale à ses autres qualités. Ses peuples le chérirent: les étrangers l'admirérent: les Polonois sur la fin de sa vie l'élurent pour leur Roi en 1370. Il régna heureusement quarante ans en Hongrie & douze ans en Pologne. Les peuples lui donnérent le nom de *grand*, dont il étoit digne. Cependant il est presque ignoré en Europe. Il n'avoit pas régné sur des hommes qui sussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au quatorziéme siécle il y eut un Louis le Grand vers les Monts Krapak?

Il étoit si aimé que les Etats élurent en 1382 sa fille Marie, qui n'étoit pas encore nubile, & l'appellérent *Marie Roi*, titre qu'ils ont encore renouvellé de nos jours pour la fille du dernier Empereur de la Maison d'Autriche.

Tout sert à faire voir que si dans les Royaumes héréditaires, on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages, & que la liberté même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. La jeune *Marie Roi* étoit gouvernée aussi bien que l'Etat par sa mére Elisabeth de Bosnie. Les Seigneurs

furent mécontens d'Elisabeth, ils se servirent de leur droit de mettre la couronne sur une autre tête. Ils la donnérent à Charles de Durazzo, surnommé *le petit*, descendant en droite ligne du frére de St. Louis qui régna dans les deux Siciles. Il arrive de Naples à Bude : il est couronné solemnellement en 1386, & reconnu Roi par Elisabeth elle-même.

Voici un de ces événemens étranges sur lesquels les loix sont muëttes, & qui laissent en doute si ce n'est pas un crime de punir le crime même.

Elisabeth & sa fille Marie, après avoir vécu en intelligence autant qu'il étoit possible avec celui qui possédoit leur couronne, l'invitent chez elles, & le font assassiner en leur présence. Elles soulévent le peuple en leur faveur ; & la jeune Marie (*a*), toujours conduite par sa mére, reprend la couronne.

Quelque tems après Elisabeth & Marie voyagent dans la basse Hongrie. Elles passent imprudemment sur les terres d'un Comte de Hornac, Ban de Croatie. Ce Ban étoit ce qu'on appelle en Hongrie Comte suprême, commandant les armées & rendant la justice. Il étoit attaché au Roi assassiné. Lui étoit-il permis ou non de venger la mort de son Roi ? Il ne délibéra pas, & parut consulter la justice dans la cruauté de sa vengeance. Il fait le pro-

(*a*) 1386.

procès aux deux Reines, fait noyer Elisabeth, & garde Marie en prison comme la moins criminelle.

Dans le même tems Sigismond qui depuis fut Empereur, entroit en Hongrie & venoit épouser la Reine Marie. Le Ban de Croatie se crut assez puissant, ou fut assez hardi pour lui amener lui-même cette Reine dont il avoit fait noyer la mére. Il semble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de justice sévére. Mais Sigismond le fit tenailler & mourir dans les tourmens. Sa mort souleva la Noblesse Hongroise, & ce régne ne fut qu'une suite de troubles & de factions.

On peut régner sur beaucoup d'Etats & n'être pas un puissant Prince. Ce Sigismond fut à la fois Empereur, Roi de Bohême & de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs, & mis une fois en prison par ses sujets révoltés. En Bohême il fut presque toujours en guerre contre les Hussites; & dans l'Empire son autorité fut presque toujours contrebalancée par les priviléges des Princes & des Villes.

En 1438 Albert d'Autriche, gendre de Sigismond, fut le premier Prince de la Maison d'Autriche qui régna sur la Hongrie.

Il fut comme Sigismond Empereur & Roi de Bohême, mais il ne régna que trois ans. Ce régne si court fut la source des divisions intestines, qui jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie,

 &

& en ont fait une des malheureuses contrées de la Terre.

Les Hongrois toujours libres ne voulurent point pour leur Roi d'un enfant que laissoit Albert d'Autriche, & ils choisirent cet Uladislas ou Ladislas Roi de Pologne, que nous avons vu perdre en 1444 la bataille de Varnes avec la vie.

Frédéric III. d'Autriche Empereur d'Allemagne en 1440, se dit Roi de Hongrie & ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'Albert d'Autriche, que j'appellerai Ladislas Albert pour le distinguer de tant d'autres, tandis que le fameux Jean Hunniade tenoit tête en Hongrie à Mahomet II. vainqueur de tant d'Etats. Ce Jean Hunniade n'étoit pas Roi, mais il étoit Général chéri d'une nation libre & guerriére, & nul Roi ne fut aussi absolu que lui.

Après sa mort la Maison d'Autriche eut la couronne de Hongrie. Ce Ladislas Albert fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce Jean Hunniade vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tirannie n'est pas impunie. Ladislas Albert d'Autriche fut chassé de ce trône souillé d'un si beau sang, & paya par l'exil sa cruauté.

Il restoit un fils de ce grand Hunniade: ce fut Mathias Corvin, que les Hongrois ne tirérent qu'à force d'argent des mains de la Maison d'Autriche. Il combattit & l'Empereur Frédéric III. auquel il enleva

l'Autriche, & les Turcs qu'il chassa de la haute Hongrie.

Après sa mort arrivée en 1490 la Maison d'Autriche voulut toujours ajoûter la Hongrie à ses autres Etats. L'Empereur Maximilien rentré dans Vienne ne put obtenir ce Royaume. Il fut déféré à un Roi de Bohême nommé encore Ladislas, que j'appellerai Ladislas de Bohême.

Les Hongrois en se choisissant ainsi leurs Rois, restraignoient toujours leur autorité à l'exemple des Nobles en Pologne, & des Electeurs de l'Empire. Mais il faut avouer que les Nobles de Hongrie étoient de petits tirans, qui ne vouloient point être tirannisés. Leur liberté étoit une indépendance funeste, & ils réduisoient le reste de la nation à un esclavage si misérable, que tous les habitans de la Campagne se soulevérent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile qui dura quatre années, affoiblit encore ce malheureux Royaume. La Noblesse mieux armée que le peuple, & possédant tout l'argent, eut enfin le dessus, & la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encore réellement esclave de ses Seigneurs.

Un païs si longtems dévasté & dans lequel il ne restoit qu'un peuple esclave & mécontent sous des maîtres presque toujours divisés, ne pouvoit plus résister par lui-même aux armes des Sultans Turcs. Aussi quand le jeune Louis II. fils de cet Uladislas de Bohême, & beau-frére de l'Empereur Char-

 lequint,

lequint, voulut ſoutenir les efforts de Soliman, toute la Hongrie ne put dans cette extrême néceſſité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un Cordelier nommé *Tomoré*, Général de cette armée dans laquelle il y avoit cinq Evêques, promit la victoire au Roi Louis. L'armée fut détruite à la célébre journée de Mohats en 1526. Le Roi fut tué, & Soliman vainqueur parcourut tout ce Royaume malheureux, dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

Envain la Nature a placé dans ce païs des mines d'or, & les vrais tréſors des bleds & des vins : envain elle y forme des hommes robuſtes, bien faits, ſpirituels ; on ne voyoit preſque plus qu'un vaſte déſert, des villes ruinées, des campagnes dont on labouroit une partie les armes à la main, des villages creuſés ſous terre où les habitans s'enſévéliſſoient avec leurs grains & leurs beſtiaux ; une centaine de châteaux fortifiés dont les poſſeſſeurs diſputoient la Souveraineté aux Turcs & aux Allemands.

Il y avoit encore pluſieurs beaux païs de l'Europe dévaſtés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le Nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ucraine ; tandis qu'on alloit chercher des terres dans un nouvel Univers & aux bornes de l'ancien.

DE

DE L'ECOSSE.

DAns ce tableau du gouvernement politique du Nord, je ne dois pas oublier l'Ecosse, dont je parlerai plus au long en traitant de la Religion.

L'Ecosse entroit un peu plus que le reste dans le sistême de l'Europe, parce que cette nation ennemie des Anglois qui vouloient la dominer, étoit alliée de la France depuis longtems. Il n'en coutoit pas beaucoup aux Rois de France pour faire armer les Ecossois. On voit que François I. n'envoya que trente mille écus (qui font aujourd'hui cent trente mille de nos livres) au parti qui devoit en 1543 faire déclarer la guerre aux Anglois. En effet l'Ecosse est si pauvre, qu'aujourd'hui qu'elle est réunie à l'Angleterre, elle ne paye que la quarantiéme partie des subsides des deux Royaumes.

Un Etat pauvre voisin d'un Etat riche est à la longue vénal. Mais tandis que cette province ne se vendit point, elle fut redoutable. Les Anglois qui subjuguérent si aisément l'Irlande sous Henri II. ne purent dominer en Ecosse. Edouard III. grand guerrier & adroit politique, la dompta mais ne put la garder. Il y eut toujours entre les Ecossois & les Anglois une inimitié & une jalousie pareille à celle qu'on voit au-

jourd'hui entre les Portugais & les Efpagnols. La Maifon des Stuards régnoit fur l'Ecoffe depuis 1370. Jamais Maifon n'a été plus infortunée. Jaques I. après avoir été prifonnier en Angleterre dix-huit années, fut affaffiné par fes fujets en 1444. Jaques II, fut tué dans une expédition malheureufe à Roxboroug à l'âge de vingt-neuf ans. Jaques III. n'en ayant pas encore trente-cinq fut tué par fes fujets en bataille rangée. Jaques IV. gendre du Roi d'Angleterre Henri VII. périt âgé de trente-neuf ans en 1513, dans une bataille contre les Anglois après un régne très-malheureux. Jaques V. mourut dans la fleur de fon âge à trente ans en 1542.

Nous verrons la fille de Jaques V. plus malheureufe que tous fes prédéceffeurs, augmenter le nombre des Reines mortes par la main des bourreaux. Jaques VI. fon fils ne fut Roi d'Ecoffe, d'Angleterre & d'Irlande que pour jetter par fa foibleffe les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de Charles I. fur un échafaut, qui ont fait languir Jaques VII. dans l'exil, & qui tiennent encore cette Famille infortunée errante loin de fa patrie. Le tems le moins funefte de cette Maifon étoit celui de Charlequint, & de François I. C'étoit alors que régnoit Jaques V. pére de Marie Stuard, & qu'après fa mort fa veuve Marie de Lorraine, mére de Marie Stuard, eut la régence du Royaume. Les troubles ne commencérent à naître que fous la régence de cette

te Marie de Lorraine : & la Religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce récensement des Royaumes du Nord au XIV. Siécle. J'ai déjà exposé en quels termes étoient ensemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Ainsi je me suis donné une connoissance préliminaire des intérêts du Nord & du Midi. Il faut voir plus particuliérement ce que c'étoit que l'Empire.

CHAPITRE XXIX.

De l'Allemagne & de l'Empire.

Le nom d'Empire d'Occident subsistoit toujours. Ce n'étoit guéres depuis très-longtems qu'un titre onéreux ; & il y parut bien, puisque l'ambitieux Edouard III. à qui les Electeurs l'offrirent en 1348. n'en voulut point. Charles IV. regardé comme le Législateur de l'Empire, ne put obtenir du Pape Innocent VI. & des Barons Romains, la permission de se faire couronner Empereur à Rome, qu'à condition qu'il ne coucheroit pas dans la ville. Sa fameuse *Bulle d'or* mit quelque ordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des Electeurs fut fixé par cette loi qu'on regarda comme fondamentale, & à laquelle

on a dérogé depuis. De son tems les Villes Impériales eurent voix délibérative dans les Diétes. Toutes les Villes de la Lombardie étoient réellement libres, & l'Empire ne conservoit sur elles que des droits. Chaque Seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne & en Lombardie pendant tous les régnes suivans.

Les tems de Venceslas, de Robert, de Josse, de Sigismond furent des tems obscurs, où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'Empire, excepté dans le Concile de Constance que Sigismond convoqua, & où il parut dans toute sa gloire.

Les Empereurs n'avoient plus de domaines; ils les avoient cédés aux Evêques & aux Villes, tantôt pour se faire un appui contre les Seigneurs des grands fiefs, tantôt pour avoir de l'argent. Il ne leur restoit que la subvention des mois romains, taxe qu'on ne payoit qu'en tems de guerre, & pour la vaine cérémonie de la couronne qu'on alloit chercher à Rome. Il étoit donc absolument nécessaire d'élire un Chef puissant par lui-même, & ce fut ce qui mit le sceptre dans la Maison d'Autriche. Il falloit un Prince dont les Etats pussent d'un côté communiquer à l'Italie, & de l'autre résister aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvoit cet avantage avec Albert II. Duc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, & c'est ce qui fixa la Dignité Impériale dans sa Maison:

le trône y fut héréditaire sans cesser d'être électif. Albert & ses successeurs furent choisis, parce qu'ils avoient de grands domaines, & Rodolphe de Habsbourg tige de cette Maison avoit été élu, parce qu'il n'en avoit point. La raison en est palpable. Rodolphe fut élu dans un tems où les Maisons de Saxe & de Suabe avoient fait craindre le despotisme ; & Albert II. dans un tems où l'on croyoit la Maison d'Autriche assez puissante pour défendre l'Empire, & non assez pour l'asservir.

Frédéric III. eut l'Empire à ce titre. L'Allemagne de son tems fut dans la langueur & dans la tranquilité. Il ne fut pas aussi puissant qu'il auroit pu l'être ; & nous avons vu qu'il étoit bien loin d'être *Souverain de la Chrétienté*, comme le porte son épitaphe.

Maximilien I. n'étant encore que Roi des Romains, commença la carriére la plus glorieuse par la victoire de Guinegaste, qu'il remporta contre les François en 1479. & par le Traité de 1492, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Mais ne tirant rien des Païs-bas qui appartenoient à son fils Philippe *le beau*, rien des peuples de l'Allemagne, & peu de chose de ses Etats tenus en échec par la France, il n'auroit jamais eu de crédit en Italie sans la Ligue de Cambrai, & sans Louis XII. qui travailla pour lui.

D'abord le Pape & les Vénitiens l'empêchérent en 1508 de venir se faire couron-

ner Empereur à Rome, & il prit le titre *d'Empereur élu*, ne pouvant être Empereur couronné par le Pape. On le vit depuis la Ligue de Cambrai recevoir en 1513 une ſolde de cent écus par jour du Roi d'Angleterre Henri VIII. Il avoit dans ſes Etats d'Allemagne des hommes avec leſquels on pouvoit combattre des Turcs; mais il n'avoit pas les tréſors avec leſquels la France, l'Angleterre & l'Italie combattoient alors.

L'Allemagne étoit devenue véritablement une République de Princes & de Villes, quoique le Chef s'expliquât dans ſes édits en maître abſolu de l'Univers. Elle étoit dès l'an 1500 diviſée en dix cercles, & les Directeurs de ces cercles étant des Princes Souverains, les Généraux & les Colonels des cercles étant payés par les Provinces, & non par l'Empereur, cet établiſſement qui lioit toutes les parties de l'Allemagne enſemble, en aſſuroit la liberté. La Chambre Impériale qui jugeoit en dernier reſſort, payée par les Princes & par les Villes, & ne réſidant point dans les domaines particuliers du Monarque, étoit encore un appui de la liberté publique. Il eſt vrai qu'elle ne pouvoit jamais mettre ſes arrêts à exécution contre de grands Princes, à moins que l'Allemagne ne la ſecondât; mais cet abus même de la liberté en prouvoit l'exiſtence. Cela eſt ſi vrai, que la Cour Aulique qui prit ſa forme en 1512, & qui ne dépendoit que des Empereurs,

reurs, fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne sous cette forme de gouvernement étoit alors aussi heureuse qu'aucun autre Etat du Monde. Peuplée d'une nation guerriére & capable des plus grands travaux militaires, il n'y avoit pas d'apparence que les Turcs pussent jamais la subjuguer. Son terrain est assez bon & assez bien cultivé pour que ses habitans n'en cherchassent pas d'autres, comme autrefois; & ils n'étoient ni assez riches, ni assez pauvres, ni assez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel étoit alors le droit sur l'Italie, & sur l'Empire Romain? Le même que celui des Othons, & de la Maison Impériale de Suabe; le même qui avoit couté tant de sang, & qui avoit souffert tant d'altérations, depuis que Jean XII. Patrice de Rome aussi bien que Pape, au-lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avoit eu l'imprudence d'appeller les étrangers. Rome ne pouvoit que s'en repentir; & depuis ce tems il y eut toujours une guerre sourde entre l'Empire & le Sacerdoce, aussi-bien qu'entre les droits des Empereurs & les libertés des Provinces d'Italie. Le titre de *César* n'étoit qu'une source de droits contestés, de disputes indécises, de grandeur apparente, & de foiblesse réelle. Ce n'étoit plus le tems où les Othons faisoient des Rois & leur imposoient des tributs. Si Louis XII. s'étoit entendu avec

avec les Vénitiens au-lieu de les battre, jamais probablement les Empereurs ne seroient revenus en Italie. Mais il falloit nécessairement par les divisions des Princes Italiens & par la nature du gouvernement Pontifical, qu'une grande partie de ce païs fût toujours la proie des étrangers.



CHAPITRE XXX.

USAGES

Du XV & XVI. Siècle.

On voit qu'en Europe il n'y avoit guéres de Souverains absolus. Les Empereurs avant Charlequint n'avoient osé prétendre au despotisme. Les Papes étoient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant, mais moins dans l'Eglise. Les couronnes de Hongrie & de Bohême étoient encore électives, ainsi que toutes celles du Nord; & l'élection suppose nécessairement un contract entre le Roi & la Nation. Les Rois d'Angleterre ne pouvoient ni faire des loix, ni en abuser sans le concours du Parlement. Isabelle en Castille avoit respecté les priviléges de *las Cortes*, qui sont les Etats du Royaume. Ferdinand le Catholique n'avoit pu en Arragon dé-

détruire l'autorité du Justicier, qui se croyoit en droit de juger les Rois. La France seule depuis Louis XI. s'étoit tournée en Etat purement monarchique: Gouvernement heureux lorsqu'un Roi tel que Louis XII. répara par son amour pour son peuple toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers.

La police générale de l'Europe s'étoit perfectionnée, en ce que les guerres particuliéres des Seigneurs féodaux n'étoient plus permises nulle part; mais il restoit l'usage des duels.

Les decrets des Papes toujours sages, & de plus toujours utiles à la Chrétienté dans ce qui ne concernoit pas leurs intérêts personnels, anathématisoient ces combats; mais plusieurs Evêques les permettoient. Les Parlemens de France les ordonnoient quelquefois, témoin celui de Legris & de Carrouges sous Charles VI. Il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même abus étoit aussi appuyé en Allemagne, en Italie, & en Espagne par des formes regardées comme essentielles. On ne manquoit pas sur-tout de se confesser & de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon Chevalier Bayard faisoit toujours dire une messe lorsqu'il alloit se battre en duel. Les combattans choisissoient un parain qui prenoit soin de leur donner des armes égales, & sur-tout de voir s'ils n'avoient point sur eux quelques enchantemens; car rien n'étoit plus crédule qu'un Chevalier.

On

On vit quelquefois de ces Chevaliers partir de leur païs pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. Le Duc Jean de Bourbonnois fit déclarer en 1414 *qu'il iroit en Angleterre avec seize Chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté, & pour mériter la grace de la Très-Belle dont il est serviteur.*

Les Tournois quoiqu'encore condamnés par les Papes, étoient par-tout en usage. On les appelloit toujours *Ludi Gallici*, parce que Geofroy de Preuilly en avoit rédigé les loix au onziéme siécle. Il y avoit eu plus de cent Chevaliers tués dans ces jeux, & ils n'en étoient que plus en vogue.

Ils durérent jusqu'à l'événement funeste de la mort de Henri II. Ce qui restoit de l'esprit de Chevalerie périt avec ce Monarque, & ne reparut plus que dans les Romans. Cet esprit régna beaucoup du tems de François I. & de Charlequint. François étoit un vrai Chevalier & Charles vouloit l'être. Ils se donnérent des démentis publics, ils s'appellérent solemnellement en duel; ils se virent ensuite familiérement, & l'Empereur se mit entre les mains du Roi de France sans autre sûreté qu'une parole d'honneur que ce Roi étoit incapable de violer. Il y a beaucoup de traits dans le régne de l'un & de l'autre qui tiennent des tems héroïques & fabuleux; mais Charles par une politique plus

plus rafinée se raprochoit davantage de nos tems.

L'art de la guerre, l'ordonnance des armées, les armes offensives & défensives étoient tout autres encore qu'aujourd'hui.

L'Empereur Maximilien avoit mis en usage les armes de la Phalange Macédonienne, qui étoient des piques de dix-huit pieds. Les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanez, mais ils les quittérent pour l'espadon à deux mains.

Les arquebuses étoient dévenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier dont chaque gendarme étoit couvert. Il n'y avoit guéres de casque & de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie qu'on appelloit *la bataille*, combattoit à pied comme à cheval: celle de France au XV. Siécle étoit la plus estimée.

L'Infanterie Allemande & Espagnole étoient réputées les meilleures. Le cri d'armes étoit aboli presque partout.

Quant au gouvernement des Etats, je vois des Cardinaux presque à la tête de tous les Royaumes. C'est en Espagne un Ximenès sous Isabelle, qui après la mort de sa Reine est Régent du Royaume, qui toujours vêtu en Cordelier, met son faste à fouler sous ses sandales le faste Espagnol, qui léve une armée à ses propres dépens, la conduit en Afrique, & prend Oran; qui enfin est absolu jusqu'à ce que le

le jeune Charlequint le renvoie à ſon Archevêché de Tolédé, & le faſſe mourir de douleur.

On voit Louis XII. gouverné par le Cardinal d'Amboiſe. François I. a pour Miniſtre le Cardinal Duprat. Henri VIII. eſt pendant vingt ans ſoumis au Cardinal Volſey fils d'un boucher, homme auſſi faſtueux que d'Amboiſe, qui comme lui voulut être Pape, & qui n'y réuſſit pas mieux. Charlequint prit pour ſon Miniſtre en Eſpagne ſon Précepteur le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape, & le Cardinal de Granvelle gouverna enſuite la Flandre. Le Cardinal Martinuſius fut maître en Hongrie ſous Ferdinand frére de Charlequint.

Si tant d'Eccléſiaſtiques ont régi des Etats tout militaires, ce n'eſt pas ſeulement parce que les Rois ſe fient plus aiſément à un Prêtre qu'ils ne craignent point, qu'à un Général d'armée qu'ils redoutent. C'eſt encore parce que ces hommes d'Egliſe étoient ſouvent plus inſtruits, plus propres aux affaires, que les Généraux & les Courtiſans.

Tous les uſages de la vie civile différoient des nôtres ; le pourpoint & le petit manteau étoient devenus l'habit de toutes les Cours. Les Hommes de robe portoient partout la robe longue & étroite ; les Marchands une petite robe qui deſcendoit à la moitié des jambes.

Il n'y avoit ſous François I. que deux coches dans Paris, l'un pour la Reine, l'autre

tre pour Diane de Poitiers. Hommes & femmes alloient à cheval.

Les richesses étoient tellement augmentées que Henri VIII. Roi d'Angleterre promit en 1519. une dot de trois cent trente-trois mille écus d'or à sa fille Marie, qui devoit épouser le fils aîné de François I. On n'en avoit jamais donnée une si forte.

L'entrevue de François I. & de Henri fut longtems célébre par sa magnificence. Leur camp fut appellé *le camp du drap d'or*. Mais cet appareil passager, & cet effort de luxe ne supposoit pas cette magnificence générale, & ces commodités d'usage si supérieures à la pompe d'un jour, & qui sont aujourd'hui si communes. L'industrie n'avoit point changé en palais somptueux les cabanes de bois & de plâtre qui formoient les rues de Paris. Londres étoit encore plus mal bâtie, & la vie y étoit plus dure. Les plus grands Seigneurs menoient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'étoit ainsi que voyagoient toutes les Princesses, couvertes d'une cape de toile cirée dans les saisons pluvieuses. On n'alloit point autrement aux palais des Rois. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du dix-septiéme siécle. La magnificence de Charlequint, de François I. de Henri VIII. de Léon X. n'étoient que pour les jours d'éclat & de solemnité. Aujourd'hui les spectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, for-

forment un plus beau ſpectacle, & annoncent plus d'abondance, que les plus brillantes cérémonies des Monarques du seiziéme ſiécle.

On commençoit dès le tems de Louis XII. à ſubſtituer aux fourrures précieuſes, les étoffes d'or & d'argent qui ſe fabriquoient en Italie. Il n'y en avoit point encore à Lyon. L'orfévrerie étoit groſſiére. Louis XII. l'ayant défendue dans ſon Royaume par une loi ſomptuaire indiscréte, les François firent venir leur argenterie de Veniſe. Les orfévres de France furent réduits à la pauvreté, & Louis XII. révoqua ſagement la loi.

François I. devenu économe ſur la fin de ſa vie, défendit les étoffes d'or & de ſoie. Henri II. renouvella cette défenſe. Mais ſi ces loix avoient été obſervées, les manufactures de Lyon étoient perdues. Ce qui détermina à faire ces loix, c'eſt qu'on tiroit la ſoie de l'étranger. On ne permit ſous Henri II. des habits de ſoie qu'aux Evêques. Les Princes & les Princeſſes eurent la prérogative excluſive d'avoir des habits rouges, ſoit en ſoie, ſoit en laine. Enfin en 1563 il n'y eut que les Princes & les Evêques qui eurent le droit de porter des ſouliers de ſoie.

Toutes ces loix ſomptuaires ne prouvent autre choſe ſinon que le Gouvernement n'avoit pas toujours de grandes vues, & qu'il parut plus aiſé aux Miniſtres de proſcrire l'induſtrie que de l'encourager.

Les

Les meuriers n'étoient encore cultivés qu'en Italie & en Espagne. L'or trait ne se fabriquoit qu'à Venise & à Milan. Cependant les modes des François se communiquoient déjà aux Cours d'Allemagne, à l'Angleterre, & à la Lombardie. Les Historiens Italiens se plaignent que depuis le passage de Charles VIII. on affectoit chez eux de s'habiller à la Françoise, & de faire venir de France tout ce qui servoit à la parure.

Le Pape Jules II. fut le premier qui laissa croître sa barbe, pour inspirer par cette singularité un nouveau respect aux peuples. François I. Charlequint, & tous les autres Rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par leurs Courtisans. Mais les Gens de robe toujours attachés à l'ancien usage, quel qu'il soit, continuoient de se faire raser, tandis que les jeunes Guerriers affectoient la marque de la gravité & de la vieillesse. C'est une petite observation, mais elle entre dans l'Histoire des Usages.

Je parlerai ailleurs de l'empire de l'esprit qu'eurent les seuls Italiens dans tous les genres de Science, de Littérature, & de Beaux-Arts. L'Arioste, le Tasse, Machiavel, Guichardin, le Cardinal Bembo, le Trissin, la Casa, le Berni, Raphaël, Michel Ange, le Titien, Paul Véronéze & tant d'autres qui fleurirent dans ce siécle, lui donnérent une gloire immortelle, tandis que les armées de Charlequint saccagérent

cagérent Rome, que Barberousse ravagea les côtes de l'Italie, & que les dissentions des Princes faisoient le malheur de cette belle contrée.

FIN DU TOME III.



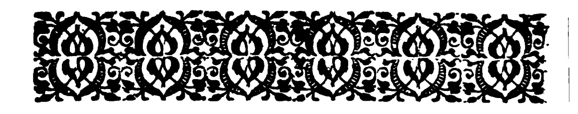
SUPPLEMENT
À
L'ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE
MR. DE VOLTAIRE.

CONTENANT

DES AUGMENTATIONS ET DES CORRECTIONS CONSIDERABLES.



A LA HAYE & à BERLIN,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.
M. DCC. LIV.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Ce sont-là toutes les Augmentations & les Corrections que l'Auteur à jugées à propos de m'envoyer jusques à present, auxquelles j'ai ajoutées toutes celles qui sont bonnes, & qui peuvent être avouées de l'Edition de Geneve : & s'il me vient quelques nouvelles Augmentations, je les donnerai de même.

L'Histoire des Croisades, *étant devenuë plus ample que dans mon Edition : j'ai jugé à propos de la rendre toute entière.*

AUGMENTATIONS
ET
CORRECTIONS
À AJOUTER
À L'ABREGÉ DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME PREMIER.

Dans la Table des Articles.

Pag. 1 des Normands vers le IV. Siecle *lisez* IXme. Siecle.
——— de l'Angleterre vers le IV. Siecle *lisez* IXme. Siecle.

DANS L'INTRODUCTION.

Pag. 3 *ligne* 3 Les Historiens, semblables en cela aux Rois sacrifient le Genre-Humain à un seul homme, *lisez suivant l'Edition de Geneve*, Les Historiens en cela ressemblent à quelques Tyrans dont ils parlent, ils sacrifient le Genre-Humain à un seul Homme.

DANS L'ABREGÉ MÊME.

—— 10 *lig.* 18 passé *lisez* payé
—— 13 *lig.* 23 précision *lisez* préces-sion.

Pag. 17 *lig.* 15 Nations. *lisez* condition
— 27 *lig.* 18 valleur *lisez* chaleur.
— 48 *lig.* 7 dans *lisez* de
— — *lig.* 19 Abougrafar *lisez* Abougiafar
— 52 *lig.* 13 Almanon *lisez* Almamon
— 83 *lig.* 19 il n'y *lisez* il ne lui
— 85 *lig.* 4 étoit il *lisez* cela étoit-il
— — *lig.* 15 813. *lisez* 814.
— — *lig.* 17 qu'Adrien *lisez* qu'Aurelien.
— 87 *lig.* 2 l'Avénement *lisez* son Avénement
— 97 *lig.* — Il paroit qu'il y avoit alors autant d'argent *lisez* Il paroit qu'il y avoit alors huit fois moins d'espéces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guéres juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées du tems de Charlemagne huit fois moins chére qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valoient un denier d'argent par les Capitulaires. Ce denier étoit la quarantieme partie d'un sou d'or qui valoit environ 15 à 16 livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Ainsi la livre de

de pain revenoit à un liard & quelque chose, ce qui est en effet la huitieme partie de notre prix ordinaire.

Pag. 107 *lig.* 26 contribue *lisez* contribua

—— 108 *lig.* 12 Alewen *lisez* Alcuin

—— —— *lig.* 14 Alewen *lisez* Alcuin.

—— 113 *lig.* 16 colombon *lis.* columban

—— 118 *lig.* 20 presque *lisez* presque tous.

—— 138 *lig.* 12 perpetuelle, *lisez* passagere

—— 152 *lig.* 26 carillan *lisez* Garillan

—— 155 *lig.* 3 Le IV. *lisez* Le IXme. Siecle.

—— 156 *lig.* 26 de la Seine *effacez ces mots.*

—— 161 *lig.* 19 Ode *lisez* Odon.

—— 168 *lig.* 3 Le IV. *lisez* Le IXme. Siecle

—— 169 *lig.* 20 Le *lisez* La

—— 177 *lig.* 10 Tarif *lisez* Tarich.

—— 202 *lig.* 15 trop *lisez* trés

—— 214 *lig.* 4 Godescalc *lisez* Godescald

—— —— *lig.* 6 ferai *lisez* ferois

—— —— *lig.* 9 d'une Sainte *lisez* d'un Saint

—— —— *lig.* 22 de Saint Médard de Paris. *lisez* operés sur le tombeau de je ne sais quel Diacre de Paris.

Pag. 216 *lig.* 8 Henri III. *lisez* Henri I.
—— —— *lig.* 13 & d'une fille nommée Carantine, ou litovinde *effacez ces mots.*
—— 219 *lig.* 18 son fils *lisez* son Bâtard
—— 222 *lig.* 11 avec leurs *lisez* de leurs
—— 224 *lig.* 10 d'Henri *lisez* de Henri
—— 225 *lig.* 21 d'Henri *lisez* de Henri
—— 233 *lig.* 15 c'étoit un jeune-homme qui vivoit en Prince, aimant les armes & les plaisirs. *lisez* il étoit deja Patrice de Rome, il se regarda plutot comme un Prince que comme un Evêque: il aimoit les armes & les plaisirs.
—— 237 *lig.* 11 mais *lisez* & l'Empereur
—— 243 *lig.* 9 Boniface VIII. *lisez* Boniface VII.
—— —— *lig.* 26 Grégoire IV. *lisez* Grégoire.
—— 244 *lig.* 22 Conrad II. *lisez* & Conrad II.
—— 245 *lig.* 26 par un accord heureux *lisez* par une conciliation heureuse
—— 247 *lig.* 26 une autorité absolue. *ajoutez* Si cette autorité des Empereurs avoit duré les Papes n'eussent été que leurs Chapelains & l'Italie eût été Esclave.
—— 249 *lig.* 15 faire un Roi. *lisez* donner au Roi un

Pag. 254

Pag. 254 *lig.* 1 champ. fraïn. *lisez* champ. freins

—— 256 *lig.* 19 Robert le Fort *lisez* Robert.

—— 257 *lig.* 3 810 *lisez* 888

—— 259 *lig.* 12 de l'XI. Siecle *lisez* du onzième Siecle

—— 263 *lig.* 22 que de se servir *lisez* de se servir

—— 265 *lig.* 6 Européens. *lisez* Europeans.

—— 268 *lig.* 17 bientot après *ajoutez* les fils ainés de &c.

—— —— *lig.* 20 alla dans la Pouille avec plusieurs de ses Enfans, vendant toujours leurs services à qui les payoit le mieux, *ajoutez suivant l'Edition de Geneve.* Guillaume surnommé *Bras de Fer* Drogon. Humfroi, & Robert dit *Guiscard*, vinrent aussi en Italie vendant leurs services à qui les vouloit payer.

—— 269 *lig.* 1 contre les Grecs, *ajoutez* pour leur enlever le peu qui leur réstoit en Italie, contre les Papes même; quand ceux-ci voulurent empêcher leur agrandissement &c.

—— 269 *lig.* 7 Fierabra *lisez* Fiérabras.

—— —— *lig.* 5 Le Pape Léon IX. *Comme tout cet article est differemment dit dans l'Edition de Geneve, lisez suivant cet-*

te Edition. Le Pape Léon IX. ne s'en tenant pas à l'excommunication, marcha contre eux l'an 1053. avec une armée d'Italiens & d'Allemands. Les deux fréres Humfroi & Robert essayérent de le fléchir par leurs soumissions, mais n'y ayant pas réussi, ils joignirent leurs troupes à celles de Richard, autre Seigneur Normand, battirent celles du Pape, le prirent lui-même prisonnier, & à force d'honneurs & de bons traitemens se le rendirent favorable. Le Pape Nicolas II. animé contr'eux fut obligé de prendre le même parti. Dans une conférence qu'il eut avec eux à Bari en 1059, il accorda à Richard l'investiture du Duché de Capoue qu'il venoit d'enlever au dernier Duc de race Lombarde, & à Robert Guiscard celle du Duché de la Pouille & de Calabre, en y joignant même la Sicile, s'il venoit à bout de la conquérir sur les Sarasins, comme il le fit en effet avec son frére le Comte Roger, à qui il en laissa la Souveraineté. Palerme devint dès-lors la Capitale de cette Isle, au lieu de Syracuse. Le nouveau feudataire du Saint Siége s'engageoit, dit-on, outre l'hommage à une redevance annuelle de douze deniers

niers monnoye de Pavie, pour chaque paire de bœufs. Chaque partie gagnoit à cet accord. Les Normands avoient besoin d'un titre pour autoriser leurs conquêtes, & les Papes ne demandoient pas mieux que d'acquérir de pareils droits sur tous les Etats.

Grégoire VII. qui avoit d'abord traité fiérement le Duc Robert, se vit bientôt obligé de lui confirmer tous ses titres, & eut même recours à lui pour se tirer des mains de l'Empereur Henri IV. dont l'armée l'assiégeoit au Château St. Ange. Robert portoit alors ses armes victorieuses jusques dans l'Epire & dans la Gréce. Au fort de ses conquêtes, il revint, à la priére du Pape, le délivrer, & le conduisit à Salerne; après quoi il retourna à Corfou, où il mourut, laissant pour héritier de ses Duchés Roger son fils. Le grand Comte Roger obtint du Pape Urbain II. en 1089 la qualité de Légat perpétuel du St. Siége en Sicile, privilége singulier que ses successeurs n'ont point abandonné. On comptoit alors pour beaucoup d'être afranchi de ces Légations Papales, qui étoient fort onereuses à un pays, soit par la jurisdiction qu'un Légat s'attribuoit,

ſoit par la quantité d'argent qu'il tiroit ſous divers prétextes.

C'eſt le fils de ce Comte, Roger, de même nom que lui, Prince habile & magnifique qui, ayant encore hérité de la Pouille & de la Calabre, prit le titre de Roi, vers l'an 1130. & donna naiſſance à ce bel Etat que nous nommons le Royaume des deux Siciles.

Pag. 270 *lig.* 18 donc les Papes ſont demeurés toujours Seigneurs Suzerains, *ajoutez ſuivant l'Auteur* L'origine de la Suzeraineté des Papes ſur le Royaume de Naples ne vient que de la Politique de ces Princes Normands mêmes. Ils aimerent bien mieux faire Hommage au St. Siége qu'ils ne redoutoient pas, qu'aux Empereurs leurs Seigneurs naturels qui étoient pour eux trop à craindre.

— 271 *lig.* 11 La Sicile *liſez* Naples.

— 274 *lig.* 1 Guillaume VIII *liſez* Guillaume VIIIme.

— 281 *lig.* 14 qu'une partie de l'Angleterre *liſez* que l'Angleterre.

— 283 *lig.* 6 du VIII Siécle *liſez* du VIIIme. Siécle.

— 284 *lig.* 8 du XI. Siécle *liſez* du XIme. Siécle.

— — *lig.* 13 prechée dès le IX. Siécle

cle *lisez* prechée cette Réligion dès le IXme. Siécle

Pag. 285 *lig.* 2 & XI. Siécles *lisez* & XIme. Siécles.
—— —— *lig.* 10 XIII. *lisez* XIIIme.
—— —— *lig.* 18 IX. *lisez* IXme.
—— 286 *lig.* 16 888 *lisez* 1032.
—— 287 *lig.* 13 X. *lisez* Xme.
—— 288 *lig.* 16 V. *lisez* Vme.
—— —— *lig.* 24 le gouvernoit *lisez* la gouvernoit
—— 291 *lig.* 7 Narenta *lisez* Nerenza
—— 293 *lig.* 14 MOSQUETA, *lisez* MESQUITA.
—— 299 *lig.* 25 Diége *lisez* Diégue
—— 300 *lig.* 16 d'Alcofar, *lisez* alcofar
—— 302 *lig.* 15 franſchas *liſ.* franchiſes
—— 304 *lig.* 1 tous, *ôtez ce mot*
—— 306 *lig.* 7 de loiſir *lisez* du loiſir
—— 307 *lig.* 22 de petits enfants *lisez* de petit enfant
—— 311 *lig.* 12 Eugéne *lisez* Erigéne
—— 317 *lig.* 15 un Moine Minime *lisez* un Benedictin
—— —— *lig.* 22 diſent, *ôtez la virgule*
—— 318 *lig.* 24 Montania, *lisez* Martanza.
—— 319 *lig.* 11 fit enſorte que *lisez* convint que
—— —— *lig.* 17 ou de Négres *lisez* ou des Negres

TO-

TOME SECOND.

Pag. 2 *lig.* 22 1054 *lisez* 1059 (*)
—— 6 *lig.* 8 connu *lisez* conçu
—— 7 *lig.* 24 cabre *lisez* Calabre
—— 9 *lig.* 10 Bandi nommé Senecius, *lis.* Bandit nommé Cencius
—— – *lig.* 16 Senecius *lisez* Cencius.
—— 10 *lig.* 9 votre *lisez* notre
—— 13 *lig.* 10 paroiſſoit pour lors. *liſez* paſſoit alors pour.
—— 17 *lig.* 21 Merspurg *lisez* Merspourg
—— 18 *lig.* 19 il prétendoit être *liſez* il prétendoit en être
—— 21 *lig.* 16 exécrable *liſez* odieuſe
—— 22 *lig.* 18 ſiéga *lisez* Siegea
—— 29 *lig.* 7 nulle forme & régle *liſez* nulle forme, nulle régle
—— 30 *lig.* 21 enfin le Pape Juif *liſez* enfin ce Pape
—— 33 *lig.* 9 Sermens *liſez* Sermons
—— – *lig.* 29 on n'a jamais &c. *doit être à linea*, & Adrien IV. doit être lié avec fortune préſente Adrien IV. &
—— 37 *lig.* 21 Toutes *liſez* & toutes
—— 42 *lig.* 17 Victor II. *liſez* Victor IV.
—— – *lig.* 21 Victor II. *ôtez* II.
—— 43 *lig.* 8 mais *ôtez ce mot*
—— 47 *lig.* 3 prend le tems *liſez* prend dit-on le tems
—— 50 *lig.* 13 dans ces *liſez* dans les

Pag. 50

(*) *Remarque particuliere.* Il y a toujours un petit Anachroniſme. C'eſt le Pape Nicolas II. qui a été élu en 1059, & Alexandre II. lui a ſuccedé le 1 Octobre 1061.

Pag. 50 *lig.* 16 de *lisez* le
— 56 *lig.* 25 chartre *lisez* châtre
— 58 *lig.* 15 & *lisez* & tout
— 61 *lig.* 26 il fit *lisez* ce Roi fit
— 72 *lig.* 6 vous raporter *lisez* vous en raporter
— – *lig.* 12 ne savoient *lisez* ne savoient pas
— 75 *lig.* 1 mince *lisez* même.
— 78 *lig.* 16 mon joye *lisez* mont-joye
— 80 *lig.* 10 Le sang de Milliers *lisez* Le sang de tant de Milliers
— 85 *lig.* 25 Reine de Castille. *lis.* Blanche de Castille,
— 86 *lig.* 13 cinq millions *lisez* quarante cinq millions
— 88 *lig.* 8 1211 *lisez* 1212
— 97 *lig.* 21 tant *lisez* étant
— 101 *lig.* 26 38 *lisez* 28
— 105 *lig.* 15 Limmaus *lisez* L'Immaüs
— — *lig.* 16 quatre fois *lisez* beaucoup
— 114 *lig.* 25 La guerre, *ajoutez* & de piller
— 118 *lig.* 22 Les Infidelles *lisez* Musulmans
— 134 *lig.* 24 François *ajoutez* ou du moins habitant d'un païs annexé depuis à la France.
— 137 *lig.* 1 l'oreille *lisez* l'oracle
— 139 *lig.* 6 Conrad VII. *lisez* Conrad III.
— 158 *lig.* 25 Mursulphe, *lisez* Mirzislos
— 168 *lig.* 17 ce Fleuve *ajoutez* qui nourit & deffend l'Egypte
— 169 *lig.* 23 ce Traité *lisez* son Traité
— 179 *lig.* 10 ne fussent *lisez* seroient

Pag. 183

Pag. 183 *lig.* 11 La *lisez* Sa
—— —— *lig.* 22 Clement *lisez* Clement IV.
—— 186 *lig.* 21 XII. Siécle *lisez* XIIIme Siécle
—— 189 *lig.* 18 Lëon *lisez* Lyon
—— —— *lig.* 19 Grégoire IX. *lisez* Innocent IV.
—— 190 *lig.* 4 Baudoin s'enfuit ensuite *lisez* en Sicile (*)
—— 193 *lig.* 10 de Sicile *lisez* de Naples & de Sicile
—— —— *lig.* 11 de la *lisez* de les conquérir
—— 196 *lig.* 7 Innocent IV. *lisez* Clement
—— 197 *lig.* 22 François *lisez* Provençal
—— 198 *lig.* 2 François *lisez* Provençal
—— 200 *lig.* 9 Les *lisez* leurs
—— —— *lig.* 16 précheroient *lisez* prêcherent
—— 204 *lig.* 6 Valence, *lisez* St. Gilles
—— 212 *lig.* 1 un peu d'argent *lisez* de l'argent
—— —— *lig.* 5 tellement *lisez* au point
—— 213 *lig.* 4 1274 *lisez* 1273

Pag. 219

(*) *Remarque particuliere.* L'Auteur ajoute *qu'il y réçut de l'argent qui lui valut la vente de son Marquisat de Namur, qu'il fit au Roi St. Louis.* Et nous lisons dans une Histoire Chronologique des Marquis & Comtes de Namur, que Constantinople s'étant renduë aux Infidéles l'an 1261. Baudouin révint dans les Pays-Bas, où il mourut l'an 1279. & qu'il vendit en 1262. du consentement de son fils Philippe, le Comté de Namur, non au Roi St. Louis, mais à sa sollicitation, à Gui C. de Flandre. On trouve dans Moreri qu'il *engagea* quelque tems auparavant le Comté de Namur à St. Louis, à qui il demandoit quelque secours.

Pag. 219 *lig.* 11 Fréderic Barberousse *lisez* Henri l'Oiseleur

—— 229 *lig.* 21 fort *ôtez ce mot*

—— 235 *lig.* 10 Henri IV *ajoutez* tous moururent en prénant le ciel & la terre à temoin de leur innocence

—— 241 *lig.* 7 doit être libre, *ajoutez* cette Liberté changea même le terrein du païs, il devint moins ingrat quand il fût cultivé par des mains qui travailloient pour l'Etat, & non pour un Maitre.

—— 242 *lig.* 6 1248 *lisez* 1250

—— 246 *lig.* 12 Castro Cani *lisez* Castracani

—— 253 *lig.* 16 en Italie; mais les *lisez* à l'Italie, les

—— 257 *lig.* 6 Brigano *lisez* Brigagno

—— — *lig.* 8 d'Urbain II. *lisez* d'Urbain V.

—— 258 *lig.* 12 Amedée fils du Comte *lis.* Robert Comte

—— — *lig.* 26 s'excommunioient *lisez* ils s'excommunioient reciproquement

—— 261 *lig.* 26 de Naples *ajoutez* après avoir fait étrangler la Reine.

—— 262 *lig.* 20 de la *lisez* de sa

—— 265 *lig.* 8 on ne passa *lisez* on ne paya

—— 267 *lig.* 12 qui subsistoit toujours au moyen de celle qu'il y avoit entre le fils de Charles de Duras, & le fils du Duc d'Anjou. S'etant signalé dans ces cours en faveur du successeur d'Urbain *lisez* il avoit été Corsaire & s'étoit signalé dans les troubles que la querelle de Char-

Charles de Durazzo & de la Maison d'Anjou excitoit encore.

Pag. 268 *lig.* 15 Lancelot *ajoutez* Roi de Naples

— — *lig.* 18 Garisllion *lisez* Garrillan

— 281 *lig.* 22 Jean Petit *ajoutez* Docteur de l'Université

— 289 *lig.* 17 plus cruelle *lisez* cruelle

— 297 *lig.* 3 Bayol, *lisez* Bayeul

— 309 *lig.* 12 Vassal *lisez* Suzerain.

— 316 *lig.* 10 100000 *lisez* 60000

— — *lig.* 21 dans l'Armée *lisez* dans la petite Armée

— 332 *lig.* 12 jusqu'à l'extinction de la Maison d'Autriche *lisez* jusqu'à Jeanne qui fit passer ce Septre dans la Maison d'Autriche

— 336 *lig.* 20 de poison *lisez* d'un poison

— 337 *lig.* 20 incroyable *ôtez ce mot*

— 341 *lig.* 8 furent *lisez* fut

— 345 *lig.* 13 il n'y avoit que le Roi *lisez* le Roi seul

— 353 *lig.* 19 La couronne, *ajoutez* il est vrai que dans ce lit de justice où l'on fit venir le malheureux Charles VI. le Dauphin ne fut pas banni en son propre & privé nom, mais on bannit expressément tous les complices du meurtre du Duc de Bourgogne; on déclara Henri V. Heritier du Royaume & on ne nomma le Dauphin que *Charles soi-disant Dauphin.* Ainsi Monstrelet Auteur contemporain dit avec verité que le Dauphin fut désherité & banni par le Parlement.

HIS-



HISTOIRE DES CROISADES.

ETAT DE L'EUROPE.

Lorsque les guerres commencérent, voici quelle étoit la situation des affaires de l'Europe; l'Allemagne & l'Italie étoient déchirées; la France encore foible: l'Espagne partagée entre les Chrétiens & les Musulmans; ceux-ci entiérement chassés de l'Italie; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses Rois; le Gouvernement Féodal établi par-tout; la Chevalerie à la mode; les Prêtres devenus Princes & guerriers; une Politique presque toute différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe; il sembloit que les pays de la Communion Romaine fussent une grande République, dont l'Empereur & le Pape vouloient être les chefs. Cette République quoique divisée, s'étoit accordée longtems dans le projet de ces Croisades qui ont produit de si grandes & de si infames

actions,

actions, de nouveaux Royaumes, de nouveaux établissemens, de nouvelles miséres, enfin beaucoup plus de malheurs que de gloire.

ETAT DE L'EMPIRE DES TURCOMANS.

LEs Religions durent toûjours plus que les Empires. Le Mahometisme fleurissoit, & l'Empire des Califes étoit détruit par la Nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces Peuples, elle est la même que celle de tous les peuples uniquement conquérans. Ils ont tous été des Sauvages, vivans de rapine. Les Turcs & les Turcomans habitoient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étoient compris parmi ces Tartares que l'Antiquité nommoit Scythes. Ce grand Continent de la Tartarie, quatre fois plus vaste que l'Europe, ne fut jamais habité que par des Barbares, au moins depuis qu'on a quelque foible connoissance de ce Globe. Leurs antiquités ne méritent guéres mieux une histoire suivie que les loups & les tigres de leur pays. Ils se répandirent au commencement du onziéme Siécle vers la Moscovie; ils inondérent les bords de la Mer Noire

Noire & ceux de la Caspienne. Les Arabes sous les premiers successeurs de Mahomet, avoient soumis presque toute l'Asie Mineure, la Syrie & la Perse. Les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes. Bagdad siége de l'Empire des Califes, tomba vers 1055 entre les mains de ces nouveaux ravisseurs.

Togul Beg, ou Ortogul Beg, de qui on fait descendre la race des Otomans, entra dans Bagdad, à peu près comme tant d'Empereurs sont entrés dans Rome. Il se rendit maître de la Ville & du Calife, en se prosternant à ses pieds. Ortogul conduisit le Calife Caiem à son Palais en tenant la bride de sa mule; mais plus habile, ou plus heureux que les Empereurs Allemands ne l'ont été dans Rome, il établit sa puissance, & ne laissa au Calife que le soin de commencer le Vendredi les priéres à la Mosquée, & l'honneur d'investir de leurs Etats tous les Tyrans Mahométans qui se faisoient Souverains.

Il faut se souvenir, que comme ces Turcomans imitoient les Francs, lés Normans & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitoient aussi en se soumettant aux Loix, aux mœurs & à la Religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois, & c'est l'avantage que le peuple policé, quoique le plus foible, doit avoir sur le peuple barbare, quoique le plus fort.

Ainsi donc les Califes n'étoient plus que les Chefs de la Religion, ce que les Papes

avoient été ſous les Rois Lombards. Les Princes des Turcomans prenoient le nom de Sultans. Il y eut bientôt parmi eux, comme ailleurs, des hommes illuſtres, & même qui méritoient de l'être.



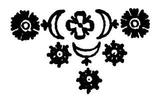
ETAT DE CONSTANTINOPLE.

L'Empire de Conſtantinople ſe ſoutenoit; tous ſes Princes n'avoient pas été indignes de regner. Conſtantin Porphyrogenete, fils de Leon le Philoſophe, & Philoſophe lui-même, fit renaître, comme ſon pére, des tems heureux. Si le Gouvernement tomba dans le mépris ſous Romain, fils de Conſtantin, il devint reſpectable aux Nations ſous Nicephore Phocas, qui avoit repris Candie ſur les Arabes en 961 avant que d'être Enpereur: Si Jean Zimiſcés aſſaſſina ce Nicephore, & ſouilla de ſang le Palais; s'il joignit l'hypocriſie à ſes crimes, il fut d'ailleurs le defenſeur de l'Empire contre les Turcs & les Bulgares: mais ſous Michel Paphlagonate on avoit perdu la Sicile: ſous Romain Diogéne preſque tout ce qui reſtoit vers l'Orient, excepté la Province de Pont. Cette Province, qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après ſous le pouvoir du Turc Soliman, qui maître de la plus grande partie

de

de l'Asie Mineure, établit le siége de sa Domination à Nicée, & de là menaçoit Constantinople au tems où commencérent les Croisades.

L'Empire Grec étoit donc borné, presque à la Ville Impériale du côté des Turcs, & à quelques rivages de la Propontide & de la mer noire: mais il s'étendoit dans toute la Gréce, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, & avoit même encore l'Isle de Candie. Les guerres continuelles, quoique toûjours malheureuses, contre les Turcs, entretenoient un reste de courage. Tous les riches Chrétiens d'Asie, qui n'avoient pas voulu subir le joug Mahométan, s'étoient retirés dans la Ville Impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des Provinces. Enfin, malgré tant de pertes, malgré les révolutions du Palais, cette Ville à la vérité déchue, mais immense, peuplée, opulente & respirant les délices, se regardoit comme la premiére du monde. Les Habitans s'appelloient Romains, & les peuples d'Occident qu'ils nommoient Latins, n'étoient à leurs yeux que des Barbares revoltés.





VRAI PORTRAIT DE LA PALESTINE.

LA Palestine n'étoit que ce qu'elle est aujourd'hui, le plus mauvais Pays de tous ceux qui sont habités dans l'Asie. Cette petite Province est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues communes, & de trente à trente-cinq de largeur; elle est couverte presque par-tout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. Si cette petite Province étoit cultivée, on ne pourroit mieux la comparer qu'à la Suisse. La riviére du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours, ressemble à la riviére d'Aar, qui coule chez les Suisses dans une vallée moins stérile que le reste. La mer de Tibériade peut être comparée au Lac Léman. Cependant les voyageurs qui ont bien examiné la Suisse & la Palestine, donnent toute la préférence à la Suisse. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois, quand elle étoit possédée par les Juifs; ils avoient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre liée avec les éclats des rochers, étoit soutenu

par

par de petits murs dont on voit encore des restes de distance en distance.

La Palestine, malgré tous ses efforts, n'eut jamais de quoi nourrir ses habitans, & de même que les treize Cantons envoyent le superflu de leurs peuples servir dans les armées des Princes qui peuvent les payer, les Juifs alloient faire le métier de Courtiers en Asie & en Afrique. A peine Alexandrie avoit été bâtie qu'ils s'y étoient établis. Les Juifs commerçans n'habitoient guéres à Jérusalem, & je doute que dans le tems le plus florissant de ce petit Etat, il y ait jamais eu des hommes aussi opulens que le sont plusieurs Hébreux d'Amsterdam, de la Haye, de Londres, de Constantinople.

Lors qu'Omar, successeur de Mahomet, s'empara des terres fertiles de la Syrie, il prit aussi la Contrée de la Palestine; & comme Jérusalem étoit une Ville sainte pour les Mahometans, il l'enrichit d'une magnifique Mosquée de Marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup d'or pur. Lorsque les Turcs, déja Mahométans, s'emparérent du Pays vers l'an 1055, ils respectérent la Mosquée, & la Ville resta toûjours peuplée de sept à huit mille habitans. C'étoit ce que son enceinte pouvoit alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvoit nourrir. Ce peuple ne s'enrichissoit guéres d'ailleurs que des pélerinages des Chrétiens & des Musul-

mans. Les uns alloient visiter la Mosquée, les autres le Saint Sépulcre; tous payoient une petite redevance à l'Emir Turc qui résidoit dans la Ville, & à quelque Iman, qui vivoit de la curiosité des Pélerins.

ORIGINE DES CROISADES.

TEL étoit l'Etat de l'Asie Mineure & de la Palestine lors qu'un Pelerin d'Amiens en Picardie suscita les Croisades. Il n'avoit d'autre nom que *Coucoupietre*, ou *Cucupietre*, comme le dit la fille de l'Empereur Comnéne, qui vit à Constantinople cet Hermite. Nous le connoissons sous le nom de *l'Hermite Pierre*. Il se disoit Gentilhomme, & prétendoit avoir porté les armes. Quoi qu'il en soit, ce Picard qui avoit toute l'opiniâtreté de son Païs, fut si touché des avanies qu'on lui fit à Jérusalem, en parla à son retour à Rome, d'une maniére si vive, fit des tableaux si touchans, que le Pape Urbain II. crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les Papes avoient eu d'armer la Chrétienté contre le Mahométisme.

Gregoire VII. homme à vastes projets, avoit le premier imaginé d'armer l'Europe con-

contre l'Asie. Il paroit par ses Lettres qu'il devoit se mettre lui-même à la tête d'une Armée de Chrétiens. Urbain II. tenta une partie de l'entreprise; il envoya Pierre de Province en Province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme.

Urbain II. tint ensuite vers Plaisance (1094.) un Concile en rase campagne, où se trouvérent plus de trente mille Séculiers, outre les Ecclésiastiques. On y proposa la maniére de venger les Chrétiens. L'Empereur des Grecs Aléxis Comnéne, pére de cette Princesse qui écrivit l'Histoire de son tems, envoya à ce Concile des Ambassadeurs, pour demander quelque secours contre les Musulmans; mais ce n'étoit ni du Pape ni des Italiens qu'il devoit l'attendre. Les Normans enlevoient alors Naples & Sicile aux Grecs; & le Pape, qui vouloit être au moins Seigneur suzerain de ces Royaumes, & qui n'aimoit pas d'ailleurs l'Eglise Grecque, devenoit par son état nécessairement ennemi déclaré des Empereurs d'Orient, comme il étoit l'ennemi couvert des Empereurs Teutoniques. Le Pape, loin de secourir les Grecs, vouloit soumettre l'Orient aux Latins. Au reste ce projet d'aller faire la guerre en Palestine, fut vanté par tous les assistans au Concile de Plaisance, & ne fut embrassé par personne. Les principaux Seigneurs Italiens avoient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne vouloient pas quitter un

Pays délicieux, pour aller se battre vers l'Arabie Petrée.

On fut donc obligé (1095) de tenir un autre Concile à Clermont en Auvergne. Le Pape harangua dans la grande Place. On avoit pleuré en Italie sur les malheurs des Chrêtiens de l'Asie: on s'arma en France. Ce païs étoit peuplé d'une foule de nouveaux Seigneurs inquiets, indépendans, aimans la dissipation & la guerre, plongés la plûpart dans les crimes que la débauche entraine, & dans une ignorance qui égaloit leurs débauches. Le Pape leur proposoit la remission de tous leurs péchés & leur ouvroit le Ciel, en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, d'aller faire la guerre.

On prit donc la Croix à l'envi; c'étoit à qui vendroit son bien pour aller en Palestine. Les Eglises & les Cloîtres achetérent alors à vil prix beaucoup de Terres des Seigneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent, & de leurs armes pour aller conquérir des Royaumes en Asie. Godefroy de Bouillon, par exemple, Duc de Brabant, vendit sa Terre de Bouillon au Chapitre de Liége, & Stenay à l'Evêque de Verdun. Baudouin, frére de Godefroy, vendit au même Evêque le peu qu'il avoit en ce Païs-là; les moindres Seigneurs Châtelains partirent à leurs frais. Les pauvres Gentilshommes servirent d'Ecuyers aux autres. On enrôla une Infanterie innombrable, & de simples Cavaliers sous mille Drapeaux différens. Cette foule

se de Croisés se donna rendez-vous à Constantinople, sans que la plûpart sçûssent où ils alloient, ni quel chemin il falloit prendre. Moines, femmes, Marchands, Vivandiers, ouvriers, tout partit, comptant ne trouver sur la route que des Chrêtiens qui gagneroient des Indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangérent sous le Drapeau de Cucupietre, que j'appellerai toûjours l'Hermite Pierre. Il marchoit en sandales & ceint d'une corde à la tête de l'armée.

La premiére expédition de ce Général Hermite, fut d'assiéger une Ville Chrêtienne en Hongrie, nommée *Malavilla*, parce qu'on avoit refûsé des vivres à ces Soldats de Jésus-Christ, qui malgré leur sainte entreprise se conduisoient en voleurs de grand chemin. La Ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'Hermite ne fut plus alors le maître de ses Croisés, enyvrés de la soif du brigandage. Un des Lieutenans de l'Hermite, nommé *Gautier sans avoir*, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés, & l'Hermite arriva enfin devant Constantinople (1096) avec vingt-mille vagabonds mourans de faim.

Un Prédicateur Allemand, nommé Godescal, qui voulut jouer le même rôle, fut encore plus maltraité, dès qu'il fut arrivé avec ses Disciples dans cette même Hongrie, où ses prédécesseurs avoient fait tant

de désordres. La seule vûe de la Croix rouge qu'ils portoient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés. Une autre horde de ces avanturiers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que Prêtres, paysans, écoliers, croyant qu'elle alloit défendre Jésus-Christ, s'imagina qu'il falloit exterminer tous les Juifs qu'on rencontreroit. Il y en avoit beaucoup sur les frontiéres de France; tout le Commerce étoit entre leurs mains.

Les Chrêtiens, croyant venger Dieu & s'enrichir, firent main basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis l'Empereur Adrien un si grand massacre de cette Nation; ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence; plusieurs se tuérent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes & à leurs enfans, plutôt que de tomber entre les mains des Barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisiéme armée de Croisés.

Cependant l'Hermite Pierre trouva devant Constantinople d'autres vagabonds Italiens & Allemands, qui se rejoignirent à lui, & qui ravagérent les environs de la Ville.

L'Empereur Alexis Comnéne qui regnoit alors, étoit assûrément sage & moderé; il pouvoit traiter ces brigands comme leurs compagnons l'avoient été. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bâteaux pour les transporter au delà du Bosphore. Le Général Pierre se vit

enfin

enfin à la tête d'une armée Chrêtienne contre les Infidéles. Soliman, Soudan de Nicée, tomba avec ſes Turcs aguerris, ſur cette multitude diſperſée. *Gautier*, ce Lieutenant de l'Hermite, y périt avec beaucoup de pauvre Nobleſſe, aſſez inſenſée pour marcher ſous de tels Drapeaux. L'Hermite retourna cependant à Conſtantinople, regardé comme un fanatique, qui s'étoit fait ſuivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des autres Chefs des Croiſés, plus politiques, moins enthouſiaſtes, plus accoutumés au commandement, & conduiſant des troupes un peu mieux réglées. Godefroy de Bouillon menoit avec lui ſoixante-dix mille hommes de pied, & dix mille Cavaliers couverts d'une armure complette, ſous pluſieurs Banniéres de Seigneurs, tous rangés ſous la ſienne. Il traverſe heureuſement cette même Hongrie où la horde de l'Hermite s'étoit fait égorger.

Cependant Hugues, frére du Roi de France Philippe I. marchoit par l'Italie avec d'autres Seigneurs qui s'étoient joints. Il alloit tenter la fortune; preſque tout ſon établiſſement conſiſtoit dans le titre de frére d'un Roi, titre très-peu puiſſant par lui-même, & ce qui eſt plus étrange, c'eſt que Robert, Duc de Normandie, fils ainé de Guillaume, Conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il étoit à peine affermi.

Chaſſé d'Angleterre par ſon cadet Guillaume le Roux, il lui engagea encore la

Normandie, pour subvenir aux fraix de son armement. C'étoit, dit-on, un Prince voluptueux & superstitieux; ces deux qualités ont la même source, la foiblesse.

Le vieux Raimond, Comte de Toulouse, Maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avoit déja combattu contre les Musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge, ni dans les intérêts de sa Patrie, aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arméront, & il passa les Alpes, suivi, dit-on, de cent-mille hommes. Il ne prévoyoit pas que bientôt on prêcheroit une Croisade contre sa propre famille, & que son Païs seroit ravagé par ce fleau qu'il portoit en Asie.

Le plus politique de tous les Croisés, & peut-être le seul, fut Bohémond, fils de ce Robert Guiscard, Conquerant de la Sicile, plus usurpée sur les Empereurs d'Orient, que conquise sur les Musulmans. Toute cette famille de Normands, transplantés en Italie, cherchoit à s'agrandir, tantôt aux dépens des Papes, tantôt sur les ruines de l'Empire Grec. Ils avoient déja tâché de s'établir en Epire. Ce Bohemond avoit fait lui-même long-tems la guerre à l'Empereur Aléxis, en Epire & en Grece, & n'ayant pour tout héritage que la petite Principauté de Tarente, & son courage, il profita de l'enthousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa Banniére jusqu'à dix mille Cavaliers bien armés, & quelque Infanterie, avec lesquels il pou-

voit

voit conquérir des Provinces, soit sur les Chrêtiens, soit sur les Mahométans.

La Princesse Anne Comnene dit, que son pére fut allarmé de ces émigrations prodigieuses qui fondoient dans son pays. *On eût cru*, dit-elle, *que l'Europe, arrachée de ses fondemens, alloit tomber sur l'Asie.* Qu'auroit-ce donc été, si plus de troiscent mille hommes, dont les uns avoient suivi l'Hermite Pierre, les autres le Prêtre Godescal, n'avoient déja disparu?

On proposa au Pape de se mettre à la tête des armées immenses qui restoient encore; c'étoit la seule maniére de parvenir à la Monarchie universelle, devenue l'objet de la Cour Romaine. Cette entreprise que Gregoire VII. avoit voulu tenter, demandoit le génie d'un Alexandre. Les obstacles étoient grands, & le Pape Urbain ne vit que les obstacles. Il lui suffit d'espérer qu'on alloit fonder en Orient des Eglises qui seroient sujettes à celle de Rome, & que bientôt on forceroit les Grecs à reconnoitre la Suprémacie du Saint Siége. Le Pape & les Princes Croisés avoient dans ce grand appareil, chacun leurs vûes différentes, & Constantinople les redoutoit toutes. On y haïssoit les Latins, qu'on y regardoit comme des hérétiques & des barbares. Les Prêtres Grecs trouvoient horrible, que les Prêtres Latins qui suivoient en foule ces armées, souillassent continuellement leurs mains de sang humain dans les batailles; non que ces Grecs fus-

fussent plus vertueux, mais parce qu'il n'étoit pas d'usage qu'ils fussent guerriers.

Ce que les Grecs craignoient le plus, & avec raison, c'étoit ce Bohemond & ces Napolitains, ennemis de l'Empire. Mais, quand même les intentions de Bohemond eussent été pures, de quel droit tous ces Princes d'Occident venoient-ils prendre pour eux, des Provinces que les Turcs avoient arrachées aux Empereurs Grecs? Aléxis avoit demandé un secours de dix mille hommes, & il se trouvoit pressé au contraire par une irruption de sept cent mille Latins qui venoient les uns après les autres, dévaster son païs & non le défendre.

On peut juger d'ailleurs quelle étoit l'arrogance féroce des Seigneurs croisés, par le trait que rapporte la Princesse Anne Comnene, de je ne sai quel Comte François qui vint s'asseoir à côté de l'Empereur sur son Trône, dans une cérémonie publique. Baudouin, frére de Godefroy de Bouillon, prenant par le bras cet homme indiscret pour le faire retirer, le Comte dit tout haut dans son jargon barbare: *Voilà un plaisant Rustre que ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme nous.* Ces paroles furent interpretées à l'Empereur Aléxis, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffisent pour décrier une Nation; mais les Croisés n'avoient pas besoin de ces témérités pour être haïs des Grecs & suspects à l'Empereur.

Il étoit moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'étoit un sujet de combats continuels entre le Peuple & l'armée de Godefroy, qui parut la premiére après les brigandages des Croisés de Pierre l'Hermite. Godefroy en vint jusqu'à attaquer les Fauxbourgs de Constantinople, & l'Empereur les défendit en personne. L'Evêque du Puy en Auvergne, nommé Monteil, Légat du Pape dans les Armées de la Croisade, vouloit absolument qu'on commençât les entreprises contre les Infidéles, par le siége de la Ville où résidoit le premier Prince des Chrêtiens; tel étoit l'avis de Bohemond, qui étoit alors en Sicile, & qui envoyoit couriers sur couriers à Godefroy, pour l'empêcher de s'accorder avec l'Empereur. Hugues, frére du Roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il étoit avec Bohemond, & de passer presque seul sur les terres d'Aléxis. Il joignit à cette indiscrétion celle de lui écrire des Lettres pleines d'une fierté peu séante, à qui n'avoit point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque tems prisonnier. Enfin la politique de l'Empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres; il engagea tous les Seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquéreroient, il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens.

Bohemond qu'il redoutoit le plus, fut ce-

celui qu'il traita avec plus de magnificence. Quand ce Prince vint lui rendre hommage à Conſtantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du Palais, Alexis ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toutes eſpéces entaſſés ſans ordre, & qu'on laiſſat la porte du Cabinet entr'ouverte. Bohemond vit en paſſant ces tréſors, auxquels ſes conducteurs affectoient de ne faire aucune attention. *Eſt-il poſſible*, s'écria-t-il, *qu'on néglige de ſi belles choſes? Si je les avois, je me croirois le plus puiſſant des Princes.* Le ſoir même l'Empereur lui envoya le cabinet. Voilà ce que rapporte ſa fille, témoin oculaire. C'eſt ainſi qu'en uſoit ce Monarque, que tout homme déſintéreſſé appellera ſage & magnifique; mais que la plûpart des Hiſtoriens des Croiſades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut point être l'eſclave de cette multitude dangereuſe.

Enfin quand il s'en fut heureuſement débarraſſé, & que tout fut paſſé dans l'Aſie Mineure, on fit la revûe près de Nicée, & il ſe trouva cent mille Cavaliers & ſix cent mille hommes de pied, en comptant les femmes; ce nombre joint avec les premiers Croiſés, qui périrent ſous l'Hermite & ſous d'autres, fait environ onze cent mille. Il juſtifie ce qu'on dit des Armées des Rois de Perſe, qui avoient inondé la Gréce, & ce qu'on raconte des tranſplantations de tant de Barbares. Les François enfin, & ſur-tout Raimond de Tou-

Toulouse, se trouvérent par-tout sur le même terrein, que les Gaulois Méridionaux avoient parcouru 1300 ans auparavant, quand ils allérent ravager l'Asie Mineure, & donner leur nom à la Province de la Galatie.

Les Historiens nous disent rarement comment on nourrissoit ces multitudes. C'étoit une entreprise qui demandoit autant de soin que la guerre même. Les Vénitiens ne voulurent pas d'abord s'en charger.

Ils s'enrichissoient plus que jamais par leur Commerce avec les Mahométans, & craignoient de perdre les priviléges qu'ils avoient en Asie, en se mêlant d'une guerre douteuse. Les Génois, les Pisans & les Grecs équipérent des Vaisseaux chargés de provisions, qu'ils vendoient aux Croisés, en cotoyant l'Asie Mineure. Par ce moyen, une partie de l'or & de l'argent, dont les Gaules s'étoient dégarnies, rentra dans la Chrétienté. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Génes devenue une Puissance. Le vieux Soliman, ni son fils, ne purent résister au premier torrent de tous ces Princes croisés. Leurs troupes étoient mieux choisies que celles de Pierre l'Hermite, & disciplinées autant que le permettoit la licence de l'enthousiasme.

On prit Nicée. On battit deux fois les 1097.
armées du jeune Soliman; les Turcs & les Arabes ne soutinrent point dans ce commencement le choc de ces multitudes couvertes

vertes de fer, & des forêts de lances auxquelles ils n'étoient point accoutumés. Bohemond eut l'adresse de se faire ceder par les Croisés le fertile Païs d'Antioche. Baudouin alla jusqu'en Mésopotamie s'emparer de la Ville d'Edesse, & s'y forma un petit Etat. Enfin on mit le siége devant Jérusalem, dont le Calife d'Egypte s'étoit saisi par ses Lieutenans. La plûpart des Historiens disent, que l'armée des Assiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garnisons mises dans les Villes conquises, étoit réduite à vingt-mille hommes de pied & à quinze cent chevaux, & que Jérusalem pourvuë de tout, étoit défenduë par une garnison de quarante mille Soldats. On ne manque pas d'ajoûter qu'il y avoit outre cette garnison, vingt-mille habitans déterminés. Il n'y a pas de Lecteur sensé, qui ne voye qu'il est moralement impossible qu'une armée de vingt mille hommes en assiége ainsi une de soixante mille dans une Place fortifiée.

98.

D'ailleurs, pour que Jérusalem eût pû contenir avant le Siége vingt mille habitans portant les armes, il falloit qu'elle eût été peuplée alors d'environ soixante mille ames, indépendamment de la garnison, & il s'en falloit beauconup que ce Pays dévasté en eût pû nourrir dans ses murs la cinquiéme partie. Enfin comment soixante mille soldats Turcs & Arabes n'auroient-ils pas attaqué vingt mille Chrêtiens en pleine campagne? Comment n'auroient-ils pas ruiné cette petite Armée d'Assiégeans

par des sorties continuelles? Mais les Historiens ont toûjours voulu du merveilleux. Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines seulement de Siége la Ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'étoit pas Chrêtien fut massacré pendant plusieurs jours, sans distinction d'âge ni de Sexe. 1099.

L'Hermite Pierre, de Général devenu Chapelain, se trouva à la prise de Jérusalem. Quelques Chrêtiens, que les Musulmans avoient laissé vivre dans la Ville, conduisirent les Vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les méres se cachoient avec leurs enfans, & rien ne fut épargné.

Les Seigneurs Maîtres de Jérusalem s'assembloient déja pour donner un Roi à la Judée. Les Ecclésiastiques suivant l'armée, se rendirent dans l'assemblée & déclarérent nulle l'élection qu'on alloit faire, parce qu'il falloit, disoient-ils, un Patriarche avant de faire un Souverain.

Cependant Godefroy de Bouillon fut élu, non pas Roi, mais Duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un Légat du Pape, nommé Daimbarto, qui se fit nommer Patriache par le Clergé. Et la premiére chose qûe fit ce Patriarche, ce fut de prendre Jérusalem pour lui-même. Il fallut que Godefroy de Bouillon, qui avoit conquis la Ville au prix de son sang, la cedât à cet Evêque. Il se réserva le Port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem, droits bien médiocres dans ce Pays ruïné. Sa Patrie qu'il avoit abandonnée,

née, valoit bien au delà de ce qu'il avoit acquis en Paleſtine.

Les mêmes circonſtances produiſent les mêmes effets. On a vû que quand les ſucceſſeurs de Mahomet eurent conquis tant d'Etats, la diſcorde les diviſa, les Croiſés éprouvérent un ſort à peu près ſemblable; Ils conquirent moins & furent diviſés plutôt. Voilà déja trois petits Etats Chrêtiens formés tout d'un coup en Aſie, Antioche, Jéruſalem & Edeſſe. Il s'en forma quelques années après un quatrieme; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune Bertrand, fils du Comte de Toulouſe; mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux Vaiſſeaux Vénitiens. Ils prirent alors part à la Croiſade, & ſe firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

Tous ces nouveaux Princes avoient promis de faire hommage de leurs acquiſitions à l'Empereur Grec; aucun ne tint ſa parole, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems ces Etats diviſés & ſubdiviſés paſſérent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits Seigneurs, des Comtes de Joppé, de Marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, dè Céſarée.

Soliman, qui avoit perdu Antioche & Nicée, tenoit toûjours la campagne, habitée d'ailleurs par des Colons Muſulmans; & ſous ce Soliman & après lui, on vit dans l'Aſie Mineure un mêlange de Chrêtiens, de Turcs, d'Arabes, ſe faiſant tous la guerre. Un Château Turc étoit voiſin d'un Châ-

Château Chrêtien, de même qu'en Allemagne les terres des Proteſtans & des Catholiques ſont mutuellement interceptées.

De ce million de Croiſés, bien peu reſtoient alors. Au bruit de leurs ſuccès, groſſis par la renommée, de nouveaux eſſaims partirent encore de l'Occident. Ce Prince Hugues, frére de Philippe I. qui étoit retourné en France avant la priſe de Jéruſalem, ſans avoir rien obtenu de ſon frére, ramene une nouvelle multitude, groſſie par des Allemands & des Italiens. On en compta trois cent mille; mais en réduiſant ce nombre aux deux tiers, ce ſont encore deux cent mille hommes au moins qu'il en coûta à la Chrétienté. Ceux-là furent traités à Conſtantinople à peu près comme les ſuivans de Pierre l'Hermite. Ceux qui abordérent en Aſie furent détruits par Soliman, & le Prince Hugues mourut, preſque abandonné dans l'Aſie Mineure.

Ce qui prouve peut-être encore la foibleſſe de la nouvelle Principauté de Jéruſalem, c'eſt l'établiſſement de ces Religieux Soldats, Templiers & Hoſpitaliers. 1092. Il faut bien que ces Religieux, fondés d'abord pour ſervir les malades dans les Hôpitaux, ne fuſſent pas en ſûreté, puiſqu'ils prirent les armes. D'ailleurs quand la Société générale eſt bien gouvernée, on ne fait guéres d'aſſociations particuliéres. Les Religieux conſacrés au ſervice des bleſſés, ayant fait vœu de ſe battre vers l'an 1118, il ſe forma tout d'un coup une milice

ce semblable sous le nom de Templiers, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuroient auprès de cette Eglise, qui avoit, disoit-on, été autre-fois le Temple de Salomon. Ces établissemens ne sont dûs qu'à des François. Raimond Dupuis, premier Grand-Maître & Instituteur de la Milice des Hospitaliers, étoit de Dauphiné. Les Fondateurs des Templiers étoient d'autres François. A peine ces deux Ordres furent-ils établis, par les Bulles des Papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contreles Mahometans. L'habit blanc des Templiers & la robe noire des Hospitaliers étoient un signal continuel de combats. Bien-tôt après un nouvel Ordre s'établit encore en faveur des Allemands abandonnés dans la Palestine, & ce fut l'Ordre des Moines Teutoniques, qui devint après en Europe une Milice de Moines conquérans.

Enfin la situation des Chrêtiens étoit si peu affermie, que Baudouin, premier Roi de Jérusalem, qui regna après la mort de Godefroy son frére, fut pris presque aux portes de la Ville par un Prince Turc, dont la veuve aima mieux bien-tôt après le relâcher à prix d'argent, que de venger par sa mort le sac de Jérusalem.

Les conquêtes des Chrêtiens s'affoiblissoient tous les jours; les premiers conquérans n'étoient plus, leurs successeurs étoient amollis; déja l'Etat d'Edesse étoit repris par les Turcs en 1140, & Jérusalem me-

menacée. Les Empereurs Grecs ne voyant dans les Princes d'Antioche, leurs voisins, que de nouveaux Usurpateurs, leur faisoient la guerre, non sans justice. Les Chrêtiens d'Asie, prêts d'être accablés de tous côtés, sollicitérent en Europe une nouvelle Croisade. Les Papes n'avoient pas moins d'intérêt à defendre tant d'Eglises qui devoient augmenter leurs droits & leurs richesses.

La France avoit commencé la premiére inondation: ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le Pape Eugene III. Disciple de Saint Bernard, Fondateur de Clairvaux, choisit avec raison son premier Maître pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais Religieux n'avoit mieux concilié que Bernard, le tumulte des affaires avec l'austérité de son état; aucun n'étoit arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au dessus de l'autorité même. Son contemporain l'Abbé Suger étoit Premier Ministre de France; son Disciple Eugene étoit Pape, mais Bernard simple Abbé de Clairvaux, étoit l'oracle de la France & de l'Europe.

A Vezelai en Bourgogne, fut dressé un 1146.
échaffaut dans la Place publique, où Bernard parut à côté de Louïs le Jeune Roi de France. Il parla d'abord, & le Roi parla ensuite. Tout ce qui étoit présent prit la Croix; le Roi la prit le premier des mains de Saint Bernard. Le Ministre Suger ne fut point d'avis que le Roi abandonnat le bien

certain qu'il pouvoit faire à ses Etats, pour tenter en Syrie des Conquêtes incertaines; mais l'éloquence de Bernard & l'esprit du tems, sans lequel cette éloquence n'étoit rien, l'emportérent sur les conseils du Ministre.

On nous peint Louïs le Jeune comme un Prince plus rempli de scrupules que de vertu. Dans une de ces petites guerres civiles que le Gouvernement féodal rendoit inévitables en France, les troupes du Roi avoient brûlé l'Eglise de Vitri, & le peuple refugié dans cette Eglise avoit péri dans les flammes. On persuada aisément au Roi qu'il ne pouvoit expier qu'en Palestine ce crime, qui eût été mieux reparé en France par une administration sage. Sa jeune femme Eléonore de Guyenne se croisa avec le Roi, soit qu'elle l'aimat alors, soit qu'il fût de la bienséance de ces tems d'accompagner son mari dans de telles guerres.

Bernard s'étoit acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres, on le chosit lui-même pour être le Chef de la Croisade. Ce fait paroit presque incroyable. On avoit un Roi de France, & on choisissoit un Religieux; mais tout est croyable de l'emportement des peuples. S. Bernard avoit trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçoit. L'exemple de l'Hermite Pierre étoit récent. Il refusa.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre Religieux qui prêchoit la Croisade. Il fait taire ce rival qui n'avoit

pas

pas la Miſſion du Pape. Il donne enfin lui-même la Croix rouge à l'Empereur Conrad III; & il promet publiquement des victoires ſur les Infidéles.

L'eſpérance d'une victoire certaine entraina à la ſuite de l'Empereur & des Rois de France la plûpart des Chevaliers de leurs Etats. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées ſoixante & dix mille gens d'armes, avec une Cavalerie légére prodigieuſe. On ne compta point les Fantaſſins. Saint Bernard dans ſes lettres dit, qu'il ne reſta dans pluſieurs Bourgs que les femmes & les enfans; on envoyoit une quenouille & un fuſeau à quiconque pouvoit ſe croiſer & ne le faiſoit pas. La plûpart des femmes des Croiſés ſuivirent leurs maris. On ne peut guéres réduire cette ſeconde émigration, à moins de trois cent mille perſonnes, ce qui joint aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvés, fait juſqu'à cette époque ſeize cent mille habitans tranſplantés. Les Allemands partirent les premiers, & les François enſuite. Il eſt naturel que de ces multitudes qui paſſent ſous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie.

L'intempérance ſur-tout cauſa la mortalité dans l'armée de Conrad vers les plai- 1147.
nes de Conſtantinople; de là ces bruits répandus dans tout l'Occident, que les Grecs avoient empoiſonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers Croiſés avoient commis furent renouvellés par les ſeconds, & donnérent à Ma-

nuel Comnéne les mêmes allarmes qu'ils avoient données à son grand pére Alexis.

Conrad, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La Principauté d'Antioche subsistoit. On pouvoit se joindre à ces Chrêtiens de Syrie, & attendre le Roi de France. Alors le grand nombre devoit vaincre; mais l'Empereur Allemand, jaloux du Prince d'Antioche & du Roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie Mineure. Un Sultan d'Iconie, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante Cavalerie Allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrein. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'Empereur blessé n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de-là fit le voyage de Jérusalem en Pélerin, au lieu d'y paroitre en Général d'armée. Le fameux Fréderic Barberousse son neveu & son successeur à l'Empire d'Allemagne, le suivit dans ses voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage, que les Papes mirent depuis à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de Louïs le Jeune eut le même succès. Il faut avoüer que si ceux qui l'accompagnoient n'eurent pas plus de prudence que les Allemands, ils eurent beaucoup moins de justice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un Evêque de Langres proposa de se rendre maître de Constantinople, selon le projet du Légat du Pape dans la premiére Croisade; mais la hon-

honte d'une telle action étoit trop sûre & le succès trop incertain. L'armée Françoise passa l'Hellespont sur les traces de l'Empereur Conrad.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puissantes armées de Chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où Alexandre remporta toûjours la victoire avec bien moins de troupes, contre des ennemis incomparablement plus puissans que ne l'étoient alors les Turcs & les Arabes. Il falloit qu'il y eût dans la discipline militaire des Princes Croisés un défaut radical, qui devoit nécessairement rendre leur courage inutile; ce défaut étoit probablement l'esprit d'indépendance que le Gouvernement féodal avoit établi en Europe. Des Chefs sans expérience & sans art conduisoient dans des pays inconnus des multitudes déréglées.

Le Roi de France, surpris comme l'Empereur, dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques, plus sensibles que les calamités publiques. 1149.

Raimond, Prince d'Antioche, chez lequel il se refugia avec la Reine Eleonore, sa femme, fut soupçonné d'aimer cette Princesse. On dit même qu'elle oublioit toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. La conclusion de toute cette entreprise, fut que l'Empereur Conrad retourna presque seul en Allemagne, & le Roi ne ramena en France que sa femme & quel-

ques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec Eléonore de Guyenne, & perdit ainsi cette belle Province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encore mise sur pied. Mille familles désolées éclatérent contre Saint Bernard.

Aprés ces malheureuses expeditions, les Chrétiens de l'Asie furent plus que jamais divisés entr'eux. La même fureur regnoit chez les Musulmans. Le prétexte de la Religion n'avoit plus de part aux intérêts politiques. Il arriva même vers l'an 1166, qu'Amaury, Roi de Jérusalem, se ligua avec le Soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le Roi de Jérusalem avoit-il signé ce Traité qu'il le viola. Les Religieux Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem l'assistérent de leur argent & de leurs forces, qui n'étoient pas médiocres. Ils espéroient soumettre l'Egypte, & ils furent tous obligés de retourner à Jérusalem, avec la honte d'avoir violé leur serment.

Au milieu de ces troubles s'élevoit le Grand Saladin, neveu de Syracon & devenu après lui Soudan d'Egypte. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse, & la Mésopotamie. Un Religieux Templier, nommé Mélieu, quitta son Ordre & sa Religion pour servir sous ce Conquérant, & contribua beaucoup à lui soumettre l'Armenie. Saladin, maître de tant de Pays, ne voulut pas laisser au milieu de ses Etats le Royaume de Jerusalem. De violentes factions déchiroient ce petit Etat & hâtoient

sa

sa ruine. Gui de Lusignan, couronné Roi, mais à qui on disputoit la Couronne, rassembla dans la Galilée tous ces Chrétiens divisés que le péril réunissoit, & marcha contre Saladin. L'Evêque de Ptolemaïs, portant la chappe par dessus sa cuirasse, & tenant entre ses mains une Croix, encourageoit les troupes à combattre sur ce même terrein où leur Dieu avoit fait tant de miracles; cependant tous les Chrétiens furent tués ou pris. Le Roi captif, qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin, comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les Généraux les plus humains. Saladin présenta de sa main à Lusignan une coupe de liqueur rafraichie dans la neige. Le Roi après avoir bû, voulut donner la coupe à un de ses Capitaines, nommé Renaud de Châtillon. C'étoit une coûtume inviolable chez les Musulmans, & qui se conserve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avoient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hospitalité étoit sacré pour Saladin. Il ne souffrit pas que Renaud de Châtillon bût après le Roi. Ce Capitaine avoit violé plusieurs fois sa promesse; le Vainqueur avoit juré de le punir, & montrant qu'il sçavoit se venger comme pardonner, il fit abattre d'un coup de sabre la tête de celui qu'il croyoit perfide. Arrivé aux portes de Jérusalem, qui ne pouvoit plus se défendre, il accorda à la Reine femme de Lusignan, une capitulation qu'elle n'espéroit pas. Il

lui permit de se retirer où elle voudroit.
1187. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la Ville, & n'en reçut qu'une médiocre des Latins. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jetter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans, ou leurs péres qui étoient dans ses fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau rose, par les mains même des Chrêtiens, la Mosquée qui avoit été changée en Eglise. Il y pla-
1187. ça une Chaire magnifique à laquelle Noradin, Soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: „ Le Roi Saladin, serviteur de Dieu, mit „ cette inscription, après que Dieu eut „ pris Jérusalem par ses mains.". Mais malgré son attachement à sa Religion, il rendit aux Chrêtiens Orientaux l'Eglise du Saint Sépulcre. Si l'on compare cette conduite avec celle des Chrêtiens, lorsqu'ils prirent Jérusalem, on voit avec douleur quels sont les Barbares. Il faut encore ajouter que Saladin au bout d'un an, rendit la liberté à Gui de Lusignan lui faisant jurer qu'il ne porteroit jamais les armes contre son Libérateur. Lusignan ne tint pas sa parole.

Pendant que l'Asie Mineure avoit été le théatre du zéle, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de Croisés, la fureur d'annoncer la Religion les

armes à la main, s'étoit répandue dans le fond du Nord.

Nous avons vû Charlemagne convertir l'Allemagne Septentrionale, qu'on appelloit la Saxe, avec le fer & le feu. Nous avons ensuite vû les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, sans tenter jamais d'y faire recevoir l'idolâtrie. A peine le Christianisme fut affermi dans le Dannemarck, dans l'ancienne Saxe, & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une Croisade contre les Payens du Nord, qu'on appelloit *Sclaves* ou *Slaves*, & qui ont donné leur nom à ce Païs qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Ils habitoient alors vers le bord oriental de la mer Baltique; l'Ingrie, la Livonie, la Samogitie, la Curlande, la Pomeranie, la Prusse; les Chrétiens s'armérent contre eux, depuis Bremen jusqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille Croisés portérent la destruction chez ces Idolâtres. On tua beaucoup de monde; on ne convertit personne. Cette Croisade finit bien-tôt dans ce Païs affreux, où les troupes ne pouvoient subsister longtems, & où l'art de la guerre n'étoit qu'un brigandage de Sauvages. On peut encore ajouter la perte de ces cent mille hommes, aux seize cent mille que ces sortes de guerres avoient coûté à l'Europe.

Cependant il ne restoit aux Chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé & la Ville de Tyr, autrefois la dominatrice des mers, & alors un simple refuge des vaincus. Saladin possedoit tout le reste, soit

par lui-même, soit par son gendre, le Sultan d'Iconium, ou de Cogni, qui gouvernoit le païs, que nous appellons aujourd'hui Caramanie.

Au bruit des victoires de Saladin, toute l'Europe fut troublée. Le Pape Clement III. remua la France, l'Angleterre, l'Allemagne.

1188. Philippe-Auguste, qui regnoit alors en France, & le vieux Henri II. Roi d'Angleterre, suspendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnérent, chacun dans leurs Etats, que tous ceux qui ne se croiseroient pas, payeroient le dixiéme de leurs biens-meubles pour les fraix de l'armement, c'est ce qu'on appelle la *Dixme Saladine*, taxe qui servoit de trophée à la gloire du Conquérant.

Cet Empereur, Frederic Barberousse, si fameux par les persécutions qu'il essuya des Papes, & qu'il leur fit souffrir, se croisa presque au même tems, & se signala le premier de tous. Il sembloit être destiné à être chez les Chrétiens d'Asie, ce que Saladin étoit chez les Turcs. Politique, Grand Capitaine, éprouvé par la fortune, il conduisoit une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun Croisé, qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant de notre monnoye d'aujourd'hui, afin que chacun pût par son industrie prévenir les horribles disettes qui avoient contribué à faire périr les armées précédentes. Il lui fallut

d'a-

d'abord combattre les Grecs. La Cour de Constantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec Saladin; Cette alliance révolta l'Europe; mais il est évident qu'elle étoit indispensable; on ne s'allie point avec son ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins nécessaires peut-être, ne causent pas tant de murmure. Frederic s'ouvrit un passage dans la Thrace les armes à la main, contre l'Empereur Isaac l'Ange; & victorieux des Grecs, il gagna deux victoires 1190.
sur le Sultan de Cogni; mais s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une riviére, qu'on croit être le Cidnus, il en mourut, & ses victoires furent inutiles. Elles avoient couté bien cher sans doute, puisque son fils, le Duc Frederic de Suabe, ne put rassembler des cent cinquante mille hommes qui avoient suivi son pére, que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du Roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, qui vouloit encore attaquer son Vainqueur malgré la foi des sermens, & malgré l'inégalité des armes.

Après plusieurs combats, dont aucun ne fut décisif, ce fils de Frederic Barberousse, perdit la vie près de Ptolemaïs, par la maladie qui emportoit tous les Allemands dans ces climats. Ceux qui ont écrit que ce Prince mourut Martyr de la chasteté, & qu'il eût pû réchaper par l'usage des femmes, sont à la fois des Panégyristes bien hardis, & des Physiciens peu instruits.

On en dit autant depuis du Roi de France Louis VIII.

L'Asie Mineure étoit un gouffre où l'Europe venoit se précipiter; non-seulement cette armée immense de l'Empereur Fréderic étoit perduë; mais des Flottes d'Anglois, de François, d'Italiens, d'Allemands, précédant encore l'arrivée de Philippe-Auguste, & de Richard Cœur de Lion, avoient amené de nouveaux Croisés & de nouvelles victimes. Le Roi de France & le Roi d'Angleterre arrivérent enfin en Syrie, devant Ptolemaïs, qu'on nomme Acre, ou Saint Jean d'Acre. Presque tous les Chrêtiens d'Orient s'étoient rassemblés pour assiéger cette Ville, qu'on regardoit comme la clef de ces pays. Saladin étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux Rois eurent joint leurs forces à celles des Chrêtiens d'Orient, on compta plus de trois cent mille combattans.

1190. Ptolemaïs, à la vérité, fut prise, mais la discorde, qui dévoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe fatigué de ces divisions, & plus encore de la supériorité & de l'ascendant que prenoit en tout Richard son vassal, retourna dans sa Patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de Croisés, plus divisés entre eux que ne l'avoient

voient été les deux Rois, déploïa vainement le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenoit vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux Croisés près de Césarée. On vit ce Conquérant à la tête de ses Mahométans, & Richard à celle des Chrétiens, combattre l'un contre l'autre, comme deux Chevaliers en champ clos. Richard eut la gloire de désarçonner Saladin; ce fut presque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable. Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles continuelles ruinérent cette grande armée, & Richard s'en retourna avec plus de gloire à la vérité que 1191.
Philippe Auguste, mais d'une manière bien moins prudente; il partit avec un seul Vaisseau de cette côte de Syrie, vers laquelle il avoit conduit un an auparavant une flotte formidable; & son Vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé & mal accompagné la motitié de l'Allemagne. Il avoit offensé en Syrie par ses hauteurs un Duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de passer par ses terres; ce Duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra à l'Empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre. Il exigea de lui cent mille marcs d'argent pour sa rançon. L'Angleterre perdit ainsi bien plus que la France à cette nouvelle Croisade, dans laquelle un Empereur & deux Rois puissans & courageux, suivis des forces de l'Europe, ne purent prévaloir contre Saladin.

Ce fameux Musulman, qui avoit fait un

Traité avec Richard, par lequel il laissoit aux Chrêtiens le rivage de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé, & se réservoit tout le reste, garda fidélement sa parole, dont il
1195. étoit esclave. Il mourut quinze ans après à Damas, admiré des Chrêtiens même. Il avoit fait porter dans sa derniére maladie, au lieu du Drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendart de la mort, crioit à haute voix, „ Voilà tout „ ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, „ remporte de ses victoires.

On dit qu'il laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrêtiens, voulant faire entendre par ces dispositions, que tous les hommes sont fréres, & que pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils souffrent. Aussi n'avoit-il jamais persécuté personne pour sa Religion: il avoit été à la fois Conquérant, humain & Philosophe.

L'ardeur des Croisades ne s'amortissoit pas, & les guerres de Philippe-Auguste contre l'Angleterre & contre l'Allémagne n'empêchérent pas qu'un grand nombre de Seigneurs François ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un Prince Flamand, ainsi que Godefroy de Bouillon Chef de la premiére.

C'étoit Baudouin Comte de Flandres. Quatre mille Chevaliers, 9000 Ecuyers, & 20000 hommes de pied, composérent cette croisade nouvelle, qu'on peut appeller la cinquiéme.

Ve-

Venise devenoit de jour en jour une République redoutable, qui appuyoit son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préférablement à tous les Rois de l'Europe. Elle s'étoit mise en état d'équiper des flottes que les Rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France ne pouvoient alors fournir. Ces Républicains industrieux gagnérent à cette croisade de l'argent & des terres. Premiérement ils se firent payer 85. mille marcs d'argent pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement ils se servirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante galéres, pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie. 1202.

Le Pape Innocent les excommunia, soit pour la forme, soit qu'il craignît déja leur grandeur. Ces Croisés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & son territoire, qui accrut les forces de Venise.

Cette Croisade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Constantinople divisée, & que les précédentes avoient eu en tête des Empereurs affermis. Les Vénitiens, le Comte de Flandres, le Marquis de Montferrat joints à eux, enfin les principaux Chefs toujours politiques virent que le tems étoit venu d'exécuter l'ancien projet contre l'Empire des Grecs.

Isaac l'Ange avoit été privé de la liberté & de l'usage de la vue par son frére Alexis. Le fils d'Isaac avoit un parti, & les Croisés lui accorderent leur dangereux secours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campoient

poient hors de la Ville, toujours pleine de tumulte. Le jeune Alexis déteſté des Grecs pour avoir introduit les Latins, fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de ſes parens, ſurnommé Murſulphe, l'étrangla de ſes mains.

Les Croiſés qui avoient alors le prétexte de venger leur créature, profitérent des ſéditions qui déſoloient la Ville, pour la ravager. Ils y entrérent preſque ſans réſiſtance, & ayant tué tout ce qui ſe pré-
1204. ſenta, ils s'abandonnérent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. *Nicétas* aſſure que le ſeul butin des Seigneurs de France fut de 400000 marcs d'argent. Les Egliſes furent pillées, & ce qui marque aſſez le caractére de la Nation qui n'a jamais changé, les François danſérent avec des femmes dans le Sanctuaire de l'Egliſe de Sainte Sophie.

Ce fut pour la premiére fois que la Ville de Conſtantinople fut priſe & ſaccagée, & elle le fut par des Chrétiens qui avoient fait vœu de ne combattre que les Infidéles.

On ne voit pas que ce feu gregeois tant vanté par les Hiſtoriens, ait fait le moindre effet. S'il étoit tel qu'on le dit, il eût toujours donné ſur terre & ſur mer une victoire aſſurée. Si c'étoit quelque choſe de ſemblable à nos phoſphores, l'eau pouvoit à la vérité le conſerver, mais il n'auroit point eu d'action dans l'eau. Enfin, malgré ce ſecret, les Turcs avoient enlevé preſque toute l'Aſie Mineure aux Grecs, & les Latins leur arrachérent le reſte.

Le

Le plus puissant des Croisés, Baudouin Comte de Flandres, fut élu Empereur. Ce nouvel Usurpateur condamna l'autre Usurpateur Mursulphe à être précipité du haut d'une colomne. Les autres Croisés partagérent l'Empire. Les Vénitiens se donnérent le Péloponnése, l'Ile de Candie, & plusieurs Villes des côtes de Phrygie, qui n'avoient point subi le joug des Turcs. Le Marquis de Montferrat prit la Thessalonique avec une partie de la Macedoine. Ainsi Baudouin n'eut guéres pour lui que la Thrace & la Mœsie. A l'égard du Pape il y gagna du moins pour un tems toute l'Eglise d'Orient. Cette conquête eût pu avec le tems valoir un Royaume; Constantinople étoit autre chose que Jérusalem.

Ces Croisés qui ruinoient des Chrétiens leurs fréres, auroient pu bien plus aisément que tous leurs prédécesseurs chasser les Turcs de l'Asie. Les Etats de Saladin étoient déchirés. Mais de tant de Chevaliers qui avoient fait vœu d'aller secourir Jérusalem, il ne passa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nompre fut Simon de Montfort, qui ayant en vain cherché un Etat en Gréce & en Syrie retourna ensuite en France, & se mit à la tête d'une Croisade contre les Albigeois.

Il restoit beaucoup de Princes de la Famille Impériale des Comnénes, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur Empire. Un d'eux, qui portoit aussi le nom d'Alexis, se réfugia avec quelques

vaif-

vaiſſeaux vers la Colchide, & là entre la mer & le mont Caucaſe forma un petit Etat qu'on appella *l'Empire de Trébizonde*; tant on abuſoit de ce mot d'*Empire*.

Théodore Laſcaris reprit Nicée, & s'établit dans la *Bithynie*, en ſe ſervant à propos des Arabes contre les Turcs. Il ſe donna auſſi le titre d'Empereur, & fit élire un Patriarche de ſa Communion. D'autres Grecs unis avec les Turcs même appellérent à leur ſecours leurs anciens ennemis les Bulgares contre le nouvel Empereur Baudouin de Flandres, qui jouït à peine de ſa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople, on lui coupa les bras & les jambes,
1205. & il expira en proie aux bêtes féroces.

On s'étonne que les ſources de ces émigrations ne tariſſent pas. On pourroit s'étonner du contraire. Les eſprits des hommes étoient en mouvement. Les Confeſſeurs ordonnoient aux pénitens d'aller à la Terre Sainte. Les fauſſes nouvelles qui en venoient tous les jours, donnoient de fauſſes eſpérances.

Un Moine Breton nommé Eſloin conduiſit en Syrie vers l'an 1204 une multitude de Bretons. La veuve d'un Roi de Hongrie ſe croiſa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvoit gagner le Ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémique paſſa juſqu'aux enfans, & il y en eut des milliers qui conduits par des Maîtres d'école & des Moines, quittérent les maiſons de leurs parens, ſur la foi de ces paroles, *Seigneur, tu as tiré ta gloire des enfans*. Leurs Conducteurs en vendirent une partie aux Mu-

Musulmans, le reste périt de misére.

L'Etat d'Antioche étoit ce que les Chrétiens avoient conservé de plus considérable en Syrie. Le Royaume de Jérusalem n'existoit plus que dans Ptolémaïs. Cependant il étoit établi dans l'Occident qu'il falloit un Roi de Jérusalem. Un Emeri de Lusignan, Roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'Evêque de Ptolémaïs proposa d'aller demander en France un Roi de Judée. Philippe-Auguste nomma un cadet de la Maison de Brienne en Champagne, qui avoit à peine un patrimoine. On voit par le choix du Roi quel étoit le Royaume.

Ce Roi titulaire, ses Chevaliers, les Bretons qui avoient passé la mer, plusieurs Princes Allemands, un Duc d'Autriche, un Roi de Hongrie, nommé André, suivi d'assez belles troupes, les Templiers, les Hospitaliers, les Evêques de Munster & d'Utrecht, tout cela pouvoit encore faire une armée de conquérans, si elle avoit eu un Chef; mais c'est ce qui manqua toujours.

Le Roi de Hongrie s'étant retiré, un Comte de Hollande entreprit ce que tant de Rois & de Princes n'avoient pû faire. Les Chrétiens sembloient toucher au tems de se relever, leurs espérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de Chevaliers qu'un Légat du Pape leur amena. Un Archevêque de Bourdeaux, les Evêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais accompagnérent le Légat avec des troupes considérables. Quatre mille Anglois, autant d'Italiens vinrent sous diverses banniéres. Enfin Jean de Brienne qui étoit arrivé à Ptolémaïs

lémaïs presque seul, se trouva à la tête de près de 100000 combattans.

Saphadin, frére du fameux Saladin, qui avoit joint depuis peu l'Egypte à ses autres Etats, venoit de démolir les restes des murailles de Jérusalem, qui n'étoit plus qu'un Bourg ruiné. Mais comme Saphadin paroissoit mal affermi dans l'Egypte, les Croisés crurent pouvoir s'en emparer.

De Ptolémaïs le trajet est court aux embouchures du Nil. Les Vaisseaux qui avoient apporté tant de Chrétiens, les portérent en trois jours vers l'ancienne Peluse.

Près des ruines de Peluse est élevée Damiette sur une chaussée qui la défend des inondations du Nil. Les Croisés commen-
1218. cérent le siége pendant la derniére maladie de Saphadin, & le continuérent après sa mort. Mélédin, l'aîné de ses fils, regnoit alors en Egypte, & passoit pour aimer les Loix, les Sciences & le repos plus que la guerre. Corradin Sultan de Damas, à qui la Syrie étoit tombée en partage, vint le secourir contre les Chrétiens. Le siége qui dura deux ans fut mémorable en Europe, en Asie & en Afrique.

Saint François d'Assise, qui établissoit alors son Ordre, passa lui-même au camp des Assiégeans, & s'étant imaginé qu'il pourroit aisément convertir le Sultan Mélédin, il s'avança avec son compagnon, frére illuminé, vers le camp des Egyptiens. On les prit, on les conduisit au Sultan. François le prêcha en Italien. Il proposa à Mélédin de faire allumer un grand feu dans lequel ses Imans d'un côté, & François il-

lu-

lüminé de l'autre, se jetteroient pour faire voir quelle étoit la Religion véritable. Mélédin répondit en riant, que ses Prêtres n'étoient pas hommes à se jetter au feu pour leur foi. Alors François proposa de s'y jetter tout seul. Mélédin lui dit que s'il acceptoit une telle offre, il paroîtroit douter de sa Religion. Ensuite il renvoya François avec bonté, voyant bien qu'il ne pouvoit être un espion dangereux.

Damiette cependant fut prise, & sembloit ouvrir le chemin à la conquête de l'Egypte. Mais Pélage Albano, Bénédictin 1220.
Espagnol, Légat du Pape & Cardinal, fut cause de sa perte. Le Légat prétendoit que le Pape étant Chef de toutes les Croisades, celui qui le représentoit en étoit incontestablement le Général; que le Roi de Jérusalem n'étant Roi que par la permission du Pape, devoit obéir en tout au Légat. Ces divisions consumérent du tems. Il fallut écrire à Rome. Le Pape ordonna au Roi de retourner au camp, & le Roi y retourna pour servir sous le Bénédictin. Ce Général engagea l'armée entre deux bras du Nil, précisément au tems que ce Fleuve commençoit à se déborder. Le Sultan par des éclusés inonda le camp des Chrétiens. D'un côté il brûla leurs vaisseaux, de l'autre côté le Nil croissoit & menaçoit d'engloutir l'armee du Légat. Elle se trou- 1221.
voit dans l'état où l'on peint les Egyptiens de Pharaon, quand ils virent la Mer prête à retomber sur eux.

Les contemporains conviennent que dans cette extrémité on traita avec le Sultan.

Il

Il ſe fit rendre Damiette; il renvoya l'armée en Phénicie, après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui feroit la guerre; & il garda le Roi Jean de Brienne en ôtage.

Les Chrêtiens n'avoient plus d'eſpérance que dans l'Empereur Frédéric II. Jean de Brienne ſorti d'ôtage lui donna ſa fille & les droits au Royaume de Jéruſalem pour dot.

L'Empereur Frédéric II. concevoit très-bien l'inutilité des Croiſades, mais il falloit ménager les eſprits des Peuples & éluder les coups des Papes. Il me ſemble que la conduite qu'il tint, eſt un modéle de la plus parfaite politique. Il négocie à la fois avec le Pape & avec le Sultan Mélédin. Ce Traité étant ſigné entre le Sultan & lui, il part pour la Paleſtine, mais avec un cortége plûtôt qu'avec une armée. A peine eſt-il arrivé qu'il rend public le Traité par lequel on lui céde Jéruſalem, Nazaret, & quelques Villages. Il fait répandre dans l'Europe que ſans verſer une goutte de ſang, il a repris les Saints Lieux. On lui reprochoit d'avoir laiſſé par le Traité une Moſquée dans Jéruſalem. Le Patriarche de cette Ville le traitoit d'Athée. Ailleurs il étoit regardé comme un Prince qui ſavoit regner.

Il faut avouer quand on lit l'Hiſtoire de ces tems, que ceux qui ont imaginé des Romans, n'ont guéres pû aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité.

C'eſt peu que nous ayons vu quelques années auparavant un Comte de Flandres, qui ayant fait vœu d'aller à la Terre Sainte, ſe ſaiſit en chemin de l'Empire de Conſtantinople. C'eſt peu que Jean de Brienne cadet de Champagne, devenu Roi de Jéruſalem, ait été ſur le point de ſubjuguer l'Egypte. Ce même Jean de Brienne n'ayant plus d'Etats, marche preſque ſeul au ſecours de Conſtantinople. Il arrive pendant un in-

interregne, & on l'élit Empereur. Son successeur Baudouin II. dernier Empereur Latin de Constantinople, toujours pressé par les Grecs, couroit une Bulle du Pape à la main implorer en-vain le secours de tous les Princes de l'Europe. Tous les Princes étoient alors hors de chez eux. Les Empereurs d'Occident couroient à la Terre Sainte, les Papes étoient presque toujours en France, & les Rois prêts à partir pour la Palestine. 1224.

Thibaud de Champagne Roi de Navarre, si célébre par son amour pour la Reine mére de Saint Louis & par ses chansons, fut aussi un de ceux qui s'embarquérent alors pour la Palestine. 1240. Il revint la même année, & c'étoit être heureux. Environ soixante & dix Chevaliers François, qui voulurent se signaler avec lui, furent tous pris & menés au Grand Caire au neveu de Mélédin, nommé Mélecsala, qui ayant hérité des Etats & des vertus de son oncle, les traita humainement, & les laissa enfin retourner dans leur patrie pour une rançon modique.

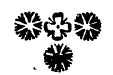
En ce tems le Territoire de Jérusalem n'appartint plus ni aux Syriens ni aux Egyptiens, ni aux Chrétiens, ni aux Musulmans. Une révolution qui n'avoit point d'exemple, donnoit une nouvelle face à la plus grande partie de l'Asie. Gingiskan & ses Tartares avoient franchi le Caucase, le Taurus, l'Immaüs. Les Peuples qui fuyoient devant eux comme des bêtes féroces chassées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles, fondoient à leur tour sur les Terres abandonnées.

Les habitans du Chorazan ou Khorasan qu'on nomma Corasmins, poussés par les Tartares, se précipitérent sur la Syrie, 1244. ainsi que les Goths au IV. Siécle chassés par des Scythes, étoient tombés sur l'Empire Romain. Ces Corasmins idolâtres égorgérent ce qui restoit à Jérusalem de Turcs,

de

de Chrétiens, de Juifs. Les Chrétiens qui restoient dans Antioche, dans Tyr, dans Sidon & sur ces côtes de la Syrie, suspendirent quelque tems leurs querelles particulières pour résister à ces nouveaux brigands. Ces Chrétiens étoient alors ligués avec le Soudan de Damas. Les Templiers, les Chevaliers de St. Jean, les Chevaliers Teutoniques étoient des défenseurs toujours armés. L'Europe fournissoit sans cesse quelques volontaires. Enfin, ce qu'on put ramasser, combattit les Corasmins. La défaite des Croisés fut entiére. Ce n'étoit pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces côtes de Syrie après les Corasmins, & exterminerent presque tout ce qui restoit de Chevaliers. Mais ces torrens passagers laissérent toujours aux Chrétiens les Villes de la côte.

Les Latins renfermés dans leurs Villes maritimes se virent alors sans secours, & leurs querelles augmentoient leurs malheurs. Les Princes d'Antioche n'étoient occupés qu'à faire la guerre à quelques Chrétiens d'Arménie. Les factions des Vénitiens, les Génois & les Pisans se disputoient la Ville de Ptolémaïs. Les Templiers & les Chevaliers de St. Jean se disputoient tout. L'Europe refroidie n'envoyoit presque plus de ces Pélerins armés. Les espérances des Chrétiens d'Orient s'éteignoient quand Saint Louis entreprit la derniére Croisade.



DE

DE L'ORIENT ET DE GENZIS-CAN.

AU-delà de la Perse, vers le Gion & l'Oxus, il s'étoit formé un nouvel Empire des débris du Califat. Nous l'apellons Carisme, du nom corrompu de ses conquérans. Sultan Mohammed y régnoït à la fin du douziéme siécle & au commencement du treiziéme, quand la grande invasion des Tartares vint engloutir tant de vastes Etats. Mohammed le Carismin régnoit du fonds de l'Irac qui est l'ancienne Médie jusqu'au-delà de la Sogdiane, & fort avant dans le païs des Tartares. Il avoit encor ajouté à ses Etats une partie de l'Inde, & se voioit un des plus grands Souverains du monde, mais reconnoissant toûjours le Calife qu'il depouilloit, & auquel il ne restoit que Bagdat.

Par delà le Taurus & le Caucase, à l'orient de la mer Caspienne, & du Volga jusqu'à la Chine, & au nord jusques sous la Zone glaciale s'étendent ces immenses païs des anciens Scites qui se nomérent depuis Tatares, & que nous apellons Tartares du nom de Tatar-kan l'un de leurs plus grands Princes. Ces païs paroissent peuplés de tems immémorial sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes Bedouins, un goût pour la liberté & pour la vie errante, qui leur a fait toûjours regarder des Villes comme les prisons où les Rois tiennent leurs esclaves; leurs courses continuelles, leur

vie néceſſairement frugale, peu de repos goûté en paſſant ſous une tente, ou ſur un chariot ou ſur terre, en firent des générations d'hommes robuſtes, endurcis à la fatigue, qui comme des bêtes féroces trop multipliées, ſe jettérent loin de leurs tanniéres; tantôt vers le Palus Méotides, lorſqu'ils chaſſérent au cinquiéme ſiécle les habitans de ces contrées, qui ſe précipitérent ſur l'Empire Romain; tantôt à l'orient & au midi, vers l'Arménie & la Perſe, tantôt du côté de la Chine & juſqu'aux Indes; ainſi ce vaſte reſervoir d'hommes ignorans & belliqueux a vomi ſes inondations dans preſque tout notre hémiſphére. Et les peuples qui habitent aujourd'hui ces déſerts, privés de toute connoiſſance, ſavent ſeulement que leurs péres ont conquis le monde.

Chaque horde ou tribu avoit ſon chef, & pluſieurs chefs ſe réuniſſoient ſous un Can. Les tribus voiſines de Dalailama l'adoroient: & cette adoration conſiſtoit principalement en un léger tribut; les autres, pour tout culte, ſacrifioient à Dieu quelques animaux une fois l'an. Il n'eſt point dit qu'ils ayent jamais immolé d'homme, ni qu'ils ayent cru un Etre malfaiſant & puiſſant tel que le Diable. Les beſoins & les occupations d'une vie vagabonde les garantiſſoient de beaucoup de ſuperſtitions nées de l'oiſiveté.

Tout ce que je peux recueillir de certain ſur l'origine de la grande revolution que firent ces Tartares au douziéme & treiziéme ſiécle, c'eſt que vers l'orient de la Chine les hordes des Monguls ou Mogols, poſſeſſeurs des meilleures mines de fer, fabriquérent ce métal avec lequel on ſe rend maître de ceux qui poſſédent

tout

tout le reste. Cal-Can ou Gassar-Can, ayeul de Genzis-Can, se trouvant à la tête de ces tribus plus aguerris & mieux armés que les autres, força plusieurs de ses voisins à devenir ses vassaux, & fonda une espéce de Monarchie, telle qu'elle peut subsister parmi des peuples errans & impatiens du joug. Son fils, que les Historiens Européens appellent Pisouca, affermit cette domination naissante : & enfin Genzis l'étendit dans la plus grande partie de la terre connue.

Il y avoit un puissant Etat entre ses terres & celles de la Chine; cet Empire étoit celui d'un Can dont les ayeux avoient renoncé à la vie vagabonde des Tartares pour bâtir des villes à l'exemple des Chinois; il fut même connu en Europe; c'est à lui qu'on donna d'abord le nom de Prêtre Jean. Des Critiques ont voulu prouver que le mot propre est Prete Jean, quoi qu'assurément il n'y eut aucune raison de l'appeller ni Prete ni Prêtre.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la réputation de sa capitale, qui faisoit du bruit dans l'Asie, avoit excité la cupidité des marchands d'Arménie; ces marchands étoient de l'ancienne communion de Nestorius; quelques-uns de leurs Religieux se mirent en chemin avec eux; & pour se rendre recommandables aux Princes Chrétiens qui faisoient alors la guerre en Syrie, ils écrivirent qu'ils avoient converti ce grand Can le plus puissant des Tartares, qu'ils lui avoient donné le nom de Jean, qu'il avoit même voulu recevoir le Sacerdoce. Voilà la fable qui rendit le Prêtre Jean si fameux dans nos anciennes Chroniques des Croisades. On alla ensuite chercher le Prêtre Jean

en Ethiopie, & on donna ce nom à ce Prince negre, qui est moitié chrétien schismatique, & moitié juif. Cependant le Prêtre Jean Tartare succomba dans une grande bataille sous les armes de Genzis. Le vainqueur s'empara de ses Etats, & se fit élire Souverain de tous les Cans Tartares, sous le nom de Genzis-Can, qui signifie Roi des Rois, où grand Can. Il portoit auparavant le nom de Témugin. Il paroît que les Cans Tartares étoient en usage d'assembler des Diétes vers le Printems : Ces Diétes s'apelloient Cour-ilté. Eh qui sait si ces Assemblées & nos Cours plenières au mois de Mars & de Mai n'ont pas une origine commune ?

Genzis-Can publia dans cette assemblée qu'il falloit ne croire qu'un Dieu, & ne persécuter personne pour sa religion : preuve certaine que lès Vassaux n'avoient pas tous la même créance. La discipline militaire fut rigoureusement établie ; des dixeniers, des centeniers, des capitaines de mille hommes, des chefs de dix-mille sous des Généraux, furent tous astraints à des devoirs journaliers. Et tous ceux qui n'alloient point à la guerre, furent obligés à travailler un jour la semaine pour le service du grand Can. L'adultère fut défendu d'autant plus sévèrement que la poligamie étoit permise. Il n'y eut qu'un canton Tartare dans lequel il fut permis aux habitans de demeurer dans l'usage de prostituer les femmes à leurs hôtes. Le sortilége fut expressément défendu sous peine de mort. On a vû que Charlemagne ne le punit que par des amandes. Mais il en résulte que les Germains, les Francs & les Tartares croioient également au pouvoir des

des Magiciens. Genzis-Can fit jouër dans cette grande assemblée de Princes barbares un ressort qu'on voit souvent emploié dans l'histoire du monde. Un prophéte prédit à Genzis-Can qu'il seroit le maître de l'univers; les Vassaux du grand Can s'encouragérent à remplir la prédiction.

Genzis porta une loi nouvelle qui devoit faire des héros de ses soldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui dans le combat, apellés au secours de leurs camarades, fuiroient au lieu de les secourir. Bientôt maître de tous les païs qui sont entre le fleuve Volga & la muraille de la Chine, il attaque enfin cet ancien Empire, qu'on apelloit alors le Cataï. Il prit Cambalu, capitale du Cataï septentrional. C'est la même ville que nous nommons aujourd'hui Péquin. Maître de la moitié de la Chine, il soumit jusqu'au fonds de la Corée.

L'imagination des hommes oisifs, qui s'épuise en fictions romanesques, n'oseroit pas imaginer qu'un Prince partît du fonds de la Corée, qui est l'extrémité orientale de notre Globe, pour porter la guerre en Perse & aux Indes. C'est ce qu'éxecuta Genzis-Can.

Le Calife de Bagdat, nommé Nasser, l'apella imprudemment à son secours. Les Califes alors étoient, comme nous l'avons vû, ce qu'avoient été les Rois fénéants de France sous la tirannie des Maires du palais: les Turcs étoient les Maires des Califes.

Ce Sultan Mohammed de la race des Carismins, dont nous venons de parler, étoit maître de presque toute la Perse; l'Arménie, toûjours foible, lui paioit tribut. Le Calife

Nasser, que ce Mohammet vouloit enfin dépouiller de l'ombre de dignité qui lui restoit, attira Genzis-Can dans la Perse.

Le conquérant Tartare avoit alors soixante ans; il paroît qu'il savoit régner comme vaincre; sa vie est un des témoignages qu'il n'y a point de grand Conquérant qui ne soit grand Politique. Un Conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui. Genzis gouvernoit si adroitement la partie de la Chine conquise, qu'elle ne se révolta point pendant son absence; & il savoit si bien régner dans sa famille, que ses quatre fils, qu'il fit ses quatre Lieutenans généraux, mirent presque toûjours leur jalousie à le bien servir & furent les instrumens de ses victoires.

Nos combats en Europe paroissent de légéres escarmouches en comparaison de ces batailles qui ont ensanglanté quelquefois l'Asie. Le Sultan Mohammed marche contre Genzis avec quatre-cens mille combattans, au-delà du fleuve Jaxartes près de la ville d'Otrar: & dans les Plaines immenses qui sont par delà cette ville, au quarante-deuxiéme degré de latitude, il rencontre l'armée Tartare de sept cent-mille hommes, commandée par Genzis & par ses quatre fils; les Mahométans furent défaits, & Otrar prise. On se servit du bélier dans le siége; il semble que cette machine de guerre soit une invention naturelle de presque tous les peuples comme l'arc & les fléches.

De ces païs qui sont vers la Transoxiane, le vainqueur s'avance à Bocara, ville célébre dans toute l'Asie par son grand commerce, ses manufactures d'étoffes, surtout par les scien-

sciences que les Sultans Turcs avoient aprises des Arabes, & qui florissoient dans Bocara & dans Samarcande. Si même on en croit le Can Abulgasi, de qui nous tenons l'histoire des Tartares, *Bocar* signifie *savant* en langue Tartare-mougule; & c'est de cette étimologie dont il ne reste aujourd'hui nulle trace, que vint le nom de *Bocara*. Le Tartare, après l'avoir rançonnée, la réduisit en cendres, ainsi que Persepolis avoit été brulée par Alexandre. Mais les Orientaux qui ont écrit l'histoire de Genzis-Can, disent qu'il voulut venger ses Ambassadeurs que le Sultan avoit fait tuer avant cette guerre. S'il peut y avoir quelque excuse pour Genzis, il n'y en a point pour Alexandre.

Toutes ces Contrées à l'orient & au midi de la mer caspienne furent soumises: & le Sultan Mohammed, fugitif de province en province, traînant après lui ses trésors & son infortune, mourut abandonné des siens. Enfin le Conquérant pénétra jusqu'au fleuve de l'Inde; & tandis qu'une de ses armées soumettoit l'Indoustan, une autre sous un de ses fils subjugua toutes les provinces qui sont au midi & à l'occident de la mer caspienne, le Corassan, l'Irak, le Shirvan, l'Aran. Elle passa les portes de fer, près desquelles la ville de Derbent fut bâtie, dit-on, par Alexandre. C'est l'unique passage de ce côté de la haute Asie à travers les montagnes escarpées & inaccessibles du Caucase. Delà, marchant le long du Volga vers Moscou, cette armée, par tout victorieuse, ravagea la Russie. C'étoit prendre ou tuer des bestiaux & des esclaves. Chargée de ce butin, elle repassa le Volga, & retourna vers Genzis-Can par le nord-est de la mer caspien-

ne. Aucun voyageur n'avoit fait, dit-on, le tour de cette mer; & ces troupes furent les premiéres qui entreprirent une telle course par des païs incultes, impraticables à d'autres hommes qu'à des Tartares, auxquels il ne falloit ni tentes, ni provisions, ni bagages, & qui se nourissoient de la chair de leurs chevaux, comme de celle des autres animaux.

Ainsi donc la moitié de la Chine, & la moitié de l'Indoustan, presque toute la Perse jusqu'à l'Euphrate, les frontiéres de la Russie, Casan, Astracan, toute la grande Tartarie, furent subjuguées par Genzis en près de dix-huit années. Il est certain que cette partie du Tibet où regne le grand Lama, étoit enclavée dans son Empire, & que le Pontife ne fut point inquieté par Genzis qui avoit beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine dans ses armées. Tous les Conquérans ont toûjours épargné les chefs des Religions; & parce que ces chefs les ont flattés, & parce que la soumission du Pontife entraîne celle du peuple.

En revenant des Indes par la Perse & par l'ancienne Sogdiane, il s'arrêta dans la ville de Toncat au nord-est du fleuve Jaxarte, comme au centre de son vaste Empire. Ses fils, victorieux de tous côtés, des Généraux, & tous les Princes tributaires lui aportérent les trésors de l'Asie. Il en fit des largesses à ses soldats qui ne connurent que par lui cette espéce d'abondance. C'est de-là que les Russes trouvent souvent aujourd'hui des ornemens d'argent & d'or, & des monumens de luxe enterrés dans les païs sauvages de la Tartarie. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de tant de déprédations.

Il tint dans les Plaines de Toncat une Cour ple-

pleniére triomphale, aussi magnifique qu'avoit été guerriére celle qui autrefois lui prépara tant de triomphes. On y vit un mêlange de barbarie tartare, & de luxe asiatique. Tous les Cans & leurs Vassaux, compagnons de ses victoires, étoient sur ces anciens chariots Scites dont l'usage subsiste encor jusque chez les Tartares de la Crimée; mais ces chars étoient couverts des étoffes précieuses, de l'or, & des pierreries de tant de peuples vaincus. Un des fils de Genzis lui fit dans cette Diète un présent de cent-mille chevaux. Ce fut dans ces Etats généraux de l'Asie qu'il reçut les adorations de plus de cinqcens Ambassadeurs des païs conquis. De là il courut remettre sous le joug un grand païs qu'on nommoit Tangut, frontiére de la Chine. Il vouloit; âgé d'environ soixante & dix ans, aller achéver la conquête de ce grand Roïaume de la Chine, l'objet le plus chéri de son ambition. Mais enfin une maladie mortelle le saisit dans son camp sur la route de cet Empire à quelques lieuës de la grande muraille. Jamais ni avant ni après lui aucun homme n'a subjugué plus de peuples. Il avoit conquis plus de dix-huit-cens lieuës de l'orient au couchant, & plus de mille du septentrion au midi. Mais dans ses conquêtes il ne fit que détruire; & si on excepte Bocara & deux ou trois autres villes dont il permit qu'on reparât les ruines, son Empire, de la frontiére de Russie jusqu'à celle de la Chine, fut une dévastation. La Chine fut moins saccagée, parce qu'après la prise de Péquin, ce qu'il envahit, ne resista pas. Il partagea avant sa mort ses Etats à ses quatre fils, & chacun d'eux fut un des plus puissans Rois de la terre.

On

On assure qu'on égorgea beaucoup d'hommes sur son tombeau & qu'on en a usé ainsi à la mort de ses successeurs qui ont régné dans la Tartarie. C'est une ancienne coutume des Princes Scites, qu'on a trouvé établie depuis peu chez les negres de Congo: coutume digne de ce que la terre a porté de plus barbare. Les Tartares, dont l'admiration redoubla pour Genzis-Can, quand ils ne le virent plus, imaginérent qu'il n'étoit point né comme les autres hommes, mais que sa mére l'avoit conçu par le seul secours d'une influence céleste; comme si la rapidité de ses conquêtes n'étoit pas un assez grand prodige. S'il falloit donner à de tels hommes un Etre surnaturel pour pére, il faudroit supposer que c'est un Etre malfaisant.

Les enfans de ce Conquérant étendirent encore la domination qu'avoit laissé leur Pére. Octaï & bientôt après Coblai-can fils d'Octaï, achévérent la conquête de la Chine entière. C'est ce Coblaï que vit Marc Paolo vers l'an 1260, lorsqu'avec son frére & son oncle il pénétra dans ces païs dont le nom même étoit alors ignoré & qu'il appelle *le Cataï*. L'Europe, chez qui ce Marc Paolo est fameux pour avoir voïagé dans les Etats soumis par Genzis-Can, ne connut long-tems ni ces Etats ni leur vainqueur.

A la vérité le Pape Innocent IV, en 1246, envoya quelques Franciscains dans la Tartarie. Ces Moines, qui se qualifioient Ambassadeurs, virent peu de chose, furent traités avec le plus grand mépris, & ne servirent à rien.

On étoit si peu instruit de ce qui se passoit dans cette vaste partie du monde, qu'un fourbe nommé David fit accroire à St. Louis en Syrie, qu'il venoit auprès de lui de la part du grand Can

de Tartarie qui s'étoit fait chrétien. St. Louis envoya le Moine Rubruquis dans ces pays en 1258. pour s'informer de ce qui en pouvoit être. Il paroît par la rélation de Rubruquis, qu'il fut introduit devant le petit-fils de Genzis-Can qui régnoit à la Chine. Mais quelles lumiéres pouvoit-on tirer d'un Moine qui ne fit que voyager chez des peuples dont il ignoroit les langues, & qui n'étoit pas à portée de bien voir ce qu'il voïoit? Il ne raporta de son voïage que beaucoup de fausses notions & quelques vérités indifférentes.

Ainsi donc au même tems que les Princes & les Barons chrétiens baignoient de sang le Roïaume de Naples, la Gréce, la Syrie, & l'Egypte, l'Asie étoit saccagée par les Tartares. Presque tout notre Hémisphére soufroit à la fois.

Genzis usa du droit qu'ont eu toûjours tous les Princes de l'orient; droit semblable à celui de tous les Péres de famille dans le Droit romain, de choisir leurs héritiers, & de faire leur partage entre leurs enfans sans avoir égard à l'aîneſſe. Il déclara grand Can des Tartares son troisième fils *Octay*, dont la posterité regna dans le nord de la Chine jusques vers le milieu du quatorziéme siécle. La force des armes y avoit introduit les Tartares, les quérelles de religion les en chassérent. Les Prêtres Lamas voulurent exterminer les Bonces. Ceux-ci soûlevérent les peuples. Les Princes du sang chinois profitérent de cette discorde ecclésiastique, & chassérent enfin leurs dominateurs que l'abondance & le repos avoient amolis. Un autre fils de Genzis-Can nommé *Touchi* eut la Perse & le Turquestan, la Bactriane, le Royaume d'Astracan, le pays des Usbecs. Le fils de ce Touchi

chi alla jusqu'en Pologne, en Dalmatie, en Hongrie, & aux portes de Constantinople. Il s'apelloit Batoucan. Les Princes de la Tartarie Crimée descendent de lui mâle en mâle, & les Cans Usbecs qui habitent aujourd'hui la vraie Tartarie vers le nord & l'orient de la mer caspienne raportent aussi leur origine à cette source. Ils sont maîtres de la Bactriane septentrionale; mais ils ne menent dans ces beaux Pays qu'une vie vagabonde, & désolent la terre qu'ils habitent.

Tuti, autre fils de Genzis, eut la Perse. Le fils de ce Tuti, nommé Houlacou, passa l'Euphrate que Genzis-Can n'avoit point passé. Il détruisit pour jamais dans Bagdat l'empire des Califes, & se rendit maître d'une partie de l'Asie mineure ou Natolie, tandis que les maîtres naturels de cette belle partie de l'Empire de Constantinople étoient chassés de leur capitale par les Chrétiens croisés.

Un quatriéme fils, nommé *Zagataï*, eut la Transoxiane, Candahar, l'Inde septentrionale, Cachemire, le Tibet: & tous les descendans de ces quatre Monarques conservérent quelque tems leurs Monarchies.

Si on a blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses Etats, on doit en louer Genzis-Can. Les Etats de Charlemagne se touchoient, avoient à peu près les mêmes loix, étoient sous la même Religion, pouvoient se gouverner par un seul homme. Ceux de Genzis, beaucoup plus vastes, entre-coupés de déserts, partagés en Religions différentes, ne pouvoient obéir long-tems au même Sceptre.

Cependant cette vaste puissance des Tartares Mogols, fondée vers l'an 1220, s'affoiblit de tous côtés; jusqu'à ce que Tamerlan, plus d'un siécle après, établit une Monarchie universelle.

FIN.

t 2

6. Musique.

24.

42 ... Dic.

45.

54.

64. Marines.

65.

66.

73.

75. Portes.

76 ...

92. Toison d'or. S. Michel.

97.

...

1.

... Italienne.

121. ...

...

... Economie.

...

... conseiges.

...

2...

